

SUPPLEMENTO

G
U
I
N
E
A

LA VOZ
del
PUEBLO

E
C
U
A
T
O
R
I
A

L organo de informacion de a.n.r.d.

INTRODUCCION

Guinea Ecuatorial, pequeño país pero gran problema, gran problema desde el punto de vista estratégico, gran problema desde el punto de vista económico (cacao, café, petróleo, uranio, pesca, madera). Gran problema desde el punto de vista de las apetencias y pretensiones imperialistas y de las grandes potencias (Portugal la ocupó desde los siglos XV hasta el siglo XVIII, Inglaterra la ocupó durante los años 1817-1843; Estados Unidos quería comprar Fernando Poo a España, Francia quiere ocupar Rio Muni, Corisco, Annabán, los dos Elobey, etc.).

Por todo ello, nuestro país constituye también actualmente un grave problema internacional. En ese caso, Francisco Macías Nguema, Presidente "llamado" Vitalicio de Guinea Ecuatorial representa una solución para todos. En efecto, si él elimina toda nuestra población como él intenta hacerlo sería muy fácil para las apetencias anexionistas de las grandes potencias hacerse con nuestro país, repartírselo y controlar así su situación estratégica y los recursos económicos.

De otra parte, España, la antigua potencia colonialista y el actual puente para la dominación neo-colonial, es un país sin política internacional, mejor dicho, la política internacional de vender los territorios: vendió Filipinas, vendió Cuba, vendió Puerto Rico, vendió toda la América del Sur, acaba de vender también el Sahara Occidental y su problema también es de vender Guinea Ecuatorial (claro está a las grandes potencias y a los multinacionales), frustrada por la política de sus lacayos educados por el colonialo-fascismo-franquistas.

Estos puntos de partida muestran claramente que los designios de las fuerzas imperialistas son de oprimir nuestro pueblo para continuar la explotación; y constituyen la mejor indicación que, en nuestra lucha, debemos contar ante todo sobre nuestras propias fuerzas. Los problemas actuales de nuestro país no serán resueltos si no es tomando en consecuencia de que debemos contar ante todo con los hijos de nuestro pueblo.

En ese sentido, desde su fundación en 1974, nuestro movimiento conjuntamente con el esfuerzo de despertar la conciencia política del pueblo frente a las formas opresivas que caracterizan hoy, la explotación neo-colonial-imperialista en Guinea Ecuatorial, ha centrado también sus esfuerzos en hacer que de nuestro país se conozca en el exterior a fin de suscitar de esta manera la solidaridad de las fuerzas que, en el mundo combaten la opresión y la dictadura. Esa es una lucha intensiva en la que muchos militantes deben sacrificar sus escasos medios para pulsar adelante la causa popular.

En el presente suplemento, se presenta ese modesto esfuerzo que representa tres años de lucha para sacar Guinea Ecuatorial del anonimato que presenta la explotación y la opresión. Hoy se habla de Guinea Ecuatorial en España, sin duda; pero tampoco debemos olvidar los problemas de amalgama de confusión y el nerviosismo de una prensa que (sin menospreciar las manipulaciones que tiene, busca la destrucción de la ANRD) camina en sus balbuceos de libertad después de 40 años de dictadura fascista, lo que influye en su inmadurez.

Voz
"LA [REDACTED] DEL PUEBLO"

INTRODUCTION

La Guinée Equatoriale est un petit pays, mais un grand problème. C'est un grand problème du point de vue stratégique et économique (le cacao, le café, le pétrole, l'uranium, la pêche, le bois). C'est aussi un grand problème en ce qui concerne l'appétit et les prétentions des grandes puissances impérialistes: le Portugal l'occupait du 15^e au 18^e siècle, puis l'Angleterre de 1817 à 1843; Les Etats-Unis cherchèrent à acheter Fernando Po d'Espagne, et la France voudrait s'approprier de Rio Muni, Corisco, Annobon, des deux Elobey, etc.

Pour toutes ces raisons, notre pays présente aujourd'hui un grand problème international. Et pour ceux qui sont concernés, Francisco Macias Nguema, le soit-disant président dynamique de la Guinée Equatoriale représente une solution à ces problèmes. En effet, si cet homme parvient à éliminer toute notre population comme il a l'intention de le faire, il sera facile alors pour les éléments annexionnistes des grandes puissances de diviser notre pays, et de contrôler sa situation stratégique et ses ressources économiques.

D'autre part, l'Espagne, en tant qu'ancienne puissance colonialiste et voix actuelle de la domination néo-colonialiste, est un pays sans politique internationale, ou mieux, sa politique internationale consiste à vendre les territoires. Elle a vendu les Philippines, Cuba et Puerto Rico, et toute l'Amérique Latine, de même qu'elle a récemment vendu le Sahara Occidental. Son problème aujourd'hui est de savoir comment vendre la Guinée Equatoriale (naturellement aux grandes puissances et aux multinationales) maintenant qu'elle est frustrée par la politique de ses serviteurs formés par l'école colonialo-fascisto-franquiste.

Ceci montre clairement que le but des puissances impérialistes est d'opprimer notre peuple en vue de continuer l'exploitation, ce qui prouve que dans notre lutte, nous ne pouvons compter que sur notre propre force et nos propres ressources. Nous ne pourrons améliorer la situation actuelle de notre pays que si nous comprenons que nous devons faire confiance uniquement aux fils de notre peuple.

Pour toutes ces raisons, depuis sa fondation en 1974, notre mouvement s'est concentré d'abord sur le réveil de la conscience politique du peuple pour qu'il puisse faire face à l'oppression de l'exploitation néo-colonialiste-impérialiste, puis il s'est efforcé de faire connaître notre pays à l'étranger afin d'éveiller la solidarité des forces combattant l'oppression et la dictature dans le monde. Dans cette lutte intense, de nombreux militants sacrifient leurs maigres ressources pour faire triompher la cause du peuple.

Dans ce supplément, nous essayons de décrire les modestes efforts qui ont été faits pendant ces trois années de lutte pour arracher la Guinée Equatoriale à l'anonymat derrière lequel l'exploitation et l'oppression agissaient. Aujourd'hui, on parle sûrement de la Guinée Equatoriale en Espagne, mais nous ne pouvons pas oublier les difficultés rencontrées pour faire les premiers pas vers une liberté de presse qui, étouffée par 40 années de dictature fasciste, n'est pas encore mûre, et est encore dévouée à la destruction de la A.N.R.D. (apparemment sujette à des manipulations).

"LA VOIX DU PEUPLE"

Voix

"LA ~~VOIX~~ DU PEUPLE"

INTRODUCTION

Equatorial Guinea is a small country but a big problem. It is a big problem in the strategic sphere and in the economic sphere (cocoa, coffee, oil, uranium, fish, timber). It is also a big problem with regard to the appetites and pretensions of big-power imperialism: Portugal occupied it from the 15th Century to the 18th, England between 1817 and 1843; the USA wanted to buy Fernando Po from Spain, France wants to take over Rio Muni, Corisco, Annobon, the two Elobey, etc.

For all these reasons, our country today also constitutes a big international problem.

For everyone concerned, the solution to this problem is represented by Francisco Macias Nguema, the so-called "dynamic" President of Equatorial Guinea. Surely enough, if this man succeeds in wiping out our entire population, as he intends to do, it will be very easy for the imperialist elements to make short work of our country, dividing it amongst themselves and taking control of its strategic situation and economic resources.

Spain, on the other hand, as the former colonial power and the present channel for neo-colonialist domination, is a country with no international policy. To put it in a better way, its international policy is to sell territory: it sold the Philippines, it sold Cuba, Puerto Rico and the whole of South America, just as it has recently sold off Western Sahara. Its problem now is how to sell Equatorial Guinea (naturally to the Big Powers and the Multinationals), now that it is frustrated by the policies of its lackeys brought up by colonial-fascist-francoism.

The points made here show clearly that the aim of the imperialist powers is to oppress our people so as to continue exploitation; and they constitute the best proof that, in our struggle, we must count above all on our own strength. The present situation of our country will not be improved without realising that we must rely on the sons of our own people.

Because of this, since its founding in 1974, our movement has concentrated both on awakening the political conscience of the people faced with the oppression of neo-

colonialist-imperialist exploitation, and on spreading knowledge about our country abroad so that we may arouse the solidarity of the forces combatting oppression and dictatorship in the world. This is an intense struggle in which many militants need to sacrifice their meagre resources in order to advance the People's cause.

In this Supplement, we describe the modest effort represented by three years of struggle to remove Equatorial Guinea from the anonymity behind which exploitation and oppression have operated. Today, Equatorial Guinea is talked about in Spain, no doubt; but we cannot either forget the problems caused by the nervous and confused first steps towards liberty of a Press stifled by 40 years of fascist dictatorship, immature and dedicated (admittedly in this it has been the subject of manipulation) to the destruction of the ANRD.

Voices

"THE VOICE OF THE PEOPLE"

Jeune Afrique

Gabon-Guinée équatoriale

Hebdomadaire International

N° 617 Du 4 Novembre 1972, pp. 22-25

Scénario pour un petit Biafra

par Siradiou Diallo

Quelques îlots au large des côtes gabonaises que les atlas omettent de mentionner. Le pétrole découvert tout autour fait monter les enchères et fourbir les armes.

S'il y a un dossier que le secrétaire général de l'OUA doit tenir ouvert en permanence, c'est bien celui des querelles entre Etats. Dès deux mois après la réconciliation spectaculaire entre le Congo et le Zaïre, les confrontations fratricides se sont déplacées des bords du Stanley Pool à l'embouchure du Rio Muni. Cette fois, elles opposent deux des plus petits Etats indépendants d'Afrique, le Gabon du président Albert-Bernard Bongo et la Guinée équatoriale du président Macias Nguema. Deux Etats très proches par la géographie et le peuplement ; mais très différents tant par leur passé colonial que par leurs options, en matière de politique étrangère notamment.

Un Etat artificiel

Achevé d'être conquisi par le fameux Savorgnan de Brazza en 1880, le Gabon se tailla très tôt une réputation de colonie modèle de la France. L'illustre résistant guinéen Samory y fut déporté à la fin du dix-neuvième siècle ; tout comme devait l'être plus tard le père du nationalisme marocain Allal El-Fassi. Le nom de la colonie fut également lié à celui du célèbre docteur Schweitzer, qui s'installa dès 1912 à Lambaréne, petite bourgade au bord de l'Ogoué.

Indépendant depuis août 1960, le Gabon, avec une superficie de près de 268 000 km², est peuplé de moins de 700 000 habitants. Pays de la forêt par excellence, mais dont le sous-sol recèle aussi de prodigieuses richesses minières, le Gabon, avec un revenu de 540 dollars par tête, s'enorgueillit aujourd'hui d'un des niveaux de vie les plus élevés du continent.

Championne du libéralisme économique, la patrie du président Bongo qui jouit d'une certaine stabilité politique est aussi l'un des plus sûrs bas-

tions du monde occidental en Afrique. Le chef de l'Etat gabonais entretient d'excellents rapports de voisinage avec l'énigmatique Ahidjo du Cameroun, comme avec le bouillant marxiste Ngouabi, du Congo.

Mais, avec son voisin du nord-ouest, le taciturne Macias Nguema, rien ne va plus. Fruit de l'arbitraire, sinon de l'absurdité des frontières coloniales, la Guinée équatoriale constitue, en effet, un cinglant défi. D'abord pour le Gabon, mais aussi pour ses deux autres voisins immédiats : le Nigeria et le Cameroun. Etat artificiel par excellence, cette ancienne colonie espagnole comprend une partie insulaire dont Fernando Pô, avec 2 000 km² environ, est l'île la plus importante. Celle-ci ne se trouve qu'à quelques kilomètres des côtes camerounaises et nigériennes ; presque à équidistance de Douala et de Port Harcourt. Découverte vers 1472 par un Portugais du nom de Fernao Po, l'île appelée d'abord Formosa (la belle) fut cédée aux Espagnols en échange du... Brésil !

Une enclave espagnole

Madrid finira par se tailler une petite enclave côtière entre le Cameroun et le Gabon, le Rio Muni, dont la superficie ne dépasse guère 26 000 km². Le 27 juin 1900, un traité franco-espagnol signé à Paris devait fixer la frontière entre le Gabon et le Rio Muni. Tracé géométrique qui se situera au milieu de la baie de Corisco, suivant une ligne parallèle, passant juste au-dessous de l'équateur. Les signataires du traité reconnaissent à la France un droit de préemption en cas d'abandon par l'Espagne de ce petit territoire. Moyennant quoi Paris abandonne à Madrid le droit de propriété sur les petites îles de Corisco, d'Ellobey et d'Annobon, bien que celles-ci soient

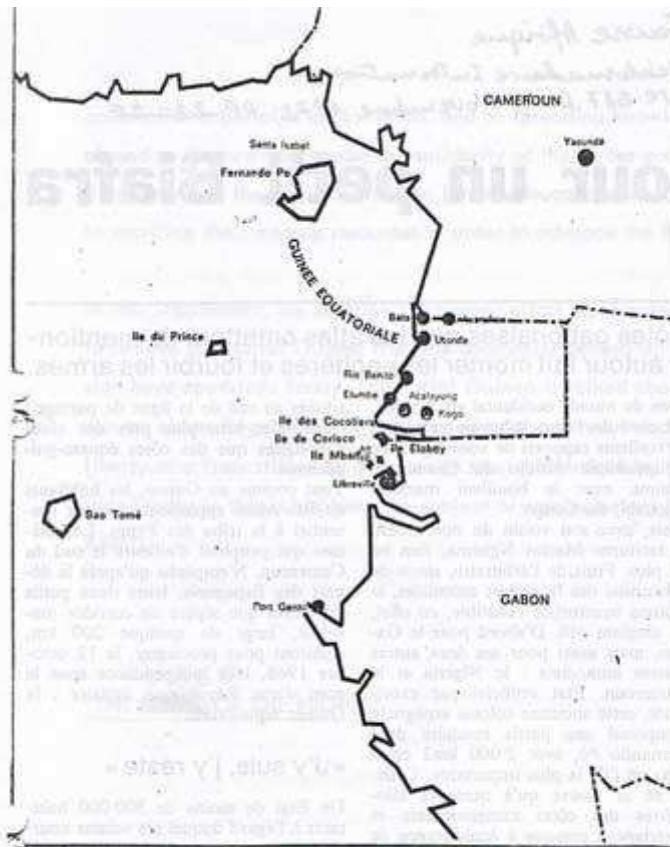
situées au sud de la ligne de partage ; c'est-à-dire bien plus près des côtes gabonaises que des côtes équato-guinéennes.

Tout comme au Gabon, les habitants du Rio Muni appartiennent pour l'essentiel à la tribu des Fangs. Les mêmes qui peuplent d'ailleurs le sud du Cameroun. N'empêche qu'après le départ des Espagnols, leurs deux petits territoires que sépare un corridor maritime, large de quelque 200 km, s'uniront pour proclamer, le 12 octobre 1968, leur indépendance sous le nom d'une République unitaire : la Guinée équatoriale.

« J'y suis, j'y reste »

Un Etat de moins de 300 000 habitants à l'égard duquel ses voisins nourrissent (sans le dire) quelques visées annexionnistes. Il est vrai que le traité constitutif de l'OUA fait du respect des frontières léguées par les colonisateurs un principe intangible contre lequel nul n'ose s'élever sous peine de sacrilège. En vertu de ce culte dogmatique rendu au conservatisme, les puissants voisins de la Guinée équatoriale (tout est relatif) n'osent pas faire état publiquement de leurs visées. Mais ils n'en pensent pas moins.

Quant au président Macias Nguema, il y puise de solides garanties en faveur de la survie de son petit Etat en tant que tel. Mais, deux précautions valent mieux qu'une. Aussi, le chef de l'Etat équato-guinéen, tout en évitant sous la protection du bouclier d'Addis Abeba, n'a-t-il pas manqué de faire appel à quelques « techniciens » chinois et cubains. Il a également demandé et obtenu du président Sékou Touré l'envoi de « conseillers politiques » destinés à lui apprendre à lutter contre la « subversion » intérieure. Ainsi, les anciens rivaux du leader équato-guinéen à la présidence de la



République, MM. Anastasio Ndongo et Bonifacio Ondo Edu ont-ils disparu dès avril 1969 sans laisser de trace. A la même époque, il était fait état d'une épidémie de jambes brisées dont auraient été victimes des centaines de prisonniers politiques...

Cependant, le traité franco-espagnol de 1900 contenait de graves lacunes. En particulier, il oubliait de préciser à qui devaient revenir les îlots de Conga, Mbanî et des Cocotiers, situés à 18 km seulement des côtes gabonaises, et à plus de 33 km des côtes équato-guinéennes.

Après l'indépendance de la Guinée équatoriale, une commission mixte guinéo-gabonaise se pencha en vain sur la délimitation de la frontière maritime entre les deux pays. Les deux délégations ne réussirent pas à se mettre d'accord. M. Macias Nguema entendait exercer sa souveraineté sur l'ensemble des îlots de la baie de Corisco alors que le président Bongo souhaiterait, à défaut d'une répartition de

ceux-ci à l'amiable, la neutralisation pure et simple de la zone litigieuse. Les discussions se prolongent sans fin et aucune perspective d'accord n'étant en vue, le chef d'Etat gabonais décida dernièrement de prendre quelques mesures de sauvegarde. Des guetteurs furent postés aux points d'intérêt stratégique. Ceci ne l'empêcha d'ailleurs pas de convier le mois suivant le président Macias, en même temps que d'autres chefs d'Etat africains, à Franceville où devaient se dérouler les cérémonies marquant le 12^e anniversaire de l'indépendance du Gabon. Celui-ci déclina l'invitation et contre-attaqua furieusement par voie de radio. Mieux, il ordonna à ses gardes-côtes de tirer à vue sur les « pêcheurs » gabonais croisant dans la zone contestée.

Le 23 août, les autorités gabonaises réagissent. Les bâtiments de guerre « Albert-Bernard-Bongo » et « Léon-Mba », arrivés sur les lieux, débarquent une quarantaine de gendarmes à

échouage sensu stricto

LE PRÉSIDENT
ALBERT-BERNARD
BONGO.

« Sous tous les ciels...
EN BAS :
LE PRÉSIDENT
MACIAS NGUEMA.
...une goutte de
pétrole vaut une
goutte de sang. »



Mbanî. Les Guinéens, civils et militaires, sont pris et malmenés. Ils seront vite relâchés, mais les îlots de Mbanî, de Conga, ainsi que celui des Cocotiers seront occupés par les forces gabonaises. Le président Bongo informera le secrétaire général de l'ONU de l'incident avant de déclarer : « J'y suis, j'y reste. »

Face à cette situation, la conférence des chefs d'Etat d'Afrique centrale et orientale, réunie début septembre à Mogadiscio, confiait aux présidents Ngouabi du Congo et Mobutu du Zaïre, la délicate mission de réconcilier les deux frères ennemis. Cependant, en dépit de l'accord public que ceux-ci se donnèrent devant la somptueuse palissade du général Mobutu au Mont N'Galiema, leur rencontre du 17 septembre à Kinshasa n'aboutit seulement qu'à éviter l'évocation de l'affaire devant le conseil de sécurité des Nations unies. Chacun, en tout cas, « vida son sac ». Expression osée, peut-être, mais elle est

d'Albert-Bernard Bongo lui-même. Certes, les deux protagonistes, qui étaient arrivés par le même avion, avaient minimisé le différend. Mais, peu après son retour à Bata, le président Macias devait adresser un véritable ultimatum à son homologue. Si le 17 octobre au plus tard, disait-il dans ce message, le Gabon n'évacue pas « ses » îles « illégalement occupées », les forces équato-guinéennes « passeront à l'action ». Le délai est passé sans que le président Macias ait songé sérieusement à mettre ses menaces à exécution. Au demeurant, la Guinée équatoriale n'a même pas d'armée. L'Armée gabonaise, quant à elle, compte un bataillon d'infanterie ; l'Armée de l'air est composée d'une escadrille de six appareils et la marine dispose de deux bâtiments de surveillance côtière. La gendarmerie gabonaise compte 700 hommes environ. Mais cette armée, encadrée et entièrement contrôlée par des éléments français, ne dispose pas d'un rayon d'action suffisant pour entreprendre et mener par elle-même une véritable campagne, à moins de bénéficier de l'appui logistique de la France.

Les intérêts étrangers

A cet égard, le gouvernement français demeure pour le moins prudent. Alors que l'Espagne, sollicitée par les chefs d'Etat réunis à Kinshasa, n'a pas hésité à prendre fait et cause pour son ancienne colonie, allant jusqu'à affirmer sans ambages que les îlots contestés appartiennent à la Guinée équatoriale, la France continue de s'enfermer dans le mutisme le plus absolu. C'est à peine si certains milieux autorisés du Quai d'Orsay osent préciser que « rien ne doit être fait ou dit qui puisse envenimer les choses »...

Pourtant, « l'affaire » semble dépasser les deux Etats africains. Ou, plus exactement, elle implique des intérêts étrangers autrement plus puissants. On a parlé de menées américaines en vue de s'octroyer une base navale dans la région. Ce n'est peut-être pas faux. Ce qui est certain, c'est que le conflit guinéo-gabonais dégage une odeur de pétrole. Peu importe que certains cherchent à nier l'évidence. Il est notoire que le Golfe de Guinée, et, particulièrement de l'Angola à la frontière ouest de la Côte-d'Ivoire, recèle des gisements pétroliers. La plupart des grandes compagnies mondiales y sont installées : Shell (anglo-hollandaise), la Gulf Oil Company, Texaco, Esso et

Valmer (américaines) et un groupe israélien, la Gabon Petroleum. Cependant, la Spafe, dont la société mère est Elf (France) conserve une nette prépondérance dans l'octroi des permis de prospection.

Ainsi, sur près de 6 millions de tonnes de pétrole produit au Gabon en 1971, 4,5 millions reviennent à la Spafe. La même année, le chiffre d'affaires de cette société s'élevait à 22 milliards de F CFA, contre 24 milliards pour le budget de l'Etat.

La Spafe, dont l'apport à la fiscalité gabonaise atteignait alors 4 milliards de F CFA, est de loin la première entreprise du pays. Elle est le principal actionnaire de la raffinerie construite à Port-Gentil pour approvisionner en pétrole les pays membres de l'Udeac. Sa capacité totale est de 800 000 tonnes. Mais, fait curieux, la Spafe est totalement absente de la zone qui fait l'objet du conflit entre le Gabon et la Guinée équatoriale.

Au niveau de la baie de Corisco, les permis de recherches appartiennent conjointement aux deux colosses de l'or noir que sont la Shell et la Gulf. Et, comme par hasard, cette dernière opère de l'autre côté de la frontière, en Guinée équatoriale, où elle rivalise avec deux autres compagnies américaines mondialement connues : la Continental Oil et la Standard Oil of California et une espagnole, la Cepsa. Autrement dit, de part et d'autre de la frontière des deux petits pays en état de guerre larvée, ce sont les mêmes trusts qui s'affaient. A cette différence près qu'une société espagnole opère dans l'ancienne colonie espagnole et une société française dans l'ancienne colonie française.

Un tapis de pétrole

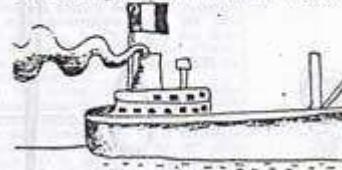
Officiellement, les deux Etats peuplés par les mêmes tribus parlant la même langue et qui firent face chacun à la domination étrangère avant de s'en libérer dans des conditions et à des époques sensiblement analogues, optent pour des orientations diamétralement opposées. L'un se proclame socialiste et se range dans le camp dit des « révolutionnaires ». L'autre se veut libéral et « fraie » avec les pays dits modérés. Mais, en fait, les deux pays en sont au même point quant à la manière dont ils sont exploités. Dès lors, il n'est pas de tout exclu (c'est en tout cas ce qu'on pense à Libreville), qu'un des trusts (en l'occurrence la Gulf), intéressés par le pétrole dé-

couvert sous ces banes de sable que sont les îlots contestés, en ait prévenu le président Macias afin qu'il prenne les dispositions nécessaires pour y affirmer sa souveraineté.

En tout cas, et ce n'est pas un secret, en dépit du « libéralisme » du code des investissements gabonais, les compagnies pétrolières américaines s'arrangeront davantage avec le révolutionnaire équato-guinéen qu'avec le pro-occidental gabonais. Et ce, en raison de la « concurrence déloyale » et de la trop grande prépondérance des intérêts français au Gabon.

Du reste, à Santa Isabel, on est convaincu que si le président Bongo s'est soudain découvert une âme de preux chevalier et de gardien vigilant des frontières gabonaises, au point de se montrer intransigeant à propos d'îlots hier encore inconnus, c'est qu'il en a reçu mission de ses « maîtres, les impérialistes français ».

Ce qui est certain, c'est qu'à mesure que les recherches pétrolières se développent en haute mer, les autorités gabonaises étendent le domaine de leurs eaux territoriales. En peu d'années, ce domaine passait successivement de 12 miles marins à 25, puis à 30. Et, depuis juillet dernier, à 100.



De son côté, la Guinée équatoriale, à défaut d'un poids militaire suffisant, s'efforce de multiplier ses soutiens diplomatiques. Pour le moment, aucun des deux protagonistes ne semble pressé d'abattre ses cartes.

Mais il ne fait plus de doute que l'empoignade se fait sur un tapis de pétrole ; avec tout ce que cela implique d'intrigues, de complots et autres chaussé-trappes. L'hypothèse d'une guerre des sables sous-marins dont la baie de Corisco serait le théâtre paraît peu probable. Mais l'enjeu risque d'être long et peut-être cruel.

Car, sous tous les cieux, « une goutte de pétrole vaut une goutte de sang ». La phrase est de Clemenceau. Mais elle est toujours d'actualité, les méthodes n'ayant pas tellement varié. Une fois que l'un d'eux finit par découvrir l'endroit exact où il pourra forer avec toutes les chances de succès, il

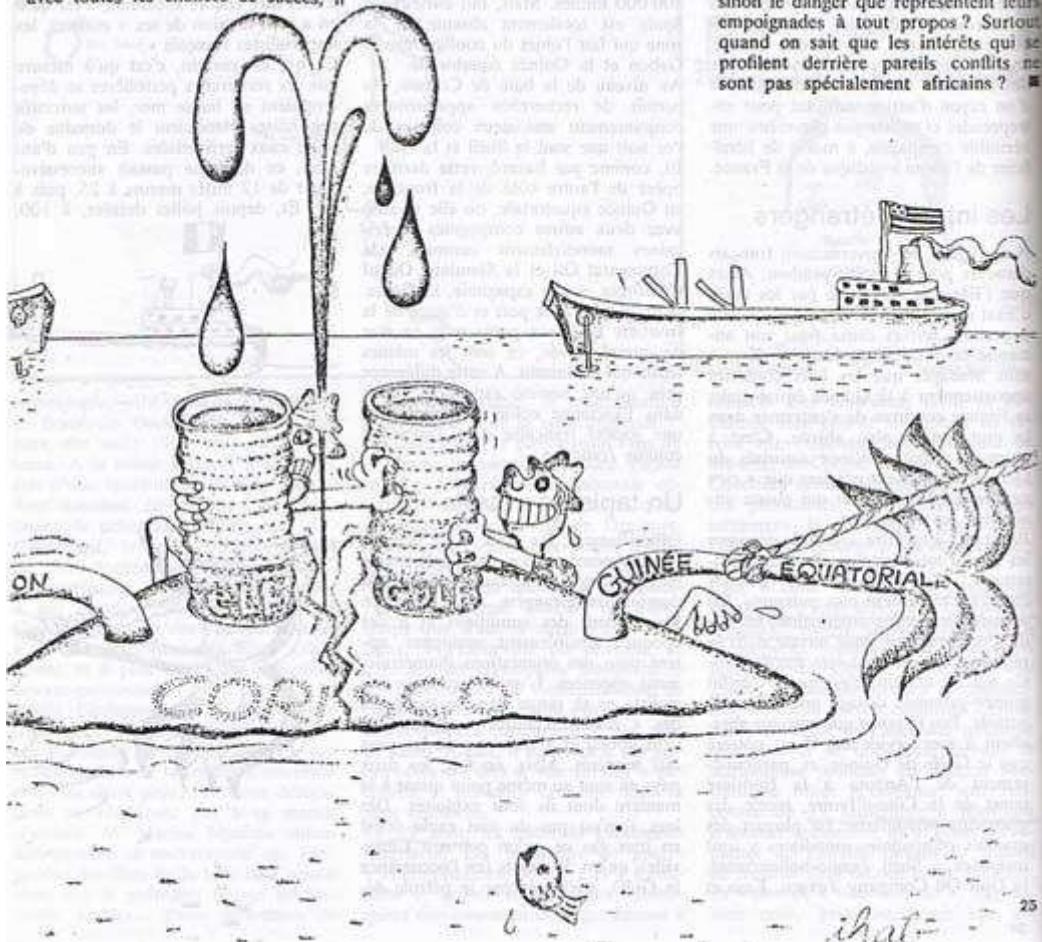
arrive souvent qu'il s'efforce de provoquer une modification de frontières selon ses convenances propres. Ce fut le cas au Sinaï. Tel fut le cas des principautés à l'existence artificielle qui bordent le golfe Persique. Ce fut le cas de la guerre du Biafra, non loin des côtes équato-guinéennes. Partout, il s'agit de créer un Koweït africain. En tout cas, en matière de partage du domaine minier en haute mer, la convention de Genève, établie en 1954, a valeur de jurisprudence. Il est vrai qu'elle n'a pas l'avantage de la simplicité. Mais les futurs conférenciers de Brazzaville, chargés de trouver une solution au conflit, gagneraient sûrement à s'en imprégner. En vertu de cette convention, les frontières maritimes sont tracées de façon géométrique, suivant le principe de l'équidistance ; compte tenu du profil de la côte.

Elle servit de base, il y a quelques années, à la fixation des frontières entre les différents Etats européens intéressés dans la découverte du pétrole en mer du Nord.

La convention du Genève sert également de base aux négociations discrètes qui se poursuivent actuellement entre la Grande-Bretagne et la France à propos de la propriété des îles anglo-normandes. Mais ni le Gabon ni la Guinée équatoriale n'ont contresigné cette convention.

Il est vrai que l'Europe qui, il y a quelques dizaines d'années à peine, s'entre-déchirait pour quelques lopins de terre, préfère désormais régler ses conflits par d'autres voies. Quitte à faire se battre d'autres à sa place.

Mais quand donc les dirigeants du Tiers monde et, en l'occurrence ceux d'Afrique, réaliseront-ils l'absurdité, sinon le danger que représentent leurs empoignades à tout propos ? Surtout quand on sait que les intérêts qui se profilent derrière pareils conflits ne sont pas spécialement africains ? ■



Bruxelles
11 mai 1974

LE SOIR

Terreur en Guinée équatoriale

Des députés, des ministres, des diplomates, assassinés par dizaines

Qui connaît la Guinée équatoriale ? Qui se souvient de l'accession à l'indépendance, en 1968, de ce petit pays de 28 000 km², partagé entre des îles, dont le plus connu est Fernando Po, et un littoral étroit, coincé entre le Cameroun et le Gabon ? Un pays oublié, dont personne jamais ne parle, dont le monde oublie non seulement l'existence, mais surtout les souffrances.

C'est cet oubli qui, précisément, permet au régime de maintenir et d'appliquer en toute impunité une répression rigoureuse dont la description a de quoi faire frémir.

En effet, depuis l'indépendance, l'histoire de la Guinée équatoriale semble n'être que celle d'une répétition d'assassinats politiques.

Colonne espagnole, ce petit territoire africain évolue vers l'indépendance depuis 1959, où il obtient le statut de « province espagnole d'autre-mer ». En 1963, sous l'impulsion des principaux groupements politiques du pays, l'Espagne accorde à la Guinée le statut de territoire autonome. Un régime d'autonomie interne prépare l'indépendance, qui sera proclamée en 1968, sans que se soit produit le moindre heurt avec la métropole. Cette indépendance s'annonce même plutôt bien, sous des auspices démocratiques. Quelques mois auparavant, en effet, une conférence réunit à Madrid face aux Espagnols, une délégation guinéenne composée des leaders des partis politiques, des représentants syndicaux et des syndicats et d'autres groupements économiques et culturels. Au cours de cette réunion est élaborée une charte constitutionnelle adoptée lors d'un référendum populaire. Après cette première consultation ont lieu des élections, au cours desquelles M. Francisco Macia Nguema, candidat de la tendance progressiste de l'un des partis, le Monalige, l'emporte, grâce à une coalition formée par quatre partis politiques, unis par un programme commun de gouvernement. Mais, une fois installé au pouvoir, M. Macias ne respecte pas les règles de la coalition, ni même celles de la Constitution toute récente.

Montée d'une dictature

Un rapport publié à l'étranger par des opposants au régime affirme que M. Macias bloque l'ouvrage, l'autre tout les mécanismes constitutionnels : il destitue plusieurs membres de l'Assemblée de la république et du Conseil de la république (deux institutions chargées de contrôler la politique du gouvernement). Il destitue aussi des membres des assemblées provinciales et municipales. Plus encore, il emprisonna la plupart d'entre eux y compris des membres de son propre parti et leur fit subir tortures et sévices divers qui entraînèrent la mort de la plupart des prisonniers.

En 1971, Francisco Macia régularisa la situation d'un point de vue juridique, supprimant par décret plusieurs articles de la Constitution et assumant à lui seul les trois pouvoirs, exécutif, législatif et judiciaire. Il supprima les partis existants et ne permit plus qu'un parti unique, à sa dévolution, le Parti unique national des travailleurs, créé lui aussi par décret présidentiel.

Par la force des choses, les autres partis deviennent illégaux. En conséquence de quoi leurs membres sont arrêtés, torturés, assassinés, à l'exception de ceux qui peuvent se réfugier à l'étranger.

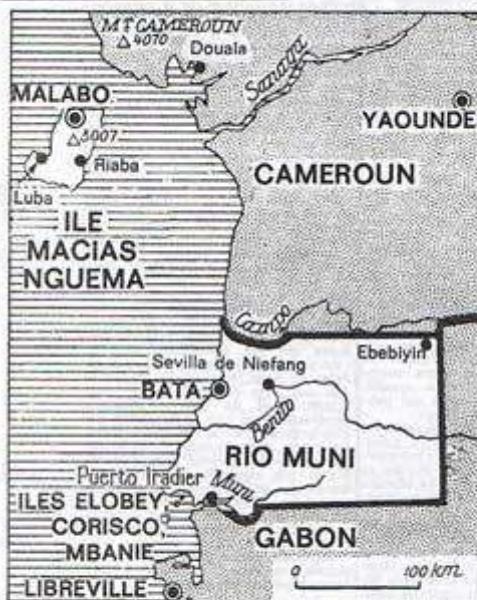
A partir de 1971, la terreur est totale, et totale l'emprise du président qui « règne » par l'intermédiaire du parti unique et de sa milice. Les « jeunesse » de Macias, affirme le rapport de l'opposition, se livrent impunément à des viols, des perquisitions, des pillages et des assassinats, visant particulièrement les intellectuels et les professions libérales qui, par définition, sont considérés comme des opposants potentiels. Le président s'appuie aussi sur la garde nationale, qui collabore étroitement avec la milice.

Paralysie économique

Dans un tel contexte, dire que la presse et la radio sont sous le contrôle direct du président, que la correspondance est censurée, que les voyages à l'étranger sont pratiquement interdits ne surprend même plus. De même, on n'est même pas étonné d'apprendre que le pays se trouve pratiquement paralysé du point de vue économique, alors qu'il était en pleine expansion au moment de l'indépendance. L'exploitation forestière, les sociétés coopératives agricoles de transport et de distribution, sont actuellement au bord de la faillite et de la paralysie et le président a, selon sa propre formule, expulsé le capitalisme en exterminant un grand nombre de capitalistes, c'est-à-dire de propriétaires et d'hommes d'affaires, souvent assez dynamiques. En conséquence de quoi le chômage et l'inflation ont atteint des taux records, les communications avec les îles sont coupées, il n'y a que dix médecins pour un demi-million d'habitants et trois pharmacies en état de fonctionnement !

Si les conséquences d'une telle gestion aussi déplorable paraissent presque logiques, en revanche, la liste des victimes les plus connues stupéfie par sa longueur et plus encore par le nombre et la qualité des personnalités qui ont trouvé la mort en cinq ans d'indépendance, en cinq ans de répression. On note ainsi que le président de l'Assemblée de la république et huit députés ont été assassinés ; que le vice-président et deux députés sont détenus. Au Conseil de la république que on voit, l'assassinat de cinq ministres et de cinq secrétaires généraux, ainsi que la détention du vice-président et de deux ministres. Le corps diplomatique compte un ambassadeur assassiné et quatre réfugiés, six conseillers provinciaux assassinés et trois détenus, tandis que dans l'administration publique on note les noms de neuf directeurs et secrétaires généraux assassinés et de sept détenus.

Et, sans doute, la masse de la population est-elle soumise à une terreur bien pire encore... C. B.



Guinée équatoriale (Rio Muni et île Macias Nguema).
gabon-guinée équatoriale

Négociation éclair

Il aura fallu moins de vingt-quatre heures à la Guinée équatoriale et au Gabon pour régler un différend frontalier.

Il est vrai que la distance qui sépare Libreville, la capitale gabonaise, de Bata, chef-lieu de la province du Rio Muni,

est si courte que, dans la seule journée du 12 juillet, les présidents Omar Bongo et Francisco Macias Nguema ont pu faire, chacun, un aller et retour entre les deux villes. M. Macias Nguema était le premier arrivé dans la capitale gabonaise pour un voyage éclair que le président Bongo avait juste eu le temps d'annoncer à ses ministres la veille au soir. Quelques heures plus tard, les deux chefs d'Etat prenaient le chemin de Bata afin d'avoir des entretiens « sur le terrain ». Car, une fois de plus, c'est un problème de frontières qui était à l'ordre du jour. Mais, contrairement à la situation de 1972 où les deux pays se disputaient l'île de Mbanie (aujourd'hui occupée par le Gabon) le foyer de tension se trouvait cette fois dans la région d'Ebebiyin, sur le continent. Au cours des dernières semaines, des bagarres ont opposé à la frontière ressortissants des deux Etats. Le 20 juin, l'ambassadeur du Gabon en Guinée équatoriale se rendait sur les lieux en compa-

gnie du vice-ministre équato-guinéen des affaires étrangères pour vérifier l'ampleur des incidents. C'est donc dans ce contexte que s'est située la rencontre impromptu au sommet.

Apparemment, tout est rentré dans l'ordre, le président Macias ayant reconnu la légitimité de la frontière actuelle. Les choses se sont donc passées très vite. Et la « grande compréhension » dont a fait preuve Macias Nguema n'est pas le fait du hasard. Le Gabon abrite à l'heure actuelle une assez forte colonie équato-guinéenne dont certains éléments se réclament de l'opposition. Soucieux de ne pas voir son pays se transformer en « foyer de subversion », le président Bongo a sans doute donné quelques assurances à son homologue de plus en plus hanté par la complotité.

Dès lors, il est permis de penser que l'affaire de l'île de Mbanie, qui avait failli dégénérer en un affrontement armé, se trouve, par la force des choses, définitivement réglée elle aussi. ■

November 1974

Equatorial Guinea 7

Spotlight**ONE
WORLD**

1. November 1974

a monthly magazine of the World Council of Churches, is published by the Communications Department of the WCC, 150 route de Ferney, P.O. Box 66, 1211 Geneva 20, Switzerland.

TERROR GRIPS EQUATORIAL GUINEA

From a Special Correspondent

Equatorial Guinea is not one of the best-known countries in the world. This small collection of islands off the west coast of Africa including Fernando Po and the tiny mainland enclave of Rio Muni rarely features in the world's news. At one time a Spanish colony, Equatorial Guinea seemed poised to achieve economic success. Today the country is on the verge of collapse and its citizens are in the grip of what one of them has described as "a reign of terror".

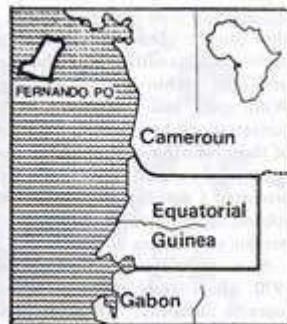
Since independence was granted in 1968, President Francisco Macias Nguema has exercised a ruthless dictatorship under which opponents have been slaughtered and human rights suspended. The Constitution is no longer worth the paper it is written on. There is no parliament and no legal code.

One quarter of the 400,000 population is estimated to be in exile in Cameroun, Gabon and Europe, while tens of thousands have been murdered. The prisons are full to overflowing and to all intents and purposes form one vast concentration camp.

"We are struggling for liberation in Africa, but for what? If an African can't breathe the air of freedom, justice and peace in his own country what's the point of struggling for independence? Where must we celebrate our freedom, in prison or in the grave?" The writer of this letter smuggled out of Equatorial Guinea recently knows the answer to his questions. Cruelty and inhumanity seem to be endemic in his country. A savage Spanish colonialism verging on slavery paved the way for the brutality that President Macias Nguema has unleashed on his people.

Hopes were high in October 1968; the new constitution promised power-sharing among the tribal groupings of the country and a four-party coalition nominated Nguema for the presidency. Within the space of four short months, the retreat began from all constitutional principles and Equatorial Guinea was plunged into a presidential conspiracy phobia. The first target of attack was the foreign minister, Atanasio Ndongo, a former close aide of Macias. He was accused of taking part in a foreign plot against the security of the state.

The "details" of this mysterious plot will perhaps never be known but it provided the president with a golden opportunity to get rid of the opposition and those in the government who were opposed to dictatorship. Ministers



and members of the Assembly were dismissed, as were members of the National Council and the provincial and municipal assemblies. They were arrested without charge. Some were assassinated on the spot, others died a slow death from starvation or torture in prison.

Since then events have moved inexorably through repression to full-scale manhunts and terror. Scarcely a week has gone past without fresh arrests and killings: politicians, civil servants, economic and intellectual leaders, priests and pastors have been ground up in a veritable death machine. On June 26 this year 118 political prisoners were put to death. Their families and religious leaders who were present were "requested" to give their agreement. A number refused and wonder what their fate will be.

Whenever Macias fears a possible coup d'état, for example when making a trip outside the capital, he orders the execution of political prisoners. Normally this is carried out in the prisons, but on special occasions, to deter the few brave spirits who remain, the executions are carried out in public in the capital, Santa Isabel, or in Bata.

The result of this wave of killings is that few of the leaders trained for independence are still alive. Over two-thirds of the members of the Assembly elected by popular vote in 1968 have disappeared, and the terror continues. At the same time the economic situation has deteriorated sharply. Unemployment is widespread and there is a shortage of such basics as salt, soap, kerosene and cloth. Medical treatment is almost impossible to obtain. It is no surprise though that Macias is still far from achieving his goal. Dissatisfaction is mounting and only kept in check for the moment by the machinery of repression.

The machinery of repression

It is far-reaching and effective. Press and radio are controlled directly by the president. Any suspicious article is seized and the author and his family punished severely. Citizens are forbidden to leave the country except to make family visits in the Cameroun border area. Passports are no longer issued and embassies have instructions not to renew the passports of nationals now abroad. There is also strict control over the machinery of government — so much so

that routine administration and development planning are almost at a standstill. Trust between friends and neighbours and even within families has been destroyed completely. With spies and informers in every village and street, conversations have no chance of going unreported. Many of those who have been killed have in fact been betrayed by members of their own families. Refugees in Gabon have produced a detailed list of more than 300 names, including schoolchildren, denounced to the authorities by their own parents or brothers and sisters.

A one-party system was established by executive decree in 1970 which gives the United National Workers' Party supreme authority. All other movements are banned and their leaders outlawed. Today all roads lead to the president who has assumed total executive, legislative and judiciary powers. A formidable militia unit, "Youth Marches with Macias", provides the strong arm needed to impose the president's every whim, and a recent decree establishing Macias as president for life finally confirmed this modern Caligula in supreme power. There is nothing left now for him to take.

As could be expected, the impact of all this on the average citizen of Equatorial Guinea is severe. As the country faces economic collapse, the only people with a regular income are the president, the army and the police. A nation which once had tremendous economic prospects has been reduced to a shadow of its former self. Gross National Product in 1967 was \$300 per head of the population, one of the highest in Africa. A migrant labour force helped the country to exploit its two major resources: agriculture and forestry.

In 1968, for example, the country's cocoa production - 34,000 tons represented 3.8% of the total world production for that year. In the same period, Equatorial Guinea - producing around 8,000 tons of coffee annually. The highly mechanized forestry sector produced approximately 360,000 cubic metres of industrial wood, much in demand throughout the world.

Good mineral prospects were identified. There were thought to be substantial deposits of a key mineral, uranium, sought after by all industrial countries. A UN expert studying the geophysical conditions in Equatorial Guinea suggested that large oil fields may exist. His findings were confirmed by specialist companies.

Today the picture is reversed. Industry and production have collapsed. Transport, communication, trade and banking are paralysed and unemployment is rife. There are indications of severe malnutrition and the basic necessities of life are almost impossible to obtain. Rationing of what is available naturally favours government personnel.

Some Guineans hoped that after the colonial period help would come from the socialist countries. There are certain advisors from Russia, China and Cuba inside Equatorial Guinea at the present time but their interests are more technical than humanitarian. Macias' occasional socialist phrases, "Down with colonialism, down with imperialism", have apparently blinded them to the fact that the country is neither capitalist nor socialist, but simply a personalistic system of despotism and fanaticism.

The impact of Macias is felt at every level of life. The educational system has been crippled by the murder or arrest

Macias: will the sun set on his empire?



Camera Press

Francisco Macias Nguema

"President for Life, Major General of the Armed Forces, Great Maestro of Popular Education, Science and Traditional Culture, President of the United National Workers' Party and the only miracle of Equatorial Guinea..." (from the official description of the President).

Born in 1924, Francisco Macias Nguema was educated in Catholic schools in Rio Muni and entered the Spanish colonial service in 1944. For the next twenty years he did a variety of jobs in government service, while acquiring several coffee plantations. Macias' first entry into politics was in 1963. From obscurity he leapt to sudden and unexplained fame as leader of the party and vice-president of the Government Council. Elected the first president of Equatorial Guinea on September 29, 1968, he encouraged rather than prevented attacks on the few thousand Spaniards in the country and they soon fled. Since then there has been a steady economic recession together with increasing dictatorship which owes more to personal fanaticism than any political principle.



Churches are used as arms dumps in Santa Isabel while schools fall into decay

of teachers. A country which once was 90% literate with a free school system for children up to the age of 12 is now in a cultural twilight. Training and vocational training institutes have closed down; there is a shortage of skilled personnel and the curricula are in disarray. The same is true of the medical sector. There used to be 600 doctors and medical ancillaries distributed among 16 hospitals and dispensaries serving the 400,000 population. Endemic diseases had almost disappeared. Last year the single political party was forced to admit that conditions in the hospitals and health centres were insanitary. A shortage of medicines and personnel has meant that many diseases have returned and the infant mortality rate has tripled since 1968.

Church on trial

This has been a testing time for the Church in Equatorial Guinea. Over 95% of the people are Christians, the great majority Roman Catholic, though with strong Presbyterian and Methodist churches. A large number of Catholic and Protestant missionaries and local priests were engaged in evangelism, teaching and medical work. Since 1968, most of the missionaries have been expelled and the local clergy have been put under increasing pressure, including imprisonment and torture.

President Macias is the new God who preaches a militant atheism. Church leaders have been prevented from travelling abroad, the Presbyterian Church was unable to be represented at the recent assembly of the All Africa Conference of Churches, and internal church meetings of all kinds must receive the specific approval of the authorities, which has to be sought several months in advance.

The pressure is a daily one. Protestant church buildings in Santa Isabel have been confiscated and the area declared a military zone, while a Roman Catholic church has been taken over as an arms depot for the army. Civil servants have been fired, land has been confiscated and businesses have been closed. Anti-Christian propaganda has taken its toll among the faint-hearted. "What can be done to keep alive

the values of the Christian faith which is fast disappearing in our country?" is the lament of many pastors.

A recent presidential decree ordered priests and pastors to read a message extolling the president at every service: "Never without Macias. All for Macias. Down with colonialism and ambitious people." Macias has also demanded that a portrait of himself be placed in every church. This has been resisted in many places with unknown results. And yet still a hope lives on. A Christian recently wrote: "I believe that the Christian hope encompasses the search for people to be free and that the justice of God reigns on earth as in heaven... justice is not limited to colonized countries but must also apply to independent countries which practise dictatorship, violence against life and human rights."

No-one knows what the future may bring. The international complications are enormous. While many countries have been attracted by the possibilities provided by mineral wealth and strategic considerations, they have done nothing to ensure the protection of basic human rights. The "internal affairs" of a state are interesting when they affect machines but not when they affect people, it appears. Some international observers believe that if Spain—the former colonial power—were to bring about a total break with Equatorial Guinea, Macias would be driven further into the arms of Russia and China which could in turn cause concern to the Americans and the French who have substantial investments in neighbouring Cameroun and Gabon. Possible oil deposits all along that coast ensure that all the ambiguous actors in the international drama are present.

The ambiguity is underlined by the fact that a curious watch is kept by the United States, France and Spain over opponents to Macias. A congress of Guineans held in Europe in August was deprived of some participants who needed travel authorizations or visas from these countries. But the opponents of Macias are in a determined mood. A new effort will be made to bring the problems of the country before international public opinion. In a recent appeal, leading Guineans in exile wrote: "We call on all people of goodwill in national and international organizations as well as governments to seek ways to restore peace to a people presently caught in a tragic situation." It deserves a response.

President Macias is Nero en Hitler in één persoon

(Van onze correspondent Kati David)

GENÈVE — „Ik ben nu over de dertig en de leeftijd van de angst gepasseerd, daarom ben ik niet bang mijn identiteit te onthullen.”

Tegenover me zit CRUZ MELCHOR EYA NCHAMA, een vluchteling uit Equatoriaal Guinee. Hij vertelt: „Ik ben lid van de AND (Alliance Nationale de Restauration Démocratique) die probeert vanuit het buitenland aandacht op het terreurbewind van president Francisco Macias Nguema te vestigen.”

Alsof een schrikbewind alleen Spaanse naam aan om zich ervan de zwarte verheven te voeren. Hij behoort tot dezelfde volkstam als ik, we zijn allebei Macias is een halve gek, een Nero, een Hitler. Links en rechts jaat hij koppen vallen. Het begin met zijn minister van buitenlandse zaken, Anastasio Nonango. Tweederde van het parlement is nu inmiddels verdwenen!

Macias lijdt aan een verschrikkelijk minderwaardigheidscomplex ten opzichte van de blanke kolonisten; hij nam een

10.000 politieke gevangenen zitten op een bevolking van nog geen half miljoen is dat heel wat.

Ruim 100.000 van mijn landgenoten leven in ballingschap: 60.000 in Gabon, 30.000 in Kameroen, 10.000 in Nigeria en een handjevol in Europa. Equatoriaal Guinee was vroeger een Spaanse kolonie. Toen we in 1968 daarhankelijk werden, kwam Macias als eerste president via algemene verkiezingen aan de macht.

We hoopten dat hij met een nieuwe grondwet, die de vier provincies autonome gaf, de verenigde republiek zou kunnen regeren. Ons landje, dat iets kleiner is dan Nederland, was op dat moment een van de welvarendste van Afrika. Het is rijk aan natuurlijke grondstoffen zoals hout, olie en uranium.

De gevangenissen zijn overvol, het lijken net concentratiekampen. Het is moeilijk te schatten hoeveel gevangenigen er zijn, omdat er regelmatig executies worden gehouden. We weten dat op 26 juni van dit jaar 118 politieke gevangenen werden vermoord, om de bevolking te intimideren. Ik schat dat er tussen 3.000 en

solute uitvoerende, wegevende

en strafrechtelijke macht in handen. De kinderen moeten van hun zevende jaar lid zijn van de partij. Geheime conversaties kunnen niet worden gevorderd.

Vrienden, buren, ja zelfs familiedelen wantrouwen elkaar en geven elkaar aan. De kindersterfte is weer onthoog geschorst. Het analfabetisme is in korte tijd weer toegenomen en er is een tekort aan alles. Elementaire zaken als brood en zeep zijn gewoon niet te koop.

De werkloosheid is toegenomen en de enigen die een regelmatig inkomen hebben zijn de president, het leger en de politie. Ik hoop maar dat degene, die wel naar mijn land kunnen gaan, dat willen doen om niet eigen ogen bevestigd te zien wat ik hier zeg. Dan heeft het zijn gehad om mijn verhaal te vertellen.”

C. M. EYA NCHAMA



Schrikbewind in
kleine
Afrikaanse staat

Alle macht
Macias heeft dus alleen de ab-

12/III/79

Ker梧ie Vole



Marchés tropicaux - 15 novembre 1974

guinée équatoriale

Le Conseil œcuménique des églises estime que la Guinée équatoriale est à la veille d'un effondrement

Selon le bulletin du service de presse du Conseil œcuménique des églises (SOEPI) publié le 7 novembre à Genève, la Guinée équatoriale « est à la veille d'un effondrement, et ses habitants se débattent dans la terreur ».

Le SOEPI se livre à une violente critique de tous les aspects de la vie en Guinée équatoriale et des activités de son président M. Francisco Macias Nguema.

La Guinée équatoriale, rappelle-t-il, est indépendante depuis 1968 et compte 400 000 habitants. « Depuis la proclamation de l'indépendance, le président exerce une dictature impitoyable qui a abouti au massacre des opposants et à la suppression des droits de l'homme », écrit le SOEPI, qui précise que 118 prisonniers politiques ont été mis à mort le 26 juin en présence de leurs familles.

« La Constitution est, toujours selon le SOEPI, un chiffon de papier. Il n'y a ni parlement, ni code civil. Les procès sont des parades de justice où l'auditoire est « invité » à déclarer l'accusé coupable. Le président prend toutes les décisions et « gouverne » comme un despote absolu. »

Le SOEPI estime que le quart des habitants vit en exil au Cameroun, au Gabon et en Europe, « tandis que des dizaines de milliers de gens ont été assassinés. Les prisons sont pleines à craquer et constituent en fait un vaste camp de concentration ». Les transports, les communications, le commerce, les banques sont paralysés et le chômage sévit... Il y a des signes certains de sous-nutrition et les produits de première nécessité sont pratiquement introuvable : sel, savon, vêtements, pétrole. Il est pratiquement impossible de se faire soigner. »

Enfin, affirme le SOEPI, « depuis 1968 la plupart des missionnaires ont été expulsés, et le clergé local a subi des pressions croissantes allant jusqu'à l'emprisonnement et la torture ».

Guinée équatoriale

jeune
afrigue

JEUNE AFRIQUE - N° 721 - 2 NOVEMBRE 1974

En attendant le messie

de notre envoyé spécial Jos-Blaise Alima

Des dirigeants obsédés par la sécurité, pas d'administration, une économie de subsistance : quel peut être le destin de ce pays mi-continental, mi-insulaire ?

L'accueil particulièrement méfiant des diplomates en poste à l'étranger a de quoi surprendre. Surtout lorsque votre interlocuteur s'exprime, à quelques variantes près, dans le même dialecte que vous. Mais c'est à une véritable enquête policière qu'est soumis le voyageur qui sollicite des autorités consulaires un visa d'entrée en Guinée équatoriale. Démarche éprouvante qui révèle un état d'esprit.

A l'aéroport de Santa Isabel, cette ville que le vent de l'authenticité qui recouvre les noms a transformée il y a quelques mois en Malabo (sans qu'on saache très bien pourquoi cette appellation plutôt qu'une autre), l'ambiance ne diffère en rien de celle qui règne habituellement dans un commissariat de police ou un poste de gendarmerie. Alignés en file indienne, les passagers mettent plusieurs heures à répondre aux questions des agents de la sécurité. La durée de l'entrevue dépend de leur humeur. Les tracasseries dont vous aviez été l'objet dans une quelconque ambassade équato-guinéenne — véritable « vitrine » du pays — se révèlent ici bénignes. Car il n'y a aucune commune mesure entre la méfiance que suscite la demande d'un visa et la suspicion qui entoure toute personne débarquant en Guinée équatoriale. C'est que ce pays peuplé d'environ 300 000 habitants est un « cas ». Sa partie continentale a beau se situer entre deux pays francophones (Cameroun et Gabon) et sa partie insulaire au large des côtes nigériennes, la Guinée équatoriale est pourtant, de tous les pays africains indépendants, la seule ancienne colonie espagnole. Mais c'est surtout un pays qui, à bien des égards, donne l'impression de vivre en marge de la société internationale.

Ce qui fait le désespoir des diplomates en poste, dont certains estiment être en exil. Un exil qui est loin d'être doré. Le pays présente en effet tous les symptômes d'une nation à la limite de l'asphyxie. La pénurie des denrées alimentaires de première nécessité est littéralement scandaleuse. Trouver du pain à Malabo relève de l'exploit. Il faut attendre l'avion qui, trois fois par semaine, relie Douala à la capitale équato-gui-



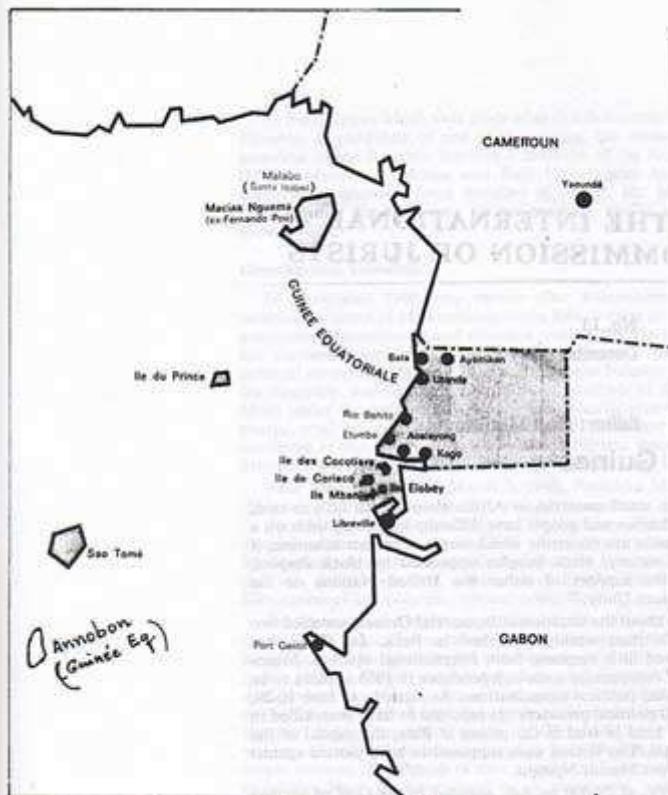
Macias Nguema : dans un camp retranché.

néenne pour pouvoir se ravitailler. Encore faut-il appartenir au corps diplomatique ou à la haute administration. Mais, dans un cas comme dans l'autre, le rationnement est une règle intangible. Tout se passe, en fait, comme si les dieux eux-mêmes avaient détourné leurs regards d'un pays naguère prospère et qui eut longtemps le privilège de produire le meilleur cacao du monde. Ce qui n'a pas évité à la Guinée équatoriale de pénétrer l'ensemble de l'indépendance. Indépendance, il est vrai, accordée précipitamment par l'Espagne le 12 octobre 1968, pour des raisons de circonstance. Pour Madrid, il s'agissait d'une opération de charme destinée à séduire les Africains et les pays progressistes. Tout laissait penser alors que le problème du Sahara « espagnol » serait posé au niveau de l'Onu. En accordant ainsi l'indépendance à la Guinée équatoriale, l'Espagne amorçait « sa » décolonisation et, du même coup, s'attirait la sympathie de la communauté internationale. D'un autre côté, elle répondait aux vœux de la CEE au moment précis où elle sollicitait d'y être admise.

Pourtant, ces « bonnes dispositions » ne

se seraient pas manifestées sans une action d'envergure déclenchée plus tôt par les nationalistes dont la plupart vivaient en exil. Au moment de l'indépendance, les Espagnols avaient, tout naturellement, leur candidat, Ndong Atanasio, plus ouvert à l'Occident malgré un long séjour à Alger. Mais le verdict des électeurs porta à la présidence Francisco Macias Nguema qui, sur l'échiquier politique local, passait pour un nationaliste modéré. Ce qui n'était pas pour plaire aux autorités espagnoles. Néanmoins, la conjoncture se prêtait aux compromis — Macias Nguema avait été élu au deuxième tour après le retrait de Ndong Atanasio — la tendance était aux « combinaisons ». Le rival se retrouve ministre des affaires étrangères. Mais la « sainte alliance » tourne court. En mars 1969, une grave crise met aux prises les deux dirigeants les plus influents. Alors que le président de la République se trouve à Bata, sur le continent, d'où il est originaire, son ministre des affaires étrangères tente, à partir de la capitale, dans l'île Macias Nguema (alors encore Fernando Poo), un coup d'Etat. La tentative échoue. Mais la répression est brutale. On compte plusieurs centaines de morts dont Ndong Atanasio lui-même. L'Espagne est accusée d'avoir participé au complot. Entre Madrid et Malabo, c'est la rupture dont la Guinée équatoriale qui, sur le plan économique, dépendait totalement de l'Espagne, sera, au total, la grande victime. L'insécurité qui règne dans le pays depuis bientôt cinq ans n'est pas pour rassurer d'éventuels investisseurs. Et si la grande querelle ethnique opposant les Bubis de l'île aux Fangs du continent n'a fait que s'accentuer, Francisco Macias, lui, vit aujourd'hui dans un véritable camp retranché, traumatisé par les événements sanglants de 1969. Dès lors, la priorité est accordée aux problèmes de sécurité et les autorités consacrent la quasi-tolérance de leur temps à s'efforcer d'endiguer des activités subversives qui, souvent, relèvent d'une imagination empreinte de complotisme.

Et pourtant, ce pays qui fonctionne sans administration ne laisse indifférents ni ses voisins, ni même les grandes puissances.



sances. C'est qu'en dehors de l'agriculture la Guinée équatoriale dispose d'énormes potentialités non encore exploitées. La « querelle des îles » qui l'oppose actuellement au Gabon fait dire aux diplomates en poste à Malabo que l'annonce de la découverte de pétrole est pour bientôt. Il semble que l'attitude passive du gouvernement équato-guinéen soit dictée par les difficultés intérieures. Préférant vivre isolé, le président Macias Nguema redoute l'afflux des étrangers. Il n'est pas exclu que l'Espagne, qui tient tout de même à conserver de nombreux priviléges dans le pays, l'encourage dans ce sens. D'autant qu'elle craint — à tort ou à raison — les visées expansionnistes des pays voisins.

Cependant, les choses ne sont pas si simples. Malgré tout, Malabo essaie de se dégager de la dépendance économique vis-à-vis de l'Espagne. Ce qui ne va pas sans provoquer quelques accrochages. Les échanges sont difficiles. A l'heure actuelle, la Guinée équatoriale n'a qu'un produit d'exportation, son célèbre cacao, et plusieurs clients sont sur les rangs : l'Espagne, bien sûr, mais aussi la Chine, l'URSS et de nombreux groupes privés.

Mais les pays socialistes (Cuba et la Chine notamment) sont d'une disponibilité exemplaire. Les Chinois, par exemple, accordent souvent des prêts sans le moindre intérêt remboursables en cinquante ans. Là où le bâti blesse, c'est que la population est sacrifiée au profit de prestige. Le régime a maintenu une économie de subsistance. Et les devises sont utilisées en priorité pour des travaux d'infrastructure, souvent de façon irrationnelle. Ainsi, bien que la capitale se trouve à Malabo, un luxueux palais dont le style n'est pas sans rappeler le palais de Chaillot, à Paris, a été construit à Bata. Coût des travaux : plus de 3 milliards CFA ; maître d'œuvre : les Dragages, société française.

Car les puissances occidentales font preuve ici d'une sollicitude pressante qui s'explique aisément. Après tout, il serait anormal de laisser entre les mains des pays de l'Est un point aussi stratégique. Alors, on se boucule. Incitée et encouragée par le Gabon, la France se montre la plus active. Elle est actuellement la seule grande puissance occidentale ayant un ambassadeur en poste à Malabo.

L'aide française est évidemment loin

d'être désintéressée. Si Paris a, par exemple, accordé un prêt de sept milliards CFA pour la construction du port de Bata, de nombreuses concessions forestières ont, en retour, été accordées à des entreprises françaises. De même, la France a obtenu de nombreux marchés dans l'électrification, l'aviation, les travaux publics, etc. Elle aimerait faire plus. Mais le président Macias Nguema n'est pas un partenaire facile. Dans ses moments de lucidité, il sait ce qu'il veut. Aussi n'a-t-il pas hésité à refuser un prêt français de 1,4 milliard CFA dont les conditions de remboursement (12 ans à un taux de 5 %) lui paraissaient défavorables. Le chef de l'Etat équato-guinéen a préféré la solution expéditive du paiement comptant. De même, les démarches françaises tendant à mettre sur pied une coopération culturelle restent sans écho. Manifestement, la Guinée équatoriale ne paraît pas disposée à entrer dans l'orbite francophone.

En attendant, les Equato-Guinéens continuent à s'interroger sur l'avenir de leur pays. La production de cacao, qui avait baissé de plus de la moitié au lendemain de l'indépendance, a connu, il y a deux ans, une certaine remontée qui coïncide avec la hausse mondiale des prix de ce produit. Mais, d'une manière générale, l'économie est en pleine stagnation. La plupart des ouvriers d'origine nigériane ont déserté les plantations pour regagner leur pays. Inquiets, les grands propriétaires espagnols envisagent aujourd'hui de rétrocéder leurs plantations aux Africains. A Malabo, à San Carlos, à Bata, la misère est à tous les coins de rue. Les ménagères se bousculent chaque matin aux portes des boutiques dans l'espoir de se procurer un poisson, un menu morceau de viande, un kilo de riz ou du savon. C'est, dans toute l'acception du terme, le règne de l'incertitude du lendemain. De nombreuses familles sont sans nouvelles de leurs parents disparus un jour sans laisser de trace. Des diplomates guinéens en poste ont été enlevés, conduits en prison et, sans autre forme de procès, exécutés.

Pourtant, l'espoir subsiste de voir un jour le changement s'opérer. Mais les Equato-Guinéens risquent, pendant longtemps encore, de passer leur temps à scruter l'horizon. Attendant désespérément quelque messie capable de mettre un terme au chaos. ■

En attendant le message

THE INTERNATIONAL COMMISSION OF JURISTS

No. 13
December 1974

Editor: Niall MacDermot

Equatorial Guinea

"There are some small countries in Africa about which little is said, because they are unknown and people have difficulty in placing them on a map, but where dramas are occurring which ought to attract attention, if only because their victims, black peoples oppressed by black despots, cannot count on the support of either the United Nations or the Organisation of African Unity."

This cry for help about the situation in Equatorial Guinea, sounded two years ago by a Christian weekly published in Paris, *La Croix*, has unfortunately received little response from international opinion. Meanwhile, the history of this country since independence in 1968 appears to be largely one of repeated political assassinations. As recently as June 10-20, 1974, no less than 80 political prisoners are reported to have been killed in cold blood with no kind of trial in the prison at Bata, the capital of the province of Rio Muni. The victims were supposed to have plotted against the regime of President Macias Nguema.

This small republic of 28,000 sq. km. situated in the Gulf of Guinea between Cameroun, Gabon and Nigeria, has a population of about 400,000. It comprises the island of Fernando Po, four other smaller islands and the mainland province of Rio Muni. A former Spanish colony, it moved gradually towards independence from 1959 when it obtained the status of an overseas province of Spain. In 1963, on the initiative of the main political groups in the country, Equatorial Guinea obtained the status of "internal autonomy". An autonomous government was formed which prepared the country for independence.

In 1968 a Conference in Madrid brought together to treat with the Spanish Government a delegation from Equatorial Guinea composed of the principal political leaders of the country, with representatives of the different economic, social and cultural interests. At this meeting a new Constitution was drawn up, which was subsequently adopted by a popular referendum under United Nations control. Ironically, the Constitution was a western style liberal democratic republic, offering much greater guarantees of individual freedom than those to be found in Spain. Independence was proclaimed on October 12, 1968.

In the elections which took place after this first consultation, Mr Macias Nguema, as candidate of one of the parties, the *Monalique*, was elected president of the Republic heading a coalition of the four political parties (IPCG, Monalique, Munge and Bubi Union) who had agreed upon a common programme. Once installed in power, Mr Macias showed no respect either for the terms of the coalition or for the newly created Constitution.

Governmental Terrorism

In November 1968, one month after independence, the President ordered the arrest of Mr Bonifacio Ondo Edu, former prime minister of the autonomous government and principal rival of Mr Macias in the presidential election, together with three other influential personalities of his political entourage Mariano Mba and Antonio Ndongo, both members of the Assembly, and Simon Ngomo, former governor of the province of Rio Muni under the autonomous government. Shortly afterwards, without any charge, trial or judgment against them, Mr Mba and Mr Ndongo were murdered in the prison of Bata, while Mr Ngomo was transferred to the prison of Santa Isabel, where he was confined with Mr Ondo Edu.

Four months later, on March 5, 1969, President Macias claimed that there was a plot aimed at overthrowing his government, which he attributed to the Minister of Foreign Affairs, Mr Atanasio Ndongo, an influential member of the government coalition whose support had been decisive for Mr Macias' success in the presidential election. His opponents contend that this was a fictitious plot, a manoeuvre by the President, aimed at the elimination of any possible political opposition.

President Macias took advantage of this incident to set off a vast campaign of political persecution against members of the opposition as well as ministers in his government who were hostile to his regime of personal power. He dismissed several ministers and members of the Assembly, disregarding their constitutional prerogatives. He did the same to members of the Council of the Republic (a body to supervise the constitutionality of the laws) and provincial and municipal assemblies. Several of their members were murdered; others are reported to have died in prison as a result of severe tortures. The President then nominated his most faithful supporters to replace them in government or in parliament, without any form of election.

Among those reported to have met their death in prison are Mr Atanasio Ndongo, the Minister of Foreign Affairs, Mr Ondo Edu, the former Prime Minister, Mr Torao Sikara, President of the Assembly, Mr Enrique Gori Molubela, former President of the Assembly of the autonomous regime and Vice-President of the Provincial Council of Fernando Po, Mr Saturnino Ibonga, member of the Assembly and permanent representative at the United Nations, and Mr Armando Balba Dongan, Secretary-General of the Assembly. There then followed a veritable man-hunt on the instigation of the President who was more and more obsessed by a kind of persecution mania. On repeated occasions he ordered the arrest of ministers, members of the Assembly and of the intellectual and economic élite of the country, whom he accused of plotting subversion. Time after time these disappearances were explained by an announcement that the person in question had committed suicide in prison.

Well-known political figures like Carlos Cabrera James, Counsellor of the Republic, Jesus Eworo Ndongo, Minister of Justice, Roman Boriko

Toichoá, Minister of Industry, and Expedito Rafael Momo, who had also been a Minister of Justice, disappeared without a trace. Other personalities who it is believed died as a result of tortures include Morgades Besari, an advocate, Nguema Obono, Watson Bucko and Komo Madje, doctors, and Eñeso Nefie and Castillo Barril, university professors.

In this way, of the élite which was prepared for independence, only a few remain alive; more than two-thirds of the members of the Assembly elected by the people in 1968 have disappeared.

The Structure of Dictatorship

In Equatorial Guinea the press and radio are under the direct control of the President. There is also postal censorship and suspect correspondence is seized and action taken against the author or his family.

In the administration there is complete centralisation. No minister or senior official has the freedom to discharge his functions. In particular, they are forbidden to give interviews or to make public statements, above all to the foreign press. Several ministers are very bitter about this in private.

In 1970, President Macias created by decree a single party, The Single National Party of Workers (PUNT). In consequence, all the traditional political parties became illegal and many of their members and leaders were imprisoned or murdered. Those who could took refuge abroad. Today thousands of people from this small population have fled abroad, mainly to Gabon, Cameroun, Nigeria and Spain, but also to other countries of Africa, Europe and America. The issue of passports has been suspended, and embassies have been instructed not to renew passports of nationals abroad, other than those who have close links with President Macias or his ministers.

On May 7, 1971, the President "regularised" the situation from a formal point of view by decreeing the repeal of certain articles of the Constitution and assuming directly as President the powers of the legislature, the executive and the judiciary, as well as the prerogatives of the Council of the Republic. From this moment the ascendancy of the President was complete. He rules through the single Party and his para-military police, the "Youth on the March with Macias".

In July 1972, a constitutional decree (No. 1/72) proclaimed President Macias as President for life, head of the nation and the party, commander-in-chief of the army and Grand Master of education, science and culture.

On July 29, 1973, a new Constitution was introduced. It was presented to the Third Congress of the PUNT approved by its Assembly and ratified by a referendum organised by the PUNT. Under it, President Macias is proclaimed president for life and the article of the Constitution which requires election of the president by direct secret universal suffrage is suspended in relation to him. The People's National Assembly is composed of 60 deputies designated by the party, PUNT, and can be removed at any time by it. The President can dissolve the Assembly and call fresh elections at will. The judicial power, according to Article 67 "emanates from the people and is exercised in its name by the Supreme People's Court and other civil and military courts". All the judges are nominated by the President and are revocable by him, as are the Public Prosecutors. Under Article 31 no one is to be detained or sentenced except by a competent authority under laws in force at the time of the offence and subject to the formalities and guarantees established by law. The next article states,

Foto: Hemeroteca El País

however, that this does not apply to persons accused of offences against the security of the state or subversion.

It is hardly surprising that under such a regime the country is reported to be falling into economic and social ruin and that discontent and opposition are reported to be growing throughout the country.

Bonifacio Ondo Edu cometió el "delito" de oponerse a Macías en las elecciones. Le costó morir a palos en la cárcel.

Fredag 10 januari 1975

GÖTEBORGS HANDELS- OCH SJÖFAR

Ekvatorial-Guinea Idealstaten som blev terrorvärde

GENEVE i januari

Det finns skäl att ha ett ökat förtroende för de mänskliga rättigheternas framtid, skriver Internationella juristkommissionen i sin senaste REVIEW. Optimismen knytes till utvecklingen i Grekland och Portugal, men också till mindskat förtöryk i Sydkorea, på Philippinen, i Brasilien, Spanien och Sovjetunionen.

Samma nummer av tidskriften tar upp läget i Ekvatorial-Guinea till behandling. Med ledning av samstämmiga rapporter, som alltför sent börjat läcka ut från den isolerade diktaturen i Guineabukten, vågar man där tala om ett barbari och ett förtöryk, värre än i Uganda eller Paraguay.

Ett förra nummer publicerades höstens året i parisiska katolska *La Croix*, utan att väcka det uppestående situationens kravide. Efter höstens rapport av advokat Thierry Mignot, inför la Fédération Internationale des Droits de l'Homme i Paris och nya avslöjanden i *Jeune-Afrique*, har världsopinionen ingen ursäkt längre. Den måste befattna sig också med Francisco Macias Ngema, som i denna engång spanska koloni spelar rollen av fruktare och bodel i en person.

Det brödskar! Misvägen är mycket stor och man snarlikt finner olja i detta kluvna rike av några där utanför kusten till Nigeria och Cameroun, samt en rektangel vid kusten, inkludell mellan Cameroun i norr och Gabon i ost och syd. Då kommer landet i världspolitiken till en belägning i lika hög grad som under Ifira-kriget. Den gången flög Röda kors-hjälpen till ostprovinserna, in via Fernando Po, den största av de fyra öarna. Om heter

i dag Macias Ngema. Huvudstaden Santa Isabel har hoppatsom till Malabo.

Ekvatorial-Guinea är till ytan stort som Belgien. På en höjd riktar man en befolkning kring 400 000 invånare, av vilka fjärdedelen lever i sju grannländerna, där de lever under mycket svåra förhållanden. Några hundra finns i Västtunisia, bland dem den 30-årige dekorativt skräppygude "polisutvärden" C.M. Kya Nehama, som jag träffade på ett litet kafé i Milano – där han inte bor:

Flyktingar jagas

– Vi är som jagade djur, berättade han. Sedan Macias i juni trodde sig sätta in i en revolt i fängelserna i Batu på fastlandet och omgivande mindre 40 politiska fångar, går ingen säker ens värmlands.

– Allt verklade släkt här när vi fick vår fulla självständighet efter en konferens i Madrid, den 12 oktober 1968. Vi producerade världens hästa kakao, vete, kaffe, bananer och palmolja och hoppades redan då på mineralfyndigheter och petroleumb. Under 60-talet hade vi gradvis lärt att styra oss själva. Spanien strökde Gibraltar, lag i fängelserna med EG och ville göra det snyggt inför Tredje världen.

– Värt ideal var kolonien, som nu blivit självständig som Guiné-Bissau. Tro mig, det är Afrikans främsta lilla land! Vi blöckade mot de europeiska demokraterna, inte minst de vind uppe i mörk och trodde vi skulle få lov att lära någonting där.

Mönster- författning

– FN sände kontrollanter när vi antog en demokratisk mönsterförfatning. Vi hade plötsligt större friheter i vårt eget land än våra tidigare spanska herrar i sitt. Olympiska bärade med att Macias, f.d. kolonialjägmästaren, tillhörde Fang-stammen, vann presidentvalet, dog samman av fyra partier till en koalition och kostade sina politiska motståndare i fängelse.

– Han rival om presidentmakten, före premiärministern Bonifacio Ondupe Ede, hörde till dem. I mars 1969 beskyllde han sin närmaste man, statskonsulanten Atzumano Ndongo, som vunnit valet till honom, för att komplimera. Båda mördades i fängelse under



C.M. Kya Nehama, frihetsskämpe, som f.d. bor i Italien.

den term, som nu inleddes och tvungande det politiska medverkan skickat i landet att fly till utlandet. Av dem som valdes, till vänrliga demokratiska parlament 1968, finns knappast en tredje del i livet i dag. Det är inget stämplat i Macias driver. Som ledare för Arbetarnas nationella enhetsparti har han utan diskussion. I juli 1972 proklameras Macias sig själv president på livstid.

Sjunkande standard

– Trots gynnsamma ekonomipriser hiller landet nu på att sjunka i dyvan. Endast några få utländska tekniker släpps in. De utländska diplomaterna vägrar sig knappast ut på gatorna. Vi som flytt har fått order att vända hem eller vi kommer att dömas till dödsstraff. Vänta pass är ogleflöklard. I fängelserna spelas fångarna mot varandra, som syndiga djur. Kommer ingen hjälp utifrån utan, riskerar vi att skjutsas tillbaka i historien, till de värsta spanska åren.

Folket svälter

Jeune-Afrique intäcktes. Jos Blaize Alima, lyckades ta sig in i Guinea, sedan han och medteneaterna förlorats i timmar på flygfältet. Han rapporterar från ett folk nära att kanikas. För att finna ett stycke bröd i huvudstaden Malabo måste man passa flyget från Douala, som kommer till gläder i veckan. Ramsegerarna har dragnit till gradvis svårare terroristbójade. Statsskatten hankar sig fram med räntefria lån från Kina. Fastan, huvudstaden ligger på en befolkad av barn, förgäves Macias för mördader ett slott för sig

i Batu, bland sina egna stamfamiljer på fastlandet. Arbetet har anberört en fransk bolag. Frankrike är enda vän med en ambassadö på plats. Sovjetunionen, Kina och Kuba håller samma nivå.

Kakaproduktionen, 1968 nära fyra procent av världsproduktionen, har sjunkit till hälften, medger i granskliga stora inkomster. Något annat än exportera finns inte längre. Ekonomi en stagnation sedan spanska och inge rinner rest von väg.

Ekonomiska världskyrkofrådet. Genève har också publicerat skrämda rapporter från terrordådet i det lilla landet, där 95 procent av befolkningen är kristen. Hälften är katoliker, de övriga presbyterianer och metodister. Så sent som veckorna före jul skärptes uppmärksamheten, efter rapporter om hungerord och härningar av ungdomliga ligor, som gick fram mot befolkningen som Habs beryktade. Tantos Maestres under Papa Doc Duvalier.

Presidenten hyllas i kyrkorna

Prästerna tvangar låga hyllningar till Macias under gudstjänster. Hans porträtt måste finnas i varje kyrka. Rådet har dock icke lyckats få in någon representant, att själv hedra sig i plats. I landet som en gång hade 650 väl utbildade läkare har handikappade ten trödubblats sedan 1968, epidemier sprider sig. Åren skolböhningen avtar i ett land, som misst för Afrika konst att skriva med 90 procents läs kunskap.

– Vissa båder hyser ett möjligt intresse för "starka man", obeskrift av hur de skötter sin fegderi, skriver kyrkorna One World. När Guineas flyktingar skulle sändas till kongress i augusti, vägrade förenta staterna Frankrike och Spanien att bevisa nödvändiga röstdokument, i stället för de

Av Svante Lofgren

CREDITO EXTRAORDINARIO A

GUINEA ECUATORIAL

"Eco de Canarias" 15.2.1975

MADRID, 21 (Cifra).— Se convierten como obligaciones legales del Estado las contradas por el Ministerio de Asuntos Exteriores relativas a la atención de dicho Ministerio en la Guinea Ecuatorial, en aplicación de lo dispuesto en los acuerdos adoptados por el Consejo de Ministros de 23 de febrero de 1973 y 9 de agosto de 1974.

Por ello se concede un crédito extraordinario de 50.000.000 de pesetas, anuales, durante tres años, para la mejora de las cosechas de cacao, estando ligada dicha ayuda a la adquisición en España de utensilios, maquina-

ria y diversos instrumentos, a dichos efectos.

Así lo dispone una Ley de la Jefatura del Estado que hoy inserta el "Boletín Oficial del Estado".

INFORMACIONES 21 de febrero de 1975

SEIS MESES MAS DE «MATERIA RESERVADA» PARA EL TEMA DE GUINEA ECUATORIAL

MADRID, 21. (INFORMACIONES.) — El Ministerio de Asuntos Exteriores, usando del contenido de la ley de Secretos Oficiales de 1968, ha prorrogado hasta el 14 de agosto la vigencia de la declaración de «materia reservada» que en su día efectuó sobre todo lo referente al tema de Guinea Ecuatorial.

Tribune de Genève 22-23/2/1975 Page 2

La Guinée Equatoriale vit sous la coupe d'un dictateur sanguinaire

Depuis six ans, la terreur règne sur la petite république africaine de Guinée Equatoriale. A l'instigation de Francisco Macias Nguema, « président à vie, Général Major des armées, Grand-Maître de l'éducation et Protecteur des Arts et de la Culture », des milliers de personnes ont été assassinées, torturées ou exilées.

Un représentant de l'« Alliance nationale de restauration démocratique » (A.N.R.D.), qui regroupe dans la clandestinité les quatre partis politiques dissous par Macias, était de passage ces jours à Genève pour tenter d'alterner la Commission des droits de l'ONU. Il décrit l'actuel président comme un « malade mental et un dictateur sanguinaire comparable à Hitler ». Son témoignage est confirmé par des organisations telles que le Conseil œcuménique des Eglises et la Fédération internationale des Droits de l'Homme. Des délégués du CICR ont pu, non sans peine, se rendre en Guinée Equatoriale en 1969, 1970 et 1971, mais, depuis, les formalités d'obtention des visas sont devenues trop compliquées. Le pays, qui est membre des Nations Unies et de l'Organisation de l'Unité africaine, n'a d'ailleurs pas adhéré aux Conventions de Genève et ne compte aucune société nationale de Croix-Rouge.

Un pays très riche

La Guinée Equatoriale est une ancienne colonie espagnole située sur la côte atlantique de l'Afrique entre le Cameroun et le Gabon. Elle comprend le territoire du Rio Muni et l'île de Fernando Poo, soit une superficie représentant environ trois quarts de celle de la Suisse. Environ 25% de ses 400.000 habitants ont fui la dictature de Macias : 60.000 vivent au Gabon, 20.000 au Cameroun, 5000 au Nigeria, 5 à 6000 en Europe, principalement en Espagne.

Le pays est très riche et compte de l'uranium, du pétrole, du bois, du cacao, du café ; mais depuis son accession à l'indépendance, le 12 octobre 1968, son revenu annuel par habitant serait tombé de 300 à 70 dollars. Le seul contact avec le monde extérieur est le vol hebdomadaire d'Iberia qui relie Madrid à Malabo, la capitale, via Douala, au Cameroun. A part des intérêts français dans des exploitations de bois industriels, l'influence occidentale

est battue en brèche par des conseillers techniques soviétiques, cubains et chinois.

Il se débarrasse de son rival

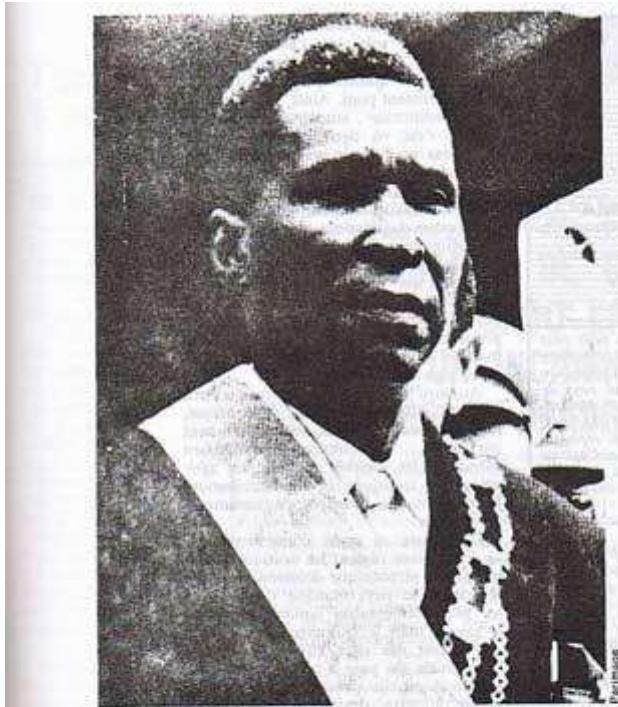
Au moment de son indépendance, la Guinée équatoriale fut dotée par l'Espagne de Franco — et ce n'est pas là le moindre des paradoxes —, d'une constitution remarquablement libérale et démocratique. Élu chef de l'Etat au suffrage universel, Macias Nguema se débarrassa, en mars 1969, de son principal rival, le ministre des Affaires étrangères, Anatassio Ndongo Miyong, prétextant d'un complot contre sa personne. Puis, au cours des années suivantes, il abolit tous les partis politiques, s'arrogea le droit de dissoudre à volonté le Parlement, proclama une censure totale, ferma les frontières, se proclama président à vie et s'adjointit une milice populaire chargée de rechercher, de torturer et de tuer ses opposants réels ou supposés.

Selon des réfugiés de Guinée Equatoriale, au moins 319 personnes auraient été exécutées par l'actuel régime, souvent après d'affreuses tortures. Parmi elles, 11 ministres du gouvernement autonome qui précéda l'indépendance, (dont le premier ministre), 22 membres de l'administration du président Macias, (dont le ministre des Affaires étrangères, deux ministres de la Justice, le ministre du Travail et l'ancien ambassadeur au Cameroun), 9 députés à l'Assemblée nationale, 5 membres de conseils provinciaux, deux membres du Conseil de la République, 67 fonctionnaires, 21 officiers de l'armée, 31 hommes d'affaires, 105 paysans, 10 épouses d'opposants, 12 étudiants âgés de 13 à 18 ans, 21 chefs de villages.

Analyse récusée

Certains observateurs estiment que ces exactions sont la conséquence d'une lutte tribale entre les Fangs du Rio Muni (dont l'actuel président est originaire) et les Bubis de Fernando Poo. Mais notre informateur de l'A.N.R.D. récuse cette analyse en affirmant, liste nominale à l'appui, que les Fangs ont été deux fois plus nombreux à trouver la mort dans les gendres de Macias que les Bubis.

André NAEF



FRANCISCO MACIAS NGUEMA.
Président à vie et seul saint à vénérer !

GUINÉE ÉQUATORIALE

LE TIGRE LA GUEULE OUVERTE

PAR FODE AMADOU

Un voyageur revenu récemment de Guinée équatoriale déclarait : « C'est un véritable abattoir. » L'image est proche de la réalité.

M. Admindo Bosio, ancien vice-président de la Guinée équatoriale, s'est suicidé, le 9 février, « en avalant des comprimés ».

Le chargé d'affaires de ce pays africain à Paris avait reconnu, en décem-

bre, qu'une dizaine de personnes s'étaient suicidées, en prison.

En vérité, on meurt beaucoup, on meurt trop en Guinée équatoriale.

Six années d'indépendance politique ont pratiquement signifié pour les habitants de ce pays six années de terreur et de violence institutionnalisées. En effet, le régime en place depuis l'indépendance n'a pas seulement réussi à éliminer physiquement la quasi-totalité de ses adversaires politiques (pour la plupart assassinés froidement dans les prisons du pays), mais aussi tout ce que

le pays comptait comme intellectuels (médecins, avocats, professeurs, enseignants, techniciens, commerçants, etc.). Les rares éléments qui ont échappé à cette extermination systématique sont ceux qui sont à l'étranger pour des raisons politiques ou bien pour des études.

Actuellement, dans le pays, des villages entiers sont abandonnés par leurs habitants, qui traversent précipitamment les frontières pour aller chercher refuge chez les voisins, au Cameroun, au Gabon et au Nigeria.

A peine installé au pouvoir par des élections qui eurent lieu en 1968, Francisco Macias Nguema a imposé une politique arbitraire de dictature personnelle et absolutiste, bafouant non seulement ses promesses électorales, mais aussi la constitution souverainement approuvée par le peuple quelques mois auparavant.

Ainsi, tour à tour, les dispositions constitutionnelles furent ignorées ou systématiquement supprimées par simple décret présidentiel. Pire encore, une campagne d'élimination physique de tous les adversaires politiques fut déclenchée par une milice créée à cette fin par le président.

Dans cette course au pouvoir absolu, M. Macias n'épargna même pas les dirigeants politiques de sa propre coalition gouvernementale. Ceux-ci connaissent le même sort que ceux de l'opposition admise légalement jusque-là.

Finalement, dans un climat de terreur et d'insécurité, le pays est tombé progressivement dans une profonde paralysie politique et administrative.

Quelques mois après son élection, le président Macias destituait plusieurs membres de l'Assemblée de la République et du Conseil de la République (les deux institutions législatives prévues par la constitution), ainsi que des membres des Assemblées provinciales et municipales. Puis, sans inculpation ni jugement, il ordonna leur arrestation et les fit jeter en prison où les uns furent immédiatement assassinés, tandis que les autres subissaient de cruelles tortures pour connaître une mort lente et pénible, privés qu'ils furent de toute assistance médicale. A leur place, et sans aucune élection, on nomma des inconditionnels. Par décret présidentiel, Macias abolit le pluripartisme existant, et crée le P.U.N. (Parti unique national), devenu P.U.N.T. (Parti unique national des Travailleurs), dont le symbole, un tigre, la gueule ouverte en position d'attaque, illustre bien les intentions des dirigeants !

Aussitôt, le président ordonna l'arrestation des dirigeants politiques des partis incriminés, dont plusieurs ministres, membres des assemblées, hommes d'affaires... et, naturellement, des militants d'opposition.



Excepté ceux qui parvinrent à s'enfuir, tous furent assassinés ou torturés. Tout citoyen est obligé, sous peine d'être emprisonné, de faire partie du P.U.N.T. et de participer aux innombrables exercices militaires ainsi qu'aux « Sessions culturelles » de l'Ecole dite « Anticolonialiste », y compris les femmes, les enfants et les vieillards ! Objectif : s'assurer de la fidélité de chaque citoyen au président.

Le principal instrument des crimes et de la violence institutionalisée est la « Juventud en Marcha con Macias » (la Jeunesse en Marche avec Macias), une milice créée par le président et composée surtout de jeunes dévoués. Cette milice est responsable de toute sorte d'atrocités, allant des perquisitions à domicile, au viol des mineures, à l'expropriation des biens et à l'assassinat en tous genres.

Les pratiques barbares de cette « Jeunesse » ne tiennent plus compte ni de la dignité ni du respect de la personne humaine : telle cette pratique consistant à contraindre les filles (même celles de moins de 12 ans !) et les épouses des personnes assassinées, prisonnières ou réfugiées, à la prostitution et à infliger de sévères tortures à celles qui osent refuser.

Autre pilier sur lequel s'appuie le régime du président Macias : la Garde nationale. Autrefois force disciplinée, la Garde nationale est devenue aujourd'hui, après élimination de beaucoup de ses cadres, une masse où il n'y a ni chefs ni subalternes et qui ressemble à la milice, quant aux pillages et aux assassinats, avec la complicité directe des autorités du régime.

Tout article ou toute correspondance suspecte est saisi, et l'auteur ou sa famille, ou même toute personne ayant une relation quelconque avec lui, est très sévèrement puni. Ainsi, par exemple, une institutrice autochtone, Isabelle Ipuwa, s'est vu dernièrement amputé d'un bras pour avoir maintenu une correspondance avec ses parents bannis par le régime et résidant à l'étranger.

Il est difficile d'établir un bilan exact du nombre des victimes du régime, mais les estimations portent sur des dizaines de milliers de victimes. Ce qui est certain, c'est que tous les corps de la société sont frappés. Même les réfugiés ne sont pas en sécurité dans les pays voisins, où plusieurs ont été enlevés par des commandos et ramenés en Guinée équatoriale, puis exécutés.

Aujourd'hui, le pays se trouve au bord de la faillite sur le plan économique, tous les secteurs vitaux étant quasiment paralysés : l'agriculture, l'exploitation forestière, les sociétés coopératives agricoles, de transport et de distribution, le commerce, les transports et communications, etc.

Il n'existe ni code d'investissement, ni dispositions régulant les pratiques commerciales, ni politique économique. Non seulement le pays manque des denrées les plus élémentaires comme le sel et le savon, mais le chômage et l'inflation ont atteint des taux effroyables. Aussi la monnaie du pays a-t-elle perdu toute valeur et est-elle devenue inconvertible.

Sur le plan des transports et des communications, le pays se trouve entièrement isolé et démembré : non seulement les îles sont complètement coupées du reste du pays, mais à l'intérieur des différentes provinces, les voies de communication sont devenues impraticables, abandonnées à cause de l'insouciance gouvernementale.

Pour une population d'environ 500 000 habitants, on ne compte aujourd'hui que 10 médecins au plus, parmi lesquels seulement deux indigènes ! On ne trouve que trois pharmacies en état de fonctionnement, et qui sont d'ailleurs complètement dépourvues de médicaments essentiels. La mortalité infantile a presque doublé en cinq ans et les avortements involontaires se comptent par dizaines de milliers.

En 1972, pour couronner ses ambitions et prétend-il en raison des services rendus au pays, Macias se proclama par un décret présidentiel tout à la fois président de la République à vie, général major des armées, président du Parti unique des Travailleurs, et Grand maître de l'Education et Protecteur des Arts et de la Culture. Puis, comme si cela n'était pas suffisant, le président vient d'annoncer sa canonisation prochaine comme « Seul Saint » à vénérer par les habitants de la Guinée équatoriale.

F.A.

Tigre à la gueule ouverte. Pape Nguesso
traque ses victimes.

"Noticiario Universal" Página 3

Barcelona 27-5-1975

EL EMBAJADOR DE GUINEA ECUATORIAL SACÓ LA PISTOLA DURANTE UN INCIDENTE CALLEJERO EN MADRID

Madrid, 27. — Un periódico de la mañana ha publicado la noticia de que, en un incidente de tráfico, en la Gran Vía madrileña, el embajador de un país del África occidental acreditado en Madrid, llegó a sacar la pistola y amenazó al cabo jefe de la patrulla del "091" que trataba de calmar los ánimos provocados por el incidente.

Según esta versión, el embajador conducía su propio coche y "no acertó a frenar ante un disco rojo". "Como consecuencia de su distracción se produjo un serio encontronazo con otro vehículo" que circulaba correctamente por el lado de la luz verde. En la discusión que se originó después, dice el periódico madrileño, el diplomático parecía nervioso y discutió con los agentes del orden que trataban de calmarle, demostrando gran serenidad, sobre todo el cabo jefe de patrulla, quien "hizo caso omiso de aquel gesto de violencia —la amenaza con la pistola— y reaccionando muy diplomáticamente convenció al embajador para que guardase de nuevo el arma". "Sin más consecuencias que las amenazas hechas a grandes voces sobre posibles represalias con nuestros diplomáticos en la República de la Guinea Ecuatorial —antigua Guinea Española—, el diplomático en cuestión optó repentinamente por desaparecer de aquellos lugares", añade el periódico.

La agencia "Logos" ha solicitado información sobre este incidente a la Embajada de la República de Guinea Ecuatorial, quien nos ha facilitado una nota en la que dice que el coche del embajador fue embestido, no en la Gran Vía, sino en el Paseo de Recoletos, a la altura de la calle Bárbara de Braganza. El embajador dice que no estuvo nervioso en ningún momento. Pidió insistenteamente ayuda para que su esposa, en sexto mes de gestación, y la cual presentaba síntomas abdominales y hemorragias bucales, fuese atendida. Se identificó ante la policía que acudió al lugar del suceso, como embajador de la República de Guinea Ecuatorial en España pero, siempre según la versión del embajador, no se le hizo el menor caso y le fueron rechazadas las identificaciones que aportó. Al observar la agresividad del otro conductor y de otros testigos, y la actitud de la policía, el embajador tuvo que valerse de sus medios de defensa personal". Después marchó con sus acompañantes en un taxi a su domicilio oficial, desde donde dice que llamaron al servicio de urgencia nocturno para que atendieran a su esposa que sufria una alta tensión nerviosa debida a las molestias abdominales y hemorragias.

Agrega finalmente que el embajador no pronunció en ningún momento amenazas contra los diplomáticos españoles acreditados en la República de Guinea Ecuatorial. — Logos.

M. Francisco Macias, dictateur et «miracle unique de Guinée équatoriale»

"Le Soir" Bruxelles
19/9/1975

La Guinée équatoriale, petit pays africain d'une superficie de 28 051 km², population évaluée à 400 000 habitants, situé au fond du golfe de Guinée, entre le Gabon et le Cameroun. Ancienne colonie espagnole, la Guinée a accédé à l'indépendance le 12 octobre 1968. Voilà en ce qui concerne la géographie.

Autorité législative, exécutive et judiciaire : M. Francisco Macias Nguema « President à vie, général en chef des forces armées, grand Maître de l'éducation de la science et de la culture traditionnelle, Président du parti unique et Miracule unique de la Guinée équatoriale ». Voilà qui situe et le régime en vigueur et son inspirateur.

En pourtant la Guinée équatoriale était bien partie lorsqu'en 1968 elle accéda à l'indépendance. La production annuelle de cacao était de l'ordre de 34 000 tonnes et celle du café de 8 000 tonnes. La production forestière permettait l'exportation des bois industriels très demandés et assurait au pays des rentrées importantes. Il existe en outre d'importantes réserves d'uranium et de pétrole.

Quelques mois avant l'indépendance avait été élaborée une charte constitutionnelle. Ensuite avaient eu lieu des élections parfaitement démocratiques qu'avait remporté Francisco Macias. Mais une fois Macias au pouvoir, rien n'alla plus et la République sombra rapidement dans la dictature.

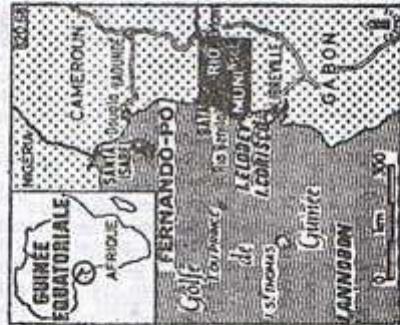
Emprisonnements, assassinats, tortures deviennent quotidiens et frappent — et frappent encore — non seulement les opposants, leurs amis, leurs familles mais aussi les intellectuels, les porteurs de diplômes, par la même suspects. Les gens commencent à fuir à l'étranger.

Il y en aurait 60 000 environ au Gabon, 20 000 au Cameroun, 5 000 au Nigeria (la population du pays rappelons-le, est de 400 000 habitants). Ceux-ci vivent, ou plus exactement survivent, dans des camps sans pratiquement d'aide. Ils n'ont pas le statut de réfugiés politiques et ne peuvent être aidés par l'Organisation de l'Unité africaine puisque la Guinée équatoriale en fait partie et que, par

tastrophique, l'industrie et la production sont au bord de la faillite. Ces faits ont été rapportés par les opposants au régime de Macias rassemblés dans un front de résistance, l'AN.R.D. (Alliance nationale de restauration démocratique) qui regroupe les partis politiques dissous par l'autorité en place. Amnesty international et la Fédération internationale des droits de l'homme ont confirmé que la situation dans le pays était alarmante. Me Ngmbo du Bureau de Paris qui se trouvait l'année dernière en mission pour la Fédération en mission pour la Fédération des droits de l'homme au Gabon a été chargé par celle-ci, de s'informer sur place, il n'a pu pénétrer en Guinée équatoriale, les conditions minimales de sécurité n'étant pas assurées.

Malgré les campagnes, interrogé les réfugiés. Les impressions qu'il en rapportera sont dramatiques. Il les a communiquées mercredi à Bruxelles à l'invitation de la Ligue belge des droits de l'homme. A ses côtés se trouvait M. Nchama Eya, Equato-guinéen réfugié en Suisse, dont le témoignage est accablant.

R. R.



Tigre à la gueule ouverte, Papa Macias traque ses victimes

par Philippe Essomba

En vertu de l'article 3 de la charte de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) qui énonce le principe de la « non-ingérence dans les affaires intérieures des Etats », près de cent mille Équato-Guinéens en sont réduits à vivre dans des conditions fort pénibles au Gabon, au Cameroun ou au Nigeria.

On meurt vraiment trop dans ce petit pays de 28 051 km² qui compte quelque 400 000 habitants. Située au fond du golfe de Guinée entre le Gabon et le Cameroun, la Guinée équatoriale comprend une partie continentale, connue sous le nom de Rio Muni, et une partie insulaire, constituée par les îles Macias Nguema (ex-Fernando Poo), Pigal (ex-Annonbon), Corisco, Elobo Grande, Elobo Chico et des îlots adjacents. Pour échapper à ce qu'un réfugié a appelé le « carnage de Macias », un nombre de plus en plus grand d'habitants est désormais contraint de s'enfuir à l'étranger. Une fuite qui hélas ! ne réussit pas toujours.

L'indépendance, octroyée le 12 octobre 1968 par l'Espagne, n'a guère entraîné pour les habitants que sept années de terreur. Elle est en effet marquée depuis ses débuts par le règne du « président à vie, major général des forces armées, grand maître de l'éducation populaire, de la science et de la culture traditionnelle, président du Parti unique national des travailleurs (PUNT) et le seul miracle que la Guinée équatoriale ait produit » — titres officiels que s'est attribués Francisco Macias Nguema.

Les intrigues politiques qui se sont nouées avant l'indépendance ne sont d'ailleurs pas étrangères au drame actuel. Elles ont préparé la voie à l'homme qui, aujourd'hui, assassine ses compatriotes dont la notoriété ou la personnalité peut lui porter ombrage. Eloquent, très grand manipulateur, M. Nguema n'a jamais connu l'exil ou la prison pour raisons politiques. De la petite ville de Mongomo, où il était bourgmestre et fonctionnaire, il fut directement appelé à siéger au gouvernement autonome comme vice-président et ministre des travaux publics. Bien qu'il ait participé à la création de presque toutes les formations politiques de la Guinée équatoriale, il n'a véritablement milité dans aucune. Après avoir appartenu à l'IPOG (Idée populaire de la Guinée équatoriale) il fut un des fondateurs du MUNG (Mouvement d'union National de la Guinée équatoriale), qu'il quitte pour devenir membre du

MONALIGE (Mouvement national de libération de la Guinée équatoriale), formation dont l'influence grandissait dans le pays en raison du refus de son secrétaire général, M. Atanasio Ndong, de collaborer avec le régime espagnol. En fait, dès 1967, il apparut que l'objectif de M. Macias était bel et bien la présidence de la République. Les graves dissensions au sein des partis politiques faciliteront énormément sa tâche.

En 1968, sous la pression des Nations unies, l'Espagne se décide à octroyer l'indépendance à la Guinée équatoriale et organise à cet effet une consultation électorale. M. Macias Nguema, candidat d'une coalition regroupant l'IPOG et deux importants groupes dissidents du MUNG et du MONALIGE, l'emporte au second tour de scrutin, face à M. Bonifacio Ondo Edu, candidat de l'île modérée du MUNG. Une fois au pouvoir, M. Macias ne respecte plus les règles de la coalition ni même les principes de la constitution démocratique toute récente qui avait été préparée, ô ironie, par l'Espagne de Franco.

Ainsi, un mois seulement après les fêtes de l'indépendance, en novembre 1968, sans inculpation ni jugement, le nouveau chef de l'Etat ordonne l'arrestation de M. Bonifacio Ondo Edu, son rival aux élections présidentielles, qu'il fait ensuite assassiner. Trois autres personnalités de l'entourage politique de M. Edu subissent d'ailleurs le même sort dans les prisons de Bata et de Malabo (ex-Santa Isabel) : les députés Mariano Mba, Antonio Ndongo et l'ancien gouverneur civil du Rio Muni.

Les événements vont prendre une tournure dramatique à partir de 1969. Le 5 mars, profitant d'un déplacement de M. Macias dans la partie continentale du pays, le ministre des affaires étrangères, M. Atanasio Ndong, tente de s'emparer du pouvoir à Malabo, la capitale située dans l'île Macias Nguema. Pour des raisons encore inconnues, il échoue lamentablement.

M. Macias profitera de l'événement pour entreprendre une vaste campagne de persécution politique dont M. Ndong sera, bien sûr, l'une des principales victimes. Le même jour, M. Saturnino Ibongo, député à l'Assemblée nationale et représentant permanent de la Guinée équatoriale aux Nations unies, est massacré par la police politique à coups de bâton et de machette. Cette police s'illustre d'ailleurs par la sauvagerie

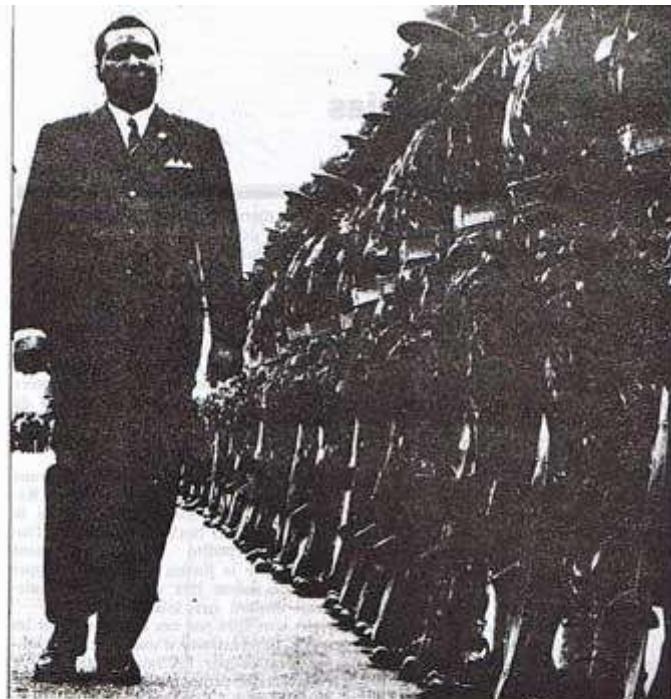
de ses tueries. Quelque temps après le meurtre de M. Ibongo, M. Armando Balboa Dougan, secrétaire de l'Assemblée nationale, pérît transpercé de pointes métalliques. Dans la prison de Bata, MM. Pastor Torao Sikara, président de l'Assemblée nationale, et Enrique Gori Bolubela, vice-président du conseil provincial de l'île Macias Nguema, se voient infligés d'horribles supplices : le premier meurt de déshydratation, le second de gangrène après avoir eu les yeux crevés.

D'autres personnalités comme MM. James Cabrera, conseiller de la République, Jesus Eworo, ministre de la justice, Roman Boriko, ministre de l'industrie, Expedito Momo, également ministre de la justice (pour ne citer que quelques noms très connus) ont également disparu sans laisser de traces.

Le sort subi par ces hommes, dont les noms sont extraits d'une liste fort longue dressée par l'Alliance nationale de restauration démocratique (AND), front de résistance qui regroupe tous les partis politiques dissous par M. Macias Nguema, suscite un frisson d'horreur. Amnesty International et le Conseil œcuménique des Eglises confirment que la situation est une des plus alarmantes qui soit.

La Fédération internationale des droits de l'homme a, de son côté, envoyé, M. Thierry Mignon, avocat à la Cour d'appel de Paris, enquêter sur place. Il n'a pas pu pénétrer. Et pour cause. Tous les visas d'entrée sont désormais soumis à l'approbation du chef de l'Etat en personne. M. Mignon a tout de même recueilli des témoignages au Gabon où se trouvent de nombreux réfugiés équato-guinéens. On peut lire notamment dans son rapport : « Le dégoût, la colère et la honte envahissent l'observateur de la tragédie équato-guinéenne de sous-développement politique (...) L'insuffisance ou l'imprécision des informations recueillies ne peut rien empêcher : les accusations sont trop graves, les signes qu'elles sont fondées, trop nombreux. C'est à la Guinée équatoriale à ouvrir aux représentants de l'ONU ou à ceux de l'OUA. Les 300 000 otages de Francisco Macias l'accusent. »

En tout cas, les prisons de Bata et de Malabo ne désesploquent pas. Le système met entre les mains du maître du pays un ignoble moyen de pression sur ceux qui auraient quelque volonté de contestation et même sur les membres



Avant un voyage à l'étranger, le président Macias Nguema aura fait exécuter quelques détenus politiques et l'ordre - régnera - en son absence.



de leurs familles. En effet, pour dissuader toute tentative de ses adversaires, avant chacun de ses déplacements à l'étranger, M. Macias Nguema fait exécuter quelques détenus politiques. La nouvelle s'en répand dans la population et suffit à terroriser ceux qui, selon le chef de l'Etat, peuvent être « soupçonnés de collaborer avec l'ennemi ». Fin juin 1974, près de 150 prisonniers ont ainsi péri dans la prison centrale de Bata. Une hécatombe qui n'a jamais été éclaircie. Selon la version officielle, les détenus politiques de Bata auraient constitué un mouvement appelé « croisade de libération par le Christ » et, découverts, ils se seraient tout simplement « suicidés ». Quel esprit raisonnable pourrait accorder foi à ce suicide collectif ?

Pourquoi ne pas déclarer tout honnêtement que M. Macias s'est arrogé droit de vie et de mort sur ses « sujets » ? Ce serait d'autant plus logique qu'il se targue de prérogatives surnaturelles. Le chant adopté par le parti unique en 1974, que les prêtres, les instituteurs et les parents doivent apprendre aux enfants, proclame que « Dieu créa la Guinée équatoriale par la volonté de Papa Macias et que sans lui il n'y aurait pas de Guinée équatoriale ».

Cette sinistre politique de massacre systématique des opposants n'aurait évidemment pas un tel succès si Macias n'avait trouvé des exécutants compétents dans le mouvement nommé « Jeunesse en marche avec Macias (Juventud

en marche con Macias), milice terroriste créée en 1969 et composée de bandes de jeunes gens désœuvrés. La naissance de cette milice avait d'ailleurs marqué la première étape de l'ascension de Macias vers la dictature intégrale. En 1970, il créa par décret un parti unique, le PUNT, dont l'emblème laisse augurer des véritables intentions de son fondateur : un tigre à la gueule ouverte, prêt à bondir. Les autres mouvements tombèrent ipso facto dans l'ilégalité ; leurs dirigeants et militants furent assassinés ou emprisonnés, à l'exception de ceux qui purent trouver refuge à l'étranger.

En 1971, Macias « régularise » la situation du point de vue juridique. Il décrète la suppression de plusieurs articles de la constitution, assure directement les trois pouvoirs (exécutif, législatif et judiciaire), s'empare de toutes les prérogatives du Conseil de la République, organe constitutionnel chargé d'arbitrer les conflits qui surviennent entre l'exécutif et le législatif ainsi qu'entre l'Etat et les conseils provinciaux. En 1972 enfin, Macias se proclame président à vie de la République de Guinée équatoriale.

Ces faits saillants sont les seuls parvenus à notre connaissance, mais, sans doute, la masse de la population équato-guinéenne est-elle soumise à une terreur pire que celle évoquée ici. Un tel contexte n'empêche pourtant pas le pays, qui bénéficie d'une position stratégique de premier plan, de susciter des convoitises

et des rivalités internationales.

Mais d'autres facteurs, telles les richesses agricoles, entrent en jeu. L'Espagne, l'Allemagne fédérale, l'Union soviétique et la Chine se disputent la production de cacao (35 000 tonnes) d'excellente qualité. Les importantes réserves de pétrole que sont susceptibles de renfermer ses eaux territoriales ne laissent pas indifférents les pays industrialisés. Un programme d'investissements d'un montant de quatre millions de dollars, fourni notamment par la Continental Oil, la Gulf Oil et une compagnie espagnole, permet actuellement à un consortium international de procéder à des prospections off shore.

Paris n'est pas en reste puisque trois firmes françaises travaillent en Guinée équatoriale. Leur champ d'activité concerne surtout les travaux publics (agrandissement du port de Bata, construction d'un immense palais dans cette même ville et électrification du pays), le domaine agricole et l'exploitation forestière. Des interventions concernant le secteur industriel sont également prévues dans un très proche avenir.

En dehors des pays africains voisins, la liste des pays étrangers disposant d'une ambassade à Malabo est révélatrice de la lutte d'influences que peuvent se livrer, dans l'île Macias Nguema, Chine populaire, Corée du Nord, Cuba, Espagne, Etats-Unis, France, République démocratique allemande et Union soviétique.

La Guinée équatoriale et les travailleurs nigérians

TEMOIGNAGE CHRETIEN

— JEUDI 27 NOVEMBRE 1975 — PAGE 19

Un « saint » guinéen sanguinaire

Chevelure abondante et frisée, visage noir, cercé d'un collier de barbe, Eya Nchama a fui son petit pays, la Guinée équatoriale (28 051 km², situé dans le golfe de Guinée, entre la République du Cameroun, du Gabon et du Nigeria). Exilé en Europe, il raconte. Sur 400 000 habitants, d'origine bantoue pour l'essentiel, explique-t-il, près de 20 % de la population a quitté le pays. Beaucoup ont émigré dans les pays voisins ; quelques milliers ont cherché refuge en Europe.

Qu'est-ce qui pousse ces hommes et ces femmes à abandonner un pays hier encore relativement riche avec son uranium, son pétrole, son cacao,

son café, son bois et ses cultures vivrières ? Essentiellement le régime dictatorial et sanguinaire instauré dans cette ancien colonie espagnole, « indépendante » depuis 1968, par le féroce « président à vie » Francisco Macias Nguema.

Il a su habilement se faire élire à la tête de l'Etat grâce à une coalition de partis puis rapidement il a confisqué le pouvoir à son seul profit. Avec l'aide d'une milice terroriste intitulée « Jeunesse en marche avec Macias », en s'appuyant sur un parti unique baptisé, pour la circonstance, « Parti unique national des travailleurs » et avec l'appui d'une garde nationale à sa dévotion, il a éliminé tous ses adversaires. Et sans rechigner sur les moyens : tortures, violences, exécutions ne se comptent plus, notamment dans la sinistre prison de Bata.

Pour parfaire le tout, ce personnage tente de récupérer à son profit le sentiment religieux d'une population majoritairement catholique. Ainsi veut-il faire enseigner par les prêtres, les instituteurs et les parents un chant d'après lequel « Dieu créa la Guinée équatoriale par la volonté de papa Macias et sans lui il n'y a pas de Guinée équatoriale ». Francisco Macias Nguema prétendait même se faire canoniser comme « seul saint » à vénérer par les habitants de la Guinée équatoriale. On imagine les réticences du clergé. Les deux évêques, dont l'un autochtone et l'autre missionnaire d'origine espagnole ont été expulsés. Depuis mars dernier, déclare notre interlocuteur, églises et séminaires sont fermés. Plusieurs prêtres sont emprisonnés.

La « catholique » et franquiste Espagne conserve de puissants intérêts dans sa colonie d'hier. Et à Madrid, les catholiques espagnols ne connaissent guère la dramatique situation de la Guinée équatoriale. D'où un silence de plomb qui tombe sur ce malheureux pays.

A.V.

Guinée-Équatoriale

L'OPPOSITION DEMANDE A LA C.E.E. DE ROMPRE AVEC LE RÉGIME DU PRÉSIDENT MACIAS NGUEMA

Le monde 28 nov. 1975

L'Alliance nationale de restauration démocratique (ANRD) de Guinée équatoriale, mouvement clandestin d'opposition, a lancé, mercredi 26 novembre, un appel à la Communauté économique européenne « pour que le régime policier et sanguinaire du président équato-guinéen Macias Nguema » soit exclu du bénéfice de la convention d'association CEE-ACP (pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique).

M. Eya Nchama, membre du comité central de l'Alliance, de passage à Paris, a indiqué que la CEE avait suspendu les négociations avec le gouvernement espagnol après l'exécution de cinq membres de l'opposition, en septembre dernier. Or, poursuit le communiqué de l'ANRD, « le régime de Macias Nguema est plus sanglant que celui du général Franco », et il serait pour le moins paradoxal « que les régimes démocratiques de l'Europe continuent d'apporter leur soutien au gouvernement équato-guinéen ».

L'Alliance regroupe trois partis politiques dissous par le gouvernement équato-guinéen : le Mouvement national de libération de la Guinée espagnole (MONALIGE), le Mouvement union national de Guinée espagnole (MUNGE), et l'Union bubi des Bubi sont l'éthnie dominante de l'île Macias-Nguema, ancienne Fernando-Po. Elle a été constituée lors d'un congrès de leurs représentants en exil qui s'est tenu en Europe en août 1974.

Enfin l'Alliance a rendu public un document qui fait l'historique du régime du président Macias et donne en annexe une liste de quatre-vingt-treize dirigeants politiques et hauts fonctionnaires tués sur son ordre depuis 1969.

La Guinée équatoriale et les travailleurs nigérians

Les informations relatives à la Guinée équatoriale doivent être appréciées avec beaucoup de circonspection. On ne saurait, en effet, oublier, en présentant comme authentiques des rumeurs non confirmées, le tort qu'elles pourraient causer à ceux de nos ressortissants qui y travaillent dans les trois secteurs de l'agriculture, des forêts et des travaux publics, et dont la sécurité n'a jamais été mise en cause. Certaines options du président Macias N'Guema, favorables aux pays de l'Est, et notamment à l'URSS, qui utilise Malabo comme base de pêche hauturière, font, d'autre part, que des critiques contre son régime pourraient être interprétées comme une manifestation « anti-progressiste » évidemment loin de nos intentions.

Le risque est d'autant plus réel que l'origine de ces rumeurs s'est située jusqu'à présent, ainsi que nous l'avons note dans une étude précédente (1), soit à Lagos lorsqu'elles se réfèrent aux conditions d'emploi de la main-d'œuvre nigériane dans les cacahuèteries de l'ex-Fernando Poo, soit au Conseil ecclésiastique des églises de Genève.

Le black-out politique

Qu'elles passent par l'une ou l'autre de ces filières, les nouvelles inquiétantes affluent de plus belle, au point qu'il paraît difficile de ne pas en faire état, sauf à encourrir l'accusation de pharisaïsme ou de complicité. Le Conseil ecclésiastique Ces églises viennent, d'autre part, d'être relayées dans son rôle de sonnettes d'alarme, par trois organismes de réputation mondiale. Amnesty International, Ligue suisse des droits de l'homme et Fédération internationale des droits de l'homme, où une influence politique américaine apparaît beaucoup moins plausible. Le dernier de ces organismes a essayé récemment d'envoyer sur place, en la personne de M. Thierry Mignon, avocat à la Cour d'appel de Paris, un enquêteur auquel son visa a été refusé par l'administration de Malabo, et qui a dû se contenter, en conséquence, d'effectuer un travail de deuxième main, en interrogant certains réfugiés politiques guinéo-équatoriens du Nigeria, du Cameroun et du Gabon.

On connaît déjà les circonstances troubles qui ont entouré la mort de deux anciens collaborateurs du président Macias N'Guema, MM. Anastasio N'Dongo et Admindo Bosio Dieco, accusés l'un et l'autre d'avoir voulu provoquer sa destitution. L'opposition clandestine, organisée aujourd'hui en une « Alliance de restauration démocratique », regroupant trois anciens partis, le Mouvement national de libération de Guinée espagnole (Monage), l'Union Bubi (les Bubi constituant l'éthnie dominante de la partie insulaire) et l'Union nationale de Guinée espagnole (Uninge) affiche un effectif de 100 000 exilés politiques dans les pays riverains du golfe de Guinée, chiffre qu'il est impossible de vérifier et qui est probablement excessif.

Les prières et les chants que prêtres et instituteurs devraient apprendre aux enfants, et où il est dit que « Dieu crée la Guinée équatoriale par la volonté de Papa Macias », vérifiques ou non, procèdent d'une certaine faconde dont on note ailleurs d'autres exemples. Il en va de même du décret de 1972 nommant M. Macias N'Guema président de la République à vie, major général des armées, président du Parti unique des travailleurs, grand-maître de l'éducation et protecteur des arts et de la culture. Ces titres

(1) Les difficultés croissantes de la Guinée équatoriale - Marchés inspirés - de 2 avril 1975.



inattendus font un peu sourire, mais ne sont, en somme, pas plus singuliers que ceux d'autres chefs d'Etat, et ne témoignent nullement, par eux-mêmes, de la folie sanguinaire dont l'accusent ses adversaires.

La part étant faite d'un folklore d'opposition politique, de goût plus ou moins heureux, la disparition d'un certain nombre de personnalités ayant pris jadis une part active à l'émancipation du pays, et ayant évolué, au début de l'indépendance, dans l'entourage immédiat du président, reste cependant à expliquer. Tel est le cas, parmi beaucoup d'autres, de trois anciens ministres, MM. Ieso Euso, Ronan Biki et Expedito Moniz, de cinq députés, MM. Bonifacio Ondo Edu, Mariano Mba, Antonio N'Dongo, Saturnino Ibongo et James Cabrera, des anciens président et secrétaire de l'Assemblée nationale, MM. Pastor Torro Siraka et Armando Balina Dongon, enfin du vice-président du Conseil provincial de l'île Maïa N'Guema. Ce fut également sans nouvelles de Mme Marguerite Nanzu, épouse de l'ex-vice-président Michel Eyague, accusée d'avoir voulu empoisonner le président, et qui seraient actuellement détenue à Bata. Il serait facile au gouvernement de Malabo, s'il voulait, se laver des imputations de meurtre politique dont il est l'objet, de la part de l'opposition, à propos de ces personnalités, de les autoriser à prendre contact avec des avocats ou de publier, à tout le moins, un communiqué les concernant.

M. Eya Nchama, membre du comité central de l'Alliance de restauration démocratique, vient de demander à la Commission des Communautés européennes d'exclure la Guinée équatoriale du bénéfice de la Convention de Lomé, en raison du « régime policier et sanguinaire du président Macias N'Guema ». M. Nchama fait valoir que les pourparlers engagés pour l'admission du gouvernement de Madrid au sein de la CEE, ayant été rompus à la suite de l'exécution de cinq membres de l'opposition espagnole, il n'existe pas de motif d'appliquer un traitement plus favorable à un dictateur pour le moins aussi impitoyable que ne le fut le général Franco.

Cette invitation, à laquelle Bruxelles n'a pas répondu, pose évidemment un problème de principe. L'aide européenne, en effet, entend être dégagée de toute implication politique. La CEE peut repousser la candidature, au titre d'Etat-membre, d'un pays dont le régime n'est pas du type démocratique pluraliste, certains articles de Traité de Rome ne pouvant l'admettre, notamment que dans l'hypothèse où tous ses signataires disposent d'une représentation parlementaire élue au suffrage universel. Mais rien de tel n'est prévu à la Convention de Lomé, la plupart des régions

abrissons relevant aujourd'hui du système présidentiel, assorti du parti unique.

Il est vrai qu'aucune disposition de la Convention ne prévoit non plus qu'une aide économique doit être obligatoirement apportée à chaque Etat adhérent, cette aide n'étant conditionnée que par l'intérêt spécifique des dossiers présentés. A cet égard, l'administration bruxelloise se montrera sans doute davantage plus difficile que la saine exécution d'un projet proposé au financement du F.E.D. lui apparaîtra plus aléatoire. Malgré le considérable allégement des mécanismes de contrôle de l'aide européenne, cette exécution suppose, néanmoins, la présence permanente d'un délégué de la Commission, habilité à vérifier la régularité de toutes les opérations de dépouillement et d'attribution des marchés et à sanctionner, par son visa sur les pièces de dépense, la conformité des prestations effectuées aux clauses contractuelles. De telles fonctions supposent une entière liberté de mouvements et un libre accès aux chantiers et aux comptabilités administratives, qu'il ne sera probablement pas facile d'obtenir des autorités de Guinée équatoriale.

Les fonctionnaires de Bruxelles se trouveraient placés devant le dilemme suivant : soulever, par un contrôle scrupuleux, l'irritation d'une administration locale ombrageuse, ou fermer les yeux en s'exposant ainsi à voir se développer, au cours des années, des scandales financiers difficilement tolérables aux yeux du contribuable européen, dès lors qu'il en deviendrait conscient. L'entrée des pays africains anglophones dans ce club d'aide affectée et contrôlée, dont les procédures ne correspondent pas à la tradition britannique, multiplieira, suivant toute vraisemblance, des frictions évitées jusqu'à ce jour dans les pays francophones, où la corruption est moins répandue, et où il faut rappeler que l'aide du F.A.C. et du F.E.D., a fonctionné, quinze années durant, sur l'élan imprégné par le FIDES, et avec la garantie apportée, au moins dans les débuts, par les agents d'assistance technique travaillant dans les services nationaux.

Le problème des travailleurs nigérians

Cette faiblesse des structures administratives, due au départ précipité et presque total, en 1968, de l'encadrement technique espagnol, c'est elle aussi qui explique, autant que les brutalités réelles ou exagérées des autorités guinéo-equatoriennes, la rupture de l'accord, remontant à 1942, qui organisait les conditions de recrutement, de travail et de séjour des manouvriers nigérians dans les cacaoyères de l'ancienne île de Fernando Poo.

Passe entre des administrations coloniales, cet accord avait été confirmé, en 1968, après l'accession de la Guinée équatoriale à la pleine indépendance. Son application avait été suspendue une première fois, en 1970, à la suite de plaintes nombreuses recueillies parmi les manouvriers quant aux conditions d'hébergement que leur étaient réservées. Rétabli en 1971, il vient d'être dénoncé, en septembre, à l'initiative du ministère du Travail du gouvernement fédéral du Nigeria. La presse officieuse de Lagos a accompagné cette démarche de commentaires sévères sur les services inadmissibles, allant jusqu'à la torture et au meurtre, qui auraient été perpétrés contre les émigrants, parmi lesquels on compterait une centaine de victimes par noyade ou fusillade.

Il est cependant quelque peu surprenant, si ces informations sont exactes, que le gouvernement du Nigeria ait mis quatre années pour s'apercevoir de conditions de travail comparables, suivant le « Daily Times » de Lagos, à celles des esclaves de plantation au XVI^e siècle. La législation du Nigeria sur la main-d'œuvre nationale travaillant à l'étranger, qui date de l'époque anglaise, est, en effet, particulièrement exigeante et vient d'ailleurs d'être renforcée dans le cadre d'un décret du 29 mai 1974. Elle prévoit, en particulier, que la durée d'un contrat pour un emploi à l'étranger ne pourra dépasser une année si le travailleur n'est pas accompagné des membres de sa famille, et de deux ans dans le cas contraire.

Depuis 1971, plusieurs « promotions » de manouvriers ont donc dû faire le trajet Lagos-Malabo aller-retour, apparemment sans incident. En tout état de cause, si les partants n'étaient pas revenus dans des conditions normales à l'expiration de leurs contrats, alors que leur recrutement, leur identification, leur état de santé et leur mise en route sont méticuleusement surveillés par les autorités de Lagos, on ne comprendrait pas que des interventions à caractère diplomatique n'eussent pas été faites plus

tôt pour s'enquérir de leur sort, assurer leur rapatriement et, le cas échéant, exiger des réparations pour les dommages subis.

Même aujourd'hui, l'initiative du gouvernement fédéral ne revêt pas ce caractère, puisqu'il s'agit simplement de la dénonciation unitaire d'un accord technique, à la suite de bruits « d'atrocités » recueillis parmi les manouvriers expatriés. Dans l'éventualité, qui ne saurait être écartere, de la répression sanglante d'un mouvement de rébellion déclenché par les Nigérians, l'aspect relativement bénin de la démarche de Lagos aurait de quoi surprendre.

Le litige existe, mais il est probable que les commentaires de la presse nigériane en traduisent mal les véritables origines. Les cacaoyères de l'île Macias N'Guema appartiennent, avant 1968, à des sociétés ou des plantations privées espagnoles qui, suivant un processus désormais classique, sont parties après avoir liquidé leurs biens à bas prix ou les avoir simplement abandonnés. Ils ont été remplacés, soit par des organismes d'Etat, soit par des ressortissants locaux auxquels leur position dans les antichambres du pouvoir facilitait la reprise avantageuse de biens tombés pratiquement en désuétude. Il est résulté normalement de cet état de choses, aussi bien du fait des services locaux du travail que du comportement des employeurs, une dégradation générale des conditions d'emploi, et des manquements incessants aux obligations contractuelles, qu'il s'agisse des horaires de travail, du mécanisme de règlement des salaires, dont une partie doit être versée dans le pays de recrutement, des prestations en nature — rations journalières, couvertures, combustibles, ustensiles de cuisine et soins médicaux — enfin des procédures à suivre en cas de désertion, d'accident ou de décès des travailleurs, notamment en ce qui touche les deductions pouvant être opérées sur les salaires des manouvriers et les recours qui restent ouverts à ceux-ci ou à leurs ayants-droit.

Vue sous cet angle, la rupture de l'accord régisant l'émigration de la main-d'œuvre nigériane en direction de la Guinée équatoriale illustre surtout les difficultés techniques auxquelles se heurtent forcément des opérations de ce type, lorsqu'elles ne peuvent être soumises à un contrôle administratif rigoureux. Là encore, cependant, le cas n'est pas spécial à la Guinée équatoriale. L'émigration des « navetanes » du Mali vers le Sénégal, des Voltaiques vers les plantations du Ghana ou de la Côte d'Ivoire, ou des « chekallas » ouzoudiens vers la Gézira soudanaise est loin de se dérouler toujours dans des conditions satisfaisantes, même si elle ne suscite pas de critiques aussi violentes. C'est à cette évidente lacune que correspond d'ailleurs l'étude, par les services de l'O.U.A., d'une Charte interafricaine du travail dont l'utilité est d'autant plus urgente que ces mouvements d'émigration sont destinés à s'étendre au niveau du continent, soit qu'ils permettent le dégagement des secteurs surpeuplés comme le Rwanda, soit qu'ils assurent à certains pays s'industrialisant rapidement, comme le Gabon, la main-d'œuvre qualifiée qui lui fait défaut.

Il semble, en définitive, que le contexte politique guinéo-équatorien, les rumeurs et les dénonciations inquiétantes dont il est l'objet, jouent un rôle plus important dans cette affaire que les conflits du travail proprement dit. L'O.U.A., qui se préoccupe à juste titre de créer une législation du travail unifiée pour ses Etats adhérents, jugera-t-elle compatible avec le principe de non-ingérence d'en faire contrôler, le cas échéant, l'application, par un corps de fonctionnaire formé à cet effet? Ce serait, en l'espèce, rendre service à la Guinée équatoriale elle-même, dont l'économie, étroitement conditionnée par la production cacaoyère, pourrait être gravement perturbée par l'incident si des solutions de rechange, qu'elle recherche d'ailleurs dans les Etats riverains du golfe, n'étaient enfin trouvées.

J.L.

La Belgique a ratifié la Convention de Lomé

La Belgique a ratifié le 29 décembre 1971 la Convention de Lomé. Les instruments de ratification ont été déposés auprès des autorités compétentes. La convention, on le sait, lie les Neuf de la CEE à 46 pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique.

[Rappelons que la France vient également de ratifier la Convention de Lomé. La loi de ratification a été publiée au J.O.R.F. du 27 décembre 1975. Mais on attend encore, pour l'Europe, les ratifications notamment de l'Italie et de l'Allemagne.]

AFRIQUE

LE MONDE — 13 janvier 1976 — Page 3

Guinée-Equatoriale

LE NIGÉRIA RAPATRIE SES RESSORTISSANTS « VICTIMES D'UN TRAITEMENT BARBARE »

Lagos (Reuter). — Le gouvernement fédéral nigérian a décidé de rapatrier plusieurs milliers de ses ressortissants employés en Guinée équatoriale, à la suite de l'attaque d'un camp de travailleurs nigérians par des soldats guinéens.

Cette attaque s'est produite jeudi 8 janvier. Les ressortissants nigérians campaient sur les pelouses de l'ambassade du Nigeria à Malabo (anciennement Santa-Isabel). Les soldats guinéens ont ouvert le feu, tuant six personnes sur le coup, dont deux femmes et un enfant. Cinq autres personnes devaient succomber à leurs blessures.

Il s'agit de la dernière d'une série de provocations et d'humiliations infligées à des nigérians vivant en Guinée équatoriale, indique un communiqué du gouvernement de Lagos, qui, pour protester contre le « traitement barbare réservé aux ouvriers nigérians des plantations », avait interdit tout recrutement de main-d'œuvre nigériane pour la Guinée équatoriale.

Des appareils militaires nigérians ont été envoyés en Guinée équatoriale pour aider au rapatriement des ouvriers, et le gouvernement de Lagos a fait savoir qu'il se réservait le droit de « prendre d'autres mesures » pour protéger ses ressortissants en Guinée équatoriale jusqu'à ce que ceux-ci aient été évacués jusqu'au dernier.

[Plusieurs milliers de travailleurs nigérians, immigrés à titre plus ou moins temporaire, travaillent sur les anciennes plantations espagnoles de cacao. Mais une partie des anciennes terres de colonisation ont été abandonnées et de nombreux journaliers agricoles se trouvent, de ce fait, sans travail.]

Guinée-Equatoriale

LE QUART DE LA POPULATION AURAIT QUITTÉ LE PAYS POUR FUIR LA RÉPRESSION

Venue de Genève, où résident un certain nombre de ressortissants de la Guinée-Equatoriale, une délégation de l'Alliance nationale de restauration démocratique de Guinée (A.N.R.D.) vient de passer quarante-huit heures en France « pour tenter de sensibiliser l'opinion publique française à la terrible répression qui sévit actuellement à travers tout le territoire guinéo-équatorien ».

Fondée en 1974 à Genève, l'Alliance nationale regroupe, en principe, tous les opposants au président Francisco Macias Nguema, qui il y a cinq ans a institutionalisé le parti unique. Selon les dirigeants de l'Alliance nationale, « le régime de M. Macias n'est ni à droite ni à gauche, mais rappelle à s'y méprendre l'ancien régime institué par Duvalier à Haïti, car Macias est une sorte de Papa Doc africain... »

A ce propos, les dirigeants de l'Alliance nationale font circuler une liste nominative de quarante-cinq personnes tuées sur les ordres du président Macias Nguema, au cours des six dernières années, dont soixante-douze originaires de Rio-Muni, partie continentale du territoire guinéen. L'un des porte-parole de l'Alliance a affirmé :

« Le quart de la population guinéo-équatoriale vit actuellement en exil. On compte 60 000 réfugiés au Gabon, 30 000 au Cameroun, 5 000 au Nigeria, 6 000 en Espagne, ancienne puissance tutrice, plusieurs milliers dispersés à travers l'Europe... »

Par ailleurs, un journaliste nigérian, qui s'est rendu clandestinement en Guinée-Equatoriale, où plusieurs milliers de travailleurs immigrés originaires du Nigeria attendent encore leur rapatriement (le Monde du 13 janvier) à la suite de l'abandon des plantations de cacao créées à l'époque coloniale espagnole, a affirmé à son retour, selon l'agence Reuter à Lagos : « Malabo, capitale de la Guinée-Equatoriale rappelle l'Allemagne hitlérienne, la route phosphophosphate conduisant à « couper du Nigeria... ». Le journaliste estime à 25 000 le nombre de ses compatriotes désireux de quitter le pays. »

The Sunday Times, London 1/2/76

Nigeria fury over embassy massacre

By Lateef Jakande, Lagos

NIGERIA'S military government is considering a demand by the country's Labour Congress to annex the neighbouring republic of Equatorial Guinea in reprisal for the murder of 11 Nigerian migrant workers and the ill-treatment of others. Similar demands are growing in a conflict which has already led to the evacuation of 45,000 Nigerians from Equatorial Guinea.

Other groups have called for breaking off diplomatic relations with Guinea, imprisonment or expulsion of Guineans living in Nigeria and payment of compensation.

The Commissioner for External Affairs, Colonel Joe Garba, has told a special meeting of the diplomatic corps in Lagos that Nigeria will take steps to get restitution for Nigerians who have suffered loss in the latest incidents.

The 11 Nigerians were murdered by Equatorial Guinea's troops at the Nigerian embassy in Malabo while waiting for evacuation to Nigeria. Among the first to die were two women and two children. Seven of the bodies have been brought home for burial.

The trouble is over Nigerian contract workers who go to Guinea under an agreement signed in 1942 between the British and Spain, which then ruled Guinea. The agreement was not abrogated after the two countries became independent. The contract says the workers are to be paid part of their wages in Equatorial Guinea, while the rest were sent to Nigeria to be paid by the government to workers when their contracts ended.

While the Spaniards were in control, this agreement was kept and payments made. But after independence in 1968—and particularly following the establish-

ment of a ruthless one-party dictatorship under President Macias Nguema in 1970—Equatorial Guinea not only failed to meet its obligations but subjected the Nigerians to what the Nigerian government describes as an unbroken chain of provocation and humiliation. This was part of the reign of terror unleashed by President Nguema against all his opponents, both native and non-native.

In 1971 the president took overall legislative, executive and judicial powers. In 1972 he proclaimed himself life President, commander-in-chief of the armed forces, grand master of education, science and culture. Several Guineans have been murdered since by members of the Youth Vanguard and the presidential bodyguard. At least one-sixth of the native Guinean population have fled the country. It was in this atmosphere of terror that 95 Nigerians were killed between 1970 and 1971 for demanding the arrears of their wages.

The Nigerian government of General Gowon protested to the Nguema government and an assurance was given that things would improve. But last October the wife of the third secretary in the Nigerian embassy and a Nigerian housemaid were beaten up by the youth Vanguard. The maid was detained without food for days and constantly whipped. Wives were forbidden to accompany their husbands back to Nigeria. Workers were refused their salaries and Nigerians had their possessions looted.

As a result, the Nigerian government decided to evacuate all Nigerians from Equatorial Guinea. The murder of the 11 Nigerians came as the evacuation was taking place. Repatriation of 45,000 Nigerians has created serious social and economic problems for the Nigerian government.

International Herald Tribune
January Nigerian Union
28, 1976 Urges Annexing
Neighbor State

LAGOS, Jan. 27 (Reuters)—Nigeria's central labor organization has urged the government to annex Equatorial Guinea.

The demand was made by the newly formed Nigerian Labor Congress after an emergency meeting yesterday called to discuss the arrival of several thousand Nigerian laborers from Equatorial Guinea.

"Having regard to the fact that Nigerian labor built up the economy of the island without any compensation and in view of that island's hostility to Nigeria, the NLC calls on the federal government to consider, as a matter of urgency, the imperative necessity to annex that island," the communiqué said.

Nigerian laborers have worked on plantations on the island of Fernando Po, which forms part of Equatorial Guinea. The island is often used here as a term for the whole country.

Nigeria recently ordered the repatriation of its citizens from the former Spanish colony following the death of 11 laborers in that country.

Massaker in Äquatorialguinea?

Lagos, 14. Jan. (ap) Die nigerianische Regierung hat dieser Tage Soldaten der Republik Äquatorial-Guinea vorgeworfen, unter holzkehrwilligen nigerianischen Gastarbeitern ein Massaker angerichtet und elf Menschen, darunter auch Frauen und Kinder, getötet zu haben. Die Bluttat habe sich auf dem Gelände der nigerianischen Botschaft in Santa Isabel auf der Insel Malabo abgespielt. Die Regierung in Lagos evakuiert gegenwärtig rund 18 000 Nigerianer, die in Äquatorial-Guinea arbeiteten, nachdem Berichte umrissen, dass diese Gastarbeiter von Arbeitgebern und Beamten brutal misshandelt und in Einzelzellen eingeschlossen worden seien.

NZT - 16.1.76

THE GUARDIAN

Printed in London and Manchester

Wednesday March 3 1976 10p

Delegates attack UN role on rights

From ROD CHAPMAN: Geneva, March 2

The United Nations Human Rights Commission met in special working groups ensures closed session this afternoon to that the old favourites like discuss widespread violations of South Africa and Chile get human rights in a number of ample attention. Accounts of arbitrary arrest, torture, and detention, murder, and torture, in Brazil and Uganda are group which met to discuss commonplace, but Equatorial Guinea stands to gain conclusion that, for reasons considerably from the confidential such as insufficient or outdated procedures. A leader of the information it could not. Opposition in Equatorial Guinea has been lobbying the concerned countries involved. This process has been international organisations in severely condemned by some Geneva, while the Commission delegates. A representative of Amnesty International closed last week that Indonesia, country, one of the prime offenders on Mr Eya Mechroma, of the human rights, had written to National Alliance for the Amnesty stating that the UN had Restoration of a Democratic Indonesia, has given the organisation a list of 93 leading persons of gross violations — a statement, which could only refer to the assassination of Equatorial Guinea since President Numeira came to power in 1969, and says that more than 500 people in all have been killed during that period. The Alliance now counts several thousand members — Brazil, Uganda, Iran, and many others whom are in exile.

NIGERIAN EXODUS
Refugees

equatorial guinea

NIGERIAN EXODUS

Equatorial Guinea has always been a cruel place for the immigrant labourers it has traditionally imported from other West African countries. For want of sufficient and efficient labour which the native Bubis and Portos could not offer the former Spanish colonial masters recruited workers from the neighbouring West African colonies and Liberia. Such was the notorious cruelty to which the workers were subjected that an international commission of inquiry was set up several years ago. The Christy Commission reported that the terms under which Liberian workers were being recruited were tantamount to slavery and forced labour.

Eventually the Liberian source was closed to the Spaniards who then turned to clandestine recruitment in other West African countries. The cruelties did not cease and once again there were complaints, this time from Nigeria, that illegal recruitment to the island of Fernando Po (now Macias Nguema) had occasioned direct slavery and slave-trade. A labour law providing for the control of recruitment from Nigeria in 1929 proved unsatisfactory but it was not until 1942 that a formal agreement was entered into between the British colonial administration and the Spanish Government.

Ten years later, that agreement was revised, but it was still not satisfactory either in terms of what the labourers were paid nor the terms under which they were recruited. And so in 1956 another revision was carried out. And then again in 1962 further revisions were made. In fact Nigerian Labour Ministers have always been under pressure to revise the agreements with the authorities in Equatorial Guinea.

In January, the long-simmering bitterness against the new political and economic powers in Equatorial Guinea exploded. Political power came into Black possession with independence in 1968, but the economic power remained essentially in the hands of absentee Spanish farm-owners now represented by African entrepreneurs fronting for them. In some cases the new Black economic powers were those who had inherited farms abandoned by Spanish settlers who had forcibly left the island. In both cases the indigenous Africans began to treat the immigrant workers in just the same way that the Spaniards had done. Fines were imposed on wages at the slightest excuse, the police and troops were used to keep

down agitation or even to forcibly prevent labourers returning home before the end of their contracts.

Nigeria has been the largest contributor to Equatorial Guinea's labour recruitment. This reached its peak after the Nigerian civil war when thousands fled from the Biafran collapse to go to seek a new life on the island. A few years ago, in fact, 70 per cent of the population was made up of Nigerian immigrants, some recent arrivals and other settlers who had been there for years. In 1972 about 20,000 Nigerians evacuated Macias Nguema, but incredibly it was the same year that Nigeria negotiated a new agreement with the Government to recruit 15,000 Nigerian field workers ostensibly under improved conditions.

Then in January, Nigeria charging 'barbaric treatment' of its citizens flew about 9,500 of them home. A ship was sent to Malabo (the former Santa Isabel) to pick up more migrant workers. A visiting Nigerian journalist estimated that 25,000 others were still waiting to leave. A spokesman of the first batch to leave said that the ship sent to pick up about 7,000 had brought only 1,500 back. There had been panic among the immigrant workers when soldiers arrived at the docks to disperse the Nigerians. Many Nigerians married to Equatorial Guinean wives had been forced to leave their families behind.

In the general panic at the docks the militia opened fire with automatic weapons and some even claimed that

petrol bombs were thrown. The Nigerian Government said that at least 11 Nigerian workers were shot by soldiers near its embassy in Malabo. Partly the panic had also been caused by a Nigerian External Affairs Ministry warning that any nationals who did not take advantage of the Government's free transport would be living in Equatorial Guinea at his or her own risk. But the reason for the shooting remains unclear. The assumption is that Equatorial Guinean soldiers became edgy in the face of the vacuum which the Nigerian exodus was creating. Malabo market for instance had simply emptied.

Col. Joe Garba, the Nigerian External Affairs Commissioner summoned the diplomatic corps in Lagos and spoke of the 'pain' felt at the events in Equatorial Guinea. In what observers regarded as a heavily loaded statement, Col. Garba said that appropriate action would be taken and that this would include demands for compensation. An earlier Nigerian Government statement had said that diplomatic pressures applied in the past had proved insufficient to avoid a recurrence of beatings and killings involving its nationals. The Malabo incident, it said, was 'the gravest to date in the unbroken chain of provocation and humiliation meted out to Nigerians in Equatorial Guinea.'

While it is not yet known what other sanctions Nigeria plans to exact, if public opinion had its way, Nigeria which has the largest army in Black Africa would invade and occupy Macias Nguema. Col. Garba has said that his Government will spend N300m in the resettlement of the returnees over the next two years. All the nineteen states will be asked to contribute to the resettlement scheme, each State giving 3,000 hectares of land. ■



President Macias Nguema (centre): the inauguration of a dictator.

Camera Press

Ein ganzes Volk zittert vor der Mordmaschinerie

Flüchtlinge berichten über die Schreckensherrschaft von Macias Nguema in Äquatorial-Guinea

Eine Schreckensherrschaft, für die es nur wenige Parallelen gibt, herrschte seit Jahren in einem kleinen westafrikanischen Land, das in der Bundesrepublik großenteils nicht einmal namentlich bekannt ist: der Republik Äquatorial-Guinea. Staatspräsident Francisco Macias Nguema, der das Land seit der Unabhängigkeit von Spanien im Jahre 1968 regiert, erweist sich als immer rücksichtsloser Diktator. Die „Nationale Allianz zur Wiedereinführung der Demokratie in Äquatorial-Guinea“, die vom Exil aus arbeitet, hat jetzt eine längere Informationsschrift veröffentlicht, die von systematischen Morden oppositioneller Politiker spricht. Wir veröffentlichen diesen Bericht im Wortlaut, weil wir es für notwendig halten, daß die Zustände in Äquatorial-Guinea einer größeren Öffentlichkeit bekannt werden. Vielleicht nehmen das auch die größeren Nachrichtenagenturen zum Anlaß, die „Mauer des Schweigens“, von der die „Nationale Allianz“ spricht, zu brechen und Europa über die Vorgänge in jenem Land zu informieren. Die Bundesregierung hat wegen der Verletzung der Menschenrechte inzwischen ihre Entwicklungshilfe für Äquatorial-Guinea eingestellt. Und die internationale Gefangenennahmsorganisation „Amnesty International“ erhielt im Januar einen Bericht, demzufolge 50 000 nigerianische Arbeiter aus Äquatorial-Guinea in ihre Heimat zurückgekehrt sind, „weil sie dort angeblich durch Folterungen, Morde, Einkerkерung und Raub ihres Eigentums unterdrückt wurden“. D. Red.

Aktion zur Information der Europäer über die Probleme Äquatorial-Guineas

„Von den kleinen Ländern Afrikas spricht man wenig, weil man sie einfach ignoriert oder weil sie zu schwierig auf der Landkarte zu finden sind. Aber dort vollziehen sich Dramen, deren Opfer wenig Bewichtung finden... für die sich weder die Vereinten Nationen noch die Organisation Afrikanische Einheit (OAU) interessieren.“

Diese bittere Feststellung des Journals „LA CROIX“ vom 24. Mai 1973 über die Situation von Äquatorial-Guinea umreißt das politische und menschliche Drama der Bevölkerung unseres Landes. Die Welt kennt es kaum wegen seiner kleinen Ausmaße und auch, weil Äquatorial-Guinea das einzige zentral-afrikanische Land mit spanischer Amtssprache ist. Diese Situation verstarkt ohne Zweifel das Unglück seiner Bewohner unter dem Joch einer blutdürstigen Polizeidiktatur.

Wir wollen die Mauer des Schweigens brechen, die diese schlimmen Zustände maskiert. Die A.N.R.D. (Nationale Allianz zur Wiedereinführung der Demokratie) will mit dieser Broschüre informieren und die Probleme Äquatorial-Guineas den Europäern bewußt machen. Wir glauben, daß eine aktive Solidarität nur möglich ist, wenn alle Tatsachen bekannt sind.

Geographische Übersicht:

Äquatorial-Guinea liegt im Golf von Guinea, zwischen den Republiken Kamerun, Gabun, Nigeria und dem Atlantischen Ozean. Es umfaßt einen Festlandteil, bekannt unter dem Namen Rio Mundi, und zudem Inseln wie Fernando Poo, Annobon, Corisco, Ellobey Grande, Ellobey Chico und andere benachbarte Inseln. Äquatorial-Guinea ist 28 051 Quadratkilometer groß und hat etwa 400 000 Einwohner. Sie gehören überwiegend zu Bantu-Völkern und sind aufgeteilt in die Völkergruppen Bubi, Annobonais, Ndowé, Fang; außerdem gibt es die „Fernandine“, das sind Nachkommen ehemaliger Emigranten aus Amerika und verschiedenen afrikanischen Ländern.

Wie die meisten Staaten des heutigen Afrikas ist auch Äquatorial-Guinea durch Teilungsabkommen unter den Kolonialstaaten entstanden. Die Insel Fernando Poo (die liegt im Golf von Biafra und wurde zuerst Formosa – „die Schöne“ genannt) hatten die Portugiesen bereits 1472 erobert. Im Tausch gegen wichtige brasilianische Territorien überließ Portugal 1778 die Insel den Spaniern, kraft des von Spanien und Portugal unterzeichneten Vertrages von Sankt Ildefonso. Viele Jahre später, am 27. Juni 1900, leitete ein anderer Vertrag zwischen Spanien und Frankreich die heutigen Grenzen der Festlandregion

Rio Mundi fest. Der Vertrag billigte Frankreich das Vorkaufsrecht zu, falls Spanien dieses Gebiet einmal verläudern sollte. Dafür schenkte Paris den Spaniern die Inseln Annobon, Corisco, Ellobey und benachbarte Inseln. Aus diesen Inseln und Rio Mundi besteht das heutige Äquatorial-Guinea.

Während der ersten spanischen Kolonialzeit war Äquatorial-Guinea ein „Jagdrevier“ der Spanier, die dort eine umfangreiche Industrie zur Ausbeutung des Landes errichteten: Export von Edelholzern, Kakao, Kaffee und Bananen. Allmählich suchte sich die Wirtschaft jedoch andere Schwerpunkte.

Die strategische Bedeutung des Archipels Äquatorial-Guinea ist sehr alt. Bereits früher dienten viele der Inseln als Handelsstützpunkte, und über sie wurde auch der US-Sklavenhandel abgewickelt. Doch die wirtschaftlichen Interessen der Weltmächte an dem Archipel sind in den letzten Jahren noch beträchtlich gestiegen. Denn der Golf von Guinea, und besonders die Region von Angond zu Westgrenze der Elfenbeinküste hin, besitzen große Ölreserven. Zudem liegen zahlreiche Inseln Äquatorial-Guineas in der Corisco-Bai, die durch entdeckte Ölager während der letzten Jahre bekannt geworden ist.

Politische Entwicklung:

Bis 1859 unterdrückte Spanien das Land mit den klassischen Methoden des iberischen Kolonialismus: Zwangsarbeit und Vernachlässigung des Bildungswesens. Indem die spanischen Machthaber Äquatorial-Guinea nach außen total isolierten, hofften sie, das Aufkommen nationaler Bewegungen verhindern zu können. Und diese Politik schadete auch der kulturellen Entwicklung: Kontakte mit der übrigen Welt gab es nicht. Wollte die eingeborene Bevölkerung innerhalb des Landes umziehen, so war auch dies reglementiert und scharf kontrolliert durch vorgeschriebene Ausweise — wie heute in Südafrika.

Dennoch: Auch in Äquatorial-Guinea wurden politische Emanzipationsbewegungen aufmerksam verfolgt, die nach dem letzten Weltkrieg überall in Afrika entstanden. Heimlich entwickelte sich dann im Jahre 1954 eine nationalistische Bewegung. Aber gleichzeitig war die koloniale Unterdrückung rücksichtslos, und die zwei berühmtesten Nationalisten, Enrique Nvo und Acacio Mane, verschwanden plötzlich — sie wurden von der Kolonialmacht brutal ermordet. Trotz unmenschlicher Unterdrückung war die Emanzipationsbewegung unseres Landes jedoch nicht mehr aufzuhalten.

equatorial guinea

NIGERIAN EXODUS

Als die Spanier dies nach 1960 erkannten, wandten sie andere politische Methoden an: Zuerst befreiten sie mehrere politische Gefangene, dann gaben sie den bekanntesten unter den Befreiten administrative Verantwortung. Von nun an kollaborierte die Kolonie mit der Metropole Madrid. Die klassische Kolonie Äquatorial-Guinea wurde 1959 zur spanischen Provinz am Guinea-Golf ernannt und war so Teil des spanischen Staates; solidarisch mit dem Vaterland.

Das konnte aber verschiedene Nationalisten im Exil nicht daran hindern, weiterhin antikoloniale Politik zu betreiben. Sie intervenierten beim Antikolonialismus-Komitee der Vereinten Nationen, wo man Spaniens schwachen Punkt genau kannte: die Gibraltarfrage.

Spanien wollte das britische Gibraltar gerne für sich gewinnen. Aber Großbritannien und die UN antworteten auf

dieses Verlängern, indem sie an Spaniens afrikanischen Kolonialismus erinnerten. Daraufhin beschloß Madrid, Äquatorial-Guinea eine Art innere Autonomie zu geben.

Um das autonome Regime zu organisieren, appellierte Spanien an einige nationale Führer, die aus dem Exil zurückgekehrt oder aus dem Gefängnis entlassen worden waren: so an Bonifacio Ondo Edu und Luis Maho Sicachá, aber auch an ehemalige Kolonialfunktionäre wie Francisco Macías. Als politische Parteien durften sich die Nationalen Bewegungen ab 1963 zusammenschließen — dem Datum der Proklamation des autonomen Regimes. In Äquatorial-Guinea gab es jetzt drei politisch bedeutende Bewegungen: die MUNGE (Movimiento de Unión Nacional de Guinea Ecuatorial), die MONALIGE (Movimiento Nacional de Liberación) und die IPGE (Idea Popular). An der

Regierung beteiligten sich allerdings nur die beiden ersten Parteien (MUNGE und MONALIGE); und das, obwohl der Generalsekretär der MONALIGE, Atanasio Ndongo, als Gegner einer nur inneren Autonomie, weiterhin in Algerien im Exil lebte. Erst 1968 kehrte er von dort zurück, um sich an die Spitze seiner Bewegung zu setzen und Verhandlungen über eine weitergehende Unabhängigkeit aufzunehmen.

Auf dem Wirtschaftssektor brachte die Zeit der autonomen Regierung bemerkenswerte Fortschritte: Die wirtschaftliche und soziale Infrastruktur wurde fortentwickelt, die exportierenden Landwirtschaftszweige modernisiert. Politisch war diese Regierung jedoch absolut unfähig, durch tiefgreifende Meinungsverschiedenheiten innerhalb der Parteien und unauflösbar Gegensätze zwischen den politischen Führern. Aber die Bevölkerung hätte gerade in den Anfangstagen des jungen Staates klare Direktiven nötig gehabt, ausgegeben durch die verschiedenen Verwaltungen.

Dies mußte dargestellt werden, weil man sich die aktuelle politische Entwicklung von Äquatorial-Guinea nur vor dem Hintergrund des politischen Analphabetismus einer Bevölkerung klarmachen kann, die lange Zeit durch koloniale Versklavung und das Fehlen einer klaren Lüfte bei den Unabhängigkeitsbewegungen unzufrieden blieb. Der Opportunismus ihrer Führer und die Intrigen während des autonomen Regimes, die sich im Herzen dieser Bewegungen eingenistet hatten, bereiteten den Weg für den gefährlichsten Menschen auf der politischen Szene Äquatorial-Guineas vor, der heute unser Volk unterdrückt.

Beredt, demagogisch und geschickt in seinen Manövern nutzte Macias Nguema die unübersichtliche Situation aus. Als Großgrundbesitzer hatte er niemals ins Exil gehen müssen, und er war auch kein politischer Gefangener gewesen. Aus dem kleinen Dorf Mongomo, wo er Bürgermeister war, wurde Macias Nguema in die autonome Regierung als Vizepräsident und Arbeitsminister berufen. Obwohl Macias beinahe alle Unabhängigkeitsparteien mitbegründet hatte, war er in keiner Partei richtig engagiert. Bis 1963 Mitglied der IPGE, war er im gleichen Jahr einer der Gründer der MUNGE-Partei. 1964 verließ er dann wieder die MUNGE und trat als Aktiver bei der MONALIGE ein, weil diese Partei einen größeren Einfluß auf die Bevölkerung hatte. Ihr Führer, Ndongo, weigerte sich, mit dem autonomen Regime zusammenzuarbeiten.



Ort „blutigen Terrors“ ... aber von der Welt kaum beachtet: Äquatorial-Guinea.
(FZ-Reproduktion)

Spitzel in jedem Dorf – selbst Eltern verraten ihre Kinder

Aktuelle politische Situation:

Ndongo kehrte aber dennoch aus dem Exil zurück, und nun begann ein Kampf zwischen ihm und Macias Nguema, der durch seinen Machtaanspruch die Partei in zwei Teile zerbrach. Von 1967 an wurde klar, daß Macias nur ein Ziel hatte: an die Macht zu kommen. Und die innere Zerrissenheit der Parteien erleichterte ihm das.

Unter dem Druck der Vereinten Nationen entschloß sich Spaniens im Jahr 1968 Äquatorial-Guinea die volle Unabhängigkeit zu geben. Einige Monate vor dem Unabhängigkeitsdatum fand eine verfassunggebende Versammlung in Madrid statt, an der Vertreter Spaniens und eine Delegation aus Äquatorial-Guinea teilnahmen; darunter die politischen Führer und Vertreter verschiedener sozialer und wirtschaftlicher Gruppen. Macias arbeitete eine Verfassungs-Charta aus, die durch ein Volksreferendum angenommen wurde.

Nach dem Referendum gewann Macias Nguema im zweiten Abstimmungsgang die Wahlen gegen den Kandidaten der MUNGE, Bonifacio Ondo Edu. Macias war Kandidat einer Koalition aus IPGE und zwei Dissidentengruppen von MUNGE und MONALIGE. Den Sieg von Macias über Ondo Edu (mit 27 000 Stimmen Mehrheit), hatten der Leiter der MONALIGE, Atanasio Ndongo, und Emundo Botio, Leiter der UNION BUBI (eine Bewegung auf der Insel Fernando Poo) ermöglicht. Beide waren Verlierer des ersten Wahlganges, und sie verstärkten die Koalition von Macias nach Abschluß eines gemeinsamen Regierungsprogrammes. Als Macias jedoch an der Macht war, respektierte er weder Koalitionsregeln noch die Verfassung.

Seit Äquatorial-Guinea unabhängig wurde, hat seine Bevölkerung nur Leid und Not kennengelernt. Sie wurde immer schlimmer durch terroristische und blutdürstige Aktionen von Macias Nguema unterdrückt; er konfiszierte den Staat für seinen persönlichen Profit. Die Menschenrechte sind im Land heute abgeschafft, und die demokratisch gewählte Verfassung ist bedeutungslos. Es gibt kein Parlament mehr, kein niedergeschriebenes Recht, keine Justizverwaltung, und der Ministerrat hat nur dekorative Funktion. Kaum an der Macht, errichtete Macias eine Diktatur, die den gesamten Staat kontrolliert und liberale Rechte außer Kraft setzt.

1969 gründet Macias eine paramilitärische Bewegung mit dem Namen „Juventud en Marcha con Macias“ (Die Jugend marschiert mit Macias). Diese Bewegung rekrutierte moralisch ungefestigte arbeitslose Jugendliche. Und diese Jugend ist verantwortlich für alle Arten von Grausamkeit: Vergewaltigungen, Haussuchungen. Sie räumen Bürger aus und ermorden politische Persönlichkeiten, Kleine Geschäftsleute, Intellektuelle und auch die „kleinen“ Bürger, die während der Wahlkampagne (1968) für politische Gegner von Macias gestimmt haben. 1970 gründet der Präsident eine Einheitspartei (Parti Unique National). 1971 wurde die Partei in Nationale Arbeiterpartei umbenannt. Zuvor hatte der Präsident die Volksrepublik Kongo besucht, deren Hilfe er in einem Grenzstreit mit Gabun brauchte.

Alle anderen politischen Bewegungen wurden nun in die Illegalität gedrängt;

der Diktator ließ ihre Führer und Aktiven ermorden, einsperren und foltern. Den Verfolgungen konnte nur entgehen, wer auswanderte, entweder nach Gabun, Kamerun, Nigeria, Spanien oder andere europäische Länder und in die USA. Oft flohen sie unter schwierigen Bedingungen. Im Landesinneren werden keine Pässe mehr ausgegeben, und die Botshafter im Ausland haben Anweisung,

mehrere Verfassungsartikel außer Kraft gesetzt und die Souveränität der drei staatstragenden Kräfte, Judikative, Executive, Legislative, aufgehoben. Außerdem beseitigte er alle Rechte des Republikrates, der als Verfassungsorgan Konflikte zwischen Executive und Legislative sowie zwischen Staat und Provinzien schlichten sollte.

1972 ernannte sich Macias zum Präsidenten auf Lebenszeit der Republik Äquatorial-Guinea und er schuf eine ganz auf seine Person zugeschnittene Verfassung. Heilige göttliche Kräfte gab er sich vor der Öffentlichkeit, was das folgende Lied beweist. Es wurde auf einem Kongress der Einheitspartei von Macias (1974) vorgestellt, und soll von Kindern, Pfarrern, Lehrern und Eltern gesungen werden: „Gott schuf Äquatorial-Guinea nach dem Willen von Papa Macias und ohne ihn gibt es kein Äquatorial-Guinea.“

1974 brach im Gefängnis von Bata eine Revolte aus. Sie forderte 300 Tote und endete mit öffentlichen Hinrichtungen. Und bei einem angeordneten Massenmord im Dezember des gleichen Jahres wurden 319 Personen getötet, darunter frühere Minister, Parlamentsmitglieder, Offiziere, Funktionäre und zehn Frauen, die mit Oppositionellen verheiratet waren. Edmundo Bosio, früherer Vizepräsident der Republik, wurde am 9. Februar 1975 ermordet.

All diese Verfolgungen hatten nur einen Monat nach der Unabhängigkeit, im November 1968, begonnen. Ohne Anklage und Gerichtsverhandlung ließ der Präsident Bonifacio Ondo Edu festnehmen; Edu war Premierminister des autonomen Regimes gewesen und trat während der Präsidentschaftswahlen als Hauptgegner von Macias auf. Dieser ordnete nun auch die Festnahme dreier weiterer Persönlichkeiten aus seiner politischen Umgebung an. Es



„Unterdrückt das Volk“: Präsident Francisco Macias Nguema von Äquatorial-Guinea.

Pässe nicht mehr zu verlängern; ausgenommen für ganz offensichtlich regimetreue Personen. Viele Emigranten sind so heimatisch geworden.

1971 verschaffte Macias seiner Diktatur eine formelle Grundlage, indem er

waren die Abgeordneten Mariano Mba und Antonio Ndongo, zu dem der ehemalige, zivile Provinzgouverneur von Rio Muni, Simon Ngomo. Während Ngomo nach Santa Isabel in das gleiche Gefängnis wie Ondo Edu gebracht wurde, ließ der Diktator Mba und Ndongo im Gefängnis von Bata ermorden.

Nach 1969 nahmen die Ereignisse einen immer dramatischeren Verlauf. Am 5. März 1969 (fünf Monate nach der Unabhängigkeitserklärung) klagte Macias seinem Außenminister Atanasio Ndongo des versuchten Staatsstreiches an, obwohl ihm gerade dieser Mann durch seinen Einfluß bei den Präsidentschaftswahlen zum Sieg verholfen hatte. Aber Macias fürchtete die Macht von Atanasio Ndongo als Leiter der MONALIGE.

Die Details dieses mysteriösen Komplotts, der jedermann überraschte, werden wohl niemals bekannt. Aber der Präsident nahm diese Gelegenheit wahr, um eine wilde Polizei- und Unterdrückungskampagne im Land zu starten; er löste die Regierungskoalition auf, ließ gegenwärtige und zukünftige politische Gegner besiegen, entließ zudem die Koalitions-Minister, etliche Abgeordnete der Nationalversammlung, des Republik- und Provinzrates, ohne auf ihre demokratische Legitimation zu achten. Oppositionsführer wurden verhaftet, zahlreiche Persönlichkeiten feige ermordet, oder sie starben nach grausamen Foltern durch das barbarische Regime. Die freigewordenen politischen und parlamentarischen Ämter besetzte Macias schließlich mit seinen treuesten „Partisanen“, ohne sie demokratisch wählen zu lassen.

Jetzt nahmen die Ereignisse ihren Lauf: Es gab eine allgemeine Jagd und Terror. Keine Woche vergeht ohne Gefangennahme und Morde. Das ganze

Volk muß, vor der Mord-Maschinerie fliehen. Die Unterdrückung ist überall, sehr effektiv, und sie sichert so den Fortbestand der Diktatur. Presse und Radio werden direkt vom Präsidenten kontrolliert. Verdächtige Artikel werden zurückgehalten und ihre Autoren samt Familie bekommen harte Strafen.

Die Kontrolle ist überall im Land, das von seinen Einwohnern nicht verlassen werden darf. Unter Freunden und Nachbarn und selbst zwischen den Mitgliedern der eigenen Familie regiert ein Klima der Verdächtigung und Unsicherheit. Wegen der Spione und Spitzel kann jedes Gespräch der Regierung zu Ohren kommen. Und die Spione leben in jedem Dorf, in jeder Straße. Zahlreiche Ermordete sind durch ihre eigenen Familienmitglieder denunziert worden. Eine detaillierte Liste von mehr als 300 ermordeten Personen haben Flüchtlinge aus Aquatorial-Guinea 1974 in Gabun vorgelegt. Unter den Namen waren auch Schüler, die von den eigenen Eltern, Schwestern, Brüdern oder Freunden bei der Behörde angezeigt worden waren.

Jedesmal wenn Macias die Landeshauptstadt verläßt und glaubt, dann Angst vor einem Putsch haben zu müssen, läßt er politische Gefangene hinrichten. Derart fanden fast alle Mitglieder der politischen und wirtschaftlichen Führungsgremien sowie höhere Verwaltungsbeamte den Tod. Mehr als zwei Drittel der 1968 vom Volk gewählten Abgeordneten sind verschwunden. Alle Mitglieder der autonomen Regierung sowie die meisten Minister des Kabinetts Macias wurden getötet. Und ohne Zweifel ist auch die gesamte Bevölkerung noch immer einem schrecklichen Terror unterworfen.

Die Not der Bevölkerung:

Wie zu erwarten war, wirkt sich diese Situation auch auf das Leben der Bevöl-

kerung aus. Das Land steht am Rande eines wirtschaftlichen Zusammenbruchs; nur der Präsident, die Mitglieder seiner Regierung sowie Armee und Polizei bekommen ein regelmäßiges Gehalt. Aquatorial-Guinea hatte gute wirtschaftliche Aussichten, aber heute ist es nur noch ein Schatten seiner selbst.

Die Industrieproduktion stagniert. Transport, Kommunikation, Handel und Banken sind gelähmt, und es gibt starke Arbeitslosigkeit. Sichere Zeichen von Unterernährung in der Bevölkerung deuten auf den Mangel an notwendigsten Gütern hin: Salz zum Beispiel, Seife, Kleider sind nicht erhältlich. Und die Rationierung der vorhandenen Güter bevorzugt naturgemäß die ohnehin schon Mächtigen.

Was die Ausbildung betrifft: Der Unterricht ist völlig gelähmt, weil viele Lehrer ermordet oder verhaftet wurden; auch die Kultur ist zerschlagen. Viele Schulen sind geschlossen, da es ihnen an qualifiziertem Personal mangelt und der Unterricht total unregelmäßig ist.

Ebenso schlecht sieht es auf medizinischem Gebiet aus. Es ist beinahe unmöglich, sich heilen zu lassen, und die schon weitgehend verschwunden gewesenen endemischen Krankheiten kommen nun von Zeit zu Zeit wieder. 1973 mußte die Einheitspartei zugeben, daß die Hospitalen und öffentlichen Krankenanstalten, deren qualifiziertes Personal man dezimiert hatte, versucht waren. Wegen dieser Situation, Medikamenten- und Personalmangel, gibt es heute mehr Krankheiten und die Kindersterblichkeit ist gestiegen.

Zur Zeit leben in verschiedenen afrikanischen und europäischen Ländern etwa 100 000 Flüchtlinge aus Aquatorial-Guinea, 60 000 in Gabun, 30 000 in Kamerun, 15 000 in Nigeria und 5000 in Europa; das sind 25 Prozent der Bevölkerung Aquatorial-Guinées.

Der Widerstand:

Um gegen die Diktatur anzukämpfen, hat sich im Jahre 1974 die Nationale Allianz zur Wiedereinführung der Demokratie (ANRD) gebildet. In ihr ist die gesamte Opposition organisiert, darunter auch die patriotischen Gruppen. Unser Widerstandsbündnis will das Land befreien, indem wir der Bevölkerung ein gegen die Unterdrückung gerichtetes, politisches Bewußtsein geben. Wir wollen eine einheitliche Front gegen die Diktatur bilden, und gegen die Ausbeutung durch wenige Reiche, die von der Armut der Bevölkerung profitieren. Die ANRD will die wirtschaftlichen und sozialen Strukturen Aquatorial-Guineas zugunsten der Bevölkerung verändern. Denn nach der kolonialen Ausbeutung werden die Menschen jetzt durch einen Neo-Kolonialismus ausgebeutet, der sich hinter einer barbarischen Tyrannie verschleiert.

Unser außenpolitisches Programm legt Wert auf Neutralität und gute Beziehungen zu allen Staaten und Völkern und allen nationalen und internationalen Organisationen. Sie alle bitten wir, das Polizeiregime in Aquatorial-Guinea und seine barbarischen Taten zu verurteilen.

Weitere Informationen: B. P. 295, 1211 Genf 1 (Schweiz).

(Aus dem Französischen
von Christoph Stollowsky)

1/3/4/5/2

AFRICA

GUINEA ECUATORIAL RATIFICA LA CONVENCIÓN DE LOMÉ

La medida forma parte de los esfuerzos del Mercado Común para frenar la influencia soviética en África

BRUSELAS, 17. (De nuestro corresponsal por telex.) La ratificación de la Convención de Lomé por la Guinea Ecuatorial constituye un hecho político de gran importancia para el futuro de esta nación africana, afirman los medios políticos y diplomáticos de Bruselas próximos a la sede de las Comunidades Europeas y de la Alianza Atlántica ante la noticia de la «ratificación» de los Acuerdos de cooperación C. E.-Guinea Ecuatorial. Estos medios, cercanos a la C.E.E. y a la O.T.A.N., ven en el acercamiento de la República de Guinea Ecuatorial a la zona de influencia europea en África un paso importante para el mantenimiento de la independencia total de este país, que algunos observadores internacionales habían tildado de casi imposible a la vista de la creciente influencia de la Unión Soviética, Cuba, República Democrática Alemana y Corea del Norte en este territorio.

CONTENIDO DEL ACUERDO.—La Convención de Lomé incluye Acuerdos de cooperación entre la Comunidad Europea y 48 naciones africanas, ofreciéndoles ayuda financiera, franquicia industrial y concesiones arancelarias para sus productos agrícolas que, en el caso de Guinea Ecuatorial, afectará a su producción de cacao, café, madera y otros frutos tropicales, en general. Este Convenio, imbuido de una política franca de ayuda a las naciones en vías de desarrollo, fue firmado por la República de Guinea Ecuatorial el pasado año y ahora acaba de ser ratificado por su presidente, Marié Ngouma Byogo Nguem Ndong, mediante la firma de un documento titulado «Instrumento de ratificación» en el que se dice: «De conformidad con las facultades que me atribuye la Ley, artículo 45, párrafo h, capítulo segundo, título quinto de la Carta constitucional de la República Democrática y Popular de Guinea Ecuatorial, vengo en ratificar la Convención de Lomé, firmada el 25 de febrero de 1975 entre los Estados miembros de la Comunidad Económica Europea y el Estado soberano de la República de Guinea Ecuatorial, según determina el artículo 86 de la mencionada Convención. Firmado en Bata a 13 de marzo de 1976, por el presidente de la República tiene poderes suficientes para ello.

FRENTE A MOSCÚ.—Pero la observación más importante que los medios políticos y diplomáticos de Bruselas hacen al respecto está en el reconocimiento, por esta ratificación, de la voluntad del presidente Marié Ngouma de aproximar su país al Continente europeo y en especial a las Comunidades Europeas, en favor de una política más independiente para su nación. Los observadores próximos a la Alianza Atlántica habían señalado, en los últimos meses, la preponderancia de la influencia soviética en el territorio de este país, apoyada por instructores cubanos que habían correctamente español, gracias a la aportación de armamento ruso para el Ejército guineano. Así mismo, la U.R.S.S. habría participado en la instalación de un sistema de telecomunicaciones en el país, y a cambio de todo ello, el Gobierno de Guinea habría dado facilidades al Gobierno de Moscú para la instalación de una base de «pesca» en la localidad de Luba. Los observadores atlánticos habían calificado esta base de puramente militar y estratégica, y aseguraban que la presión soviética aconsejaba al Gobierno del presidente Marié Ngouma a no mostrar mucho entusiasmo, o a retrasar la ratificación de la Convención de Lomé, hoy

día concluida, lo que para muchos es un signo positivo que habla en favor de una nueva etapa de independencia y de acercamiento a las Comunidades Europeas de la Guinea Ecuatorial.

Así mismo, los observadores políticos señalan que el Acuerdo de cooperación C. E.-Guinea servirá al país africano para conseguir una ayuda comunitaria en favor de un mejor aprovechamiento de sus riquezas naturales y en especial de la explotación del cacao. Se recuerda que la producción-exportación de cacao alcanzó en 1975 la cifra de 5.000 toneladas, que es considerada muy baja con respecto a cifras de años anteriores que llegaron hasta las 50.000 toneladas de producción de este fruto tropical. Por último, se supo que una Misión de expertos europeos visitaría en mayo oficialmente la Guinea Ecuatorial.—Pablo SEBASTIÁN.

**INTRODUCTION****POURQUOI LA GUINEE EQUATORIALE?**

Depuis le 30 Janvier 1971 le gouvernement franquiste ne laisse filtrer aucune information sur la Guinée Equatoriale. Cette mesure répressive s'inscrit dans le cadre de la "loi des secrets d'Etat", selon laquelle restent "secrets" les sujets dont la publicité "pourrait porter préjudice à la sécurité de l'Etat, la défense, la paix et l'ordre constitutionnel" et sont "mis au ban de l'information" (dans le cas de la Guinée Equatoriale) les sujets "dont la divulgation pourrait porter préjudice aux mêmes intérêts mais dont le contenu a une importance relative moins grande".

Le 14 Février dernier, le gouvernement de la dictature monarcho-fasciste a prolongé une fois de plus et pour 6 mois, cette mesure répressive qui ne s'explique que par des intérêts très concrets de l'oligarchie fasciste et néocolonialiste.

Découvrir ces intérêts, briser le cercle de silence autour de la Guinée Equatoriale, dénoncer les crimes qui sont commis contre ce peuple frère, nous solidariser avec la lutte des patriotes de Guinée Equatoriale et offrir un premier document auquel puissent se référer tous les professionnels de l'information et toutes les personnes intéressées, voici les diverses raisons de ce travail.

Pour l'élaboration de ce texte, nous nous sommes servis de différents documents qui nous ont été fournis par l'ALLIANCE NATIONALE DE RESTAURATION DEMOCRATIQUE (ANRD) DE GUINEE EQUATORIALE ainsi que de l'aide que nous a apportée l'un de ses dirigeants Cruz Melchor Eya Nchama, avec lequel nous avons eu une entrevue.

I - REFERENCES GEOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

La Guinée Equatoriale est située dans le Golfe de Guinée, entre les Républiques du Cameroun, Gabon et Nigéria et l'Océan Atlantique. Elle comprend une partie continentale, connue sous le nom de Rio Muni, et une partie insulaire constituée par les îles de Fernando Poo, Annobon, Corisco, Elobey Grande, Elobey Chico et autres îlots adjacents.

La Guinée Equatoriale possède une superficie de 28.051 km² avec une population d'environ 400.000 habitants, essentiellement d'origine bantoue et répartie entre les groupes ethniques Bubi, Annobonaïs, Ndowé, Fang et le groupe dit "Fernandino", composé essentiellement des descendants des anciens émigrés d'Amérique et de différents pays africains.

Comme la plupart des états africains contemporains, la Guinée Equatoriale est née du partage colonial. En effet, conquise en 1472 par des portugais, l'île de Fernando Poo, située dans le Golfe de Biafra et appelée d'abord Formosa (La Belle) fut cédée aux espagnols en 1778 en échange d'importants territoires au Brésil, en vertu du traité de St. Ildefonso, signé entre l'Espagne et le Portugal. Plus tard, le 27 Juin 1900, un autre traité entre l'Espagne et la France, fixait

les frontières actuelles du territoire continental de Rio Muni. Les signataires de ce traité reconnaissaient à la France un droit de pré-emption en cas d'abandon par l'Espagne de ce territoire. En échange, Paris céda à Madrid ses droits de propriété sur les îles d'Annobon, Corisco, ainsi que sur celles d'Elobey et îlots adjacents, toutes situées au-dessous de la ligne du partage. Cet ensemble constituant l'actuelle Guinée Equatoriale.

Dans la première période, sous la domination espagnole, la Guinée Equatoriale a été une "chasse gardée" de l'Espagne qui y installa d'importantes industries d'exploitation de bois fin tropical et de grandes plantations de cacao, café et bananes. Mais, au fur et à mesure des années, d'autres intérêts économiques y ont également reçu droit de cité.

L'importance stratégique de l'archipel équato-guinéen dans l'Atlantique ne date pas d'aujourd'hui. Déjà dans le passé, plusieurs de ces îles ont servi de comptoirs ou de points de liaison dans le commerce et le transport des esclaves en Amérique. Pourtant, ces dernières années, l'ampleur des intérêts économiques des différentes puissances dans la région a considérablement remis en valeur l'importance de l'archipel. Il est notable que le Golfe de Guinée, et en particulier la région qui s'étend de l'Angola à la frontière Ouest de la Côte d'Ivoire, recèle d'importants gisements de pétrole. Par ailleurs, la plupart des îles équato-guinéennes de l'archipel se trouvent précisément situées dans la région de la Baie de Corisco, rendue célèbre par les recherches et les découvertes pétrolières des dernières années.

II - EVOLUTION POLITIQUE

Jusqu'en 1959, l'Espagne pratiquera envers cette colonie les pires méthodes classiques du colonialisme ibérique: usage systématique du travail forcé, politique d'assimilation et de peuplement (notamment de l'île de Fernando Poo), stricte limitation de l'instruction des populations africaines au niveau de l'enseignement primaire. Par ailleurs, la politique de total isolement imposé à la colonie, pour éviter toute montée des mouvements nationalistes, ne favorisera guère l'épanouissement culturel des populations équato-guinéennes et leur prise de contact avec le monde extérieur. Et même à l'intérieur, tout déplacement de l'indigène est réglementé et sévèrement contrôlé par l'emploi des sauf-conduits, comme aujourd'hui en Afrique du Sud.

Pourtant, les mouvements d'émancipation politique, surgis d'un peu partout en Afrique après la dernière guerre mondiale, auront eu aussi leur impact en Guinée Equatoriale. En effet, vers les années 1954, commencèrent à surgir dans le pays des mouvements nationalistes clandestins. Mais, à cette époque, la répression policière coloniale est autrement féroce et les deux plus prestigieux nationalistes, MM. Enrique Nvo et Acacio Mané, disparaîtront de la scène, brutalement assassinés par le pouvoir colonial. Le mouvement pour l'émancipation politique du pays ne s'arrêtera pas pour autant, malgré une répression inhumaine.

A partir de 1959, lorsque le mouvement nationaliste devient irréversible, l'Espagne saura cependant maîtriser autrement l'évolution : d'abord en libérant plusieurs prisonniers politiques, puis en promou-

vant aux responsabilités administratives de la colonie quelques-unes des personnalités les plus marquantes, libérées de prison. Désormais, ce sera la "collaboration" entre la colonie et la métropole. De colonie classique, la Guinée Equatoriale deviendra en 1959 "Province Espagnole du Golfe de Guinée", et comme telle, "partie intégrante de l'Etat espagnol et solidaire avec la mère patrie".

Ce qui ne va pas empêcher certains nationalistes en exil de poursuivre, de l'extérieur, la lutte politique anticoloniale, notamment par des interventions auprès du Comité de Décolonisation des Nations Unies où l'on savait que l'Espagne possédait un point faible : la question de Gibraltar. En effet, l'Espagne voulait la restitution de Gibraltar qu'elle considère colonie britannique ; mais l'Angleterre et les Nations Unies lui rétorquaient en lui rappelant son colonialisme en Afrique. L'Espagne décide alors d'octroyer à la Guinée Equatoriale une espèce d'"autonomie" interne.

Un dirigeant de l'I.P.G.E. (dans un article publié par "Vanguardia Obrera", organe du P.C.E. (m-l) en Mars 1965) a écrit au sujet de l'"autonomie" :

"en 1963 le gouvernement de Madrid... a transféré à Madrid un groupe de guinéens, afin de trouver une solution au problème de la colonie. Dans ce groupe se trouvaient les principaux dirigeants des deux partis existants à cette époque (I.P.G.E. et MONALIGE) (1), mais en définitive ceux-ci n'ont pas pu exprimer leurs points de vue. Les positions que voulaient présenter ces nationalistes et qui avaient été approuvées par le peuple guinéen, furent rejetées par le gouvernement franquiste et substituées par les thèses de celui-ci.

..."La dictature a offert 30 millions de pesetas pour ceux qui accepteraient que les principes de la "loi-cadre" franquiste soient présentés au peuple guinéen au moyen d'un référendum. Ces arrangements, de caractère plus ou moins personnel, firent que quelques-uns des représentants acceptent et reviennent en Guinée Equatoriale pour préparer le référendum "d'autonomie". Carrero Blanco, vice-roi de Franco pour les "places et provinces africaines" s'est occupé d'organiser cette mise en vente du peuple guinéen.

Une vaste campagne de propagande a été organisée dans tout le pays par le gouvernement fasciste de Madrid, chaque village, chaque bourg a reçu la visite des agents de la propagande néocolonialiste qui diffusaient les slogans de l'indépendance sans indépendance.

A mesure que les agents de la propagande déployaient leurs efforts, les gens voyaient chaque fois plus clairement que s'ils acceptaient les principes de la "loi-cadre", on irait vers une situation de colonisation éternelle camouflée par les soi-disantes concessions. Le gouvernement fasciste arrêta un grand nombre de nationalistes et les déporta à Annobon, il interdit la liberté de parole et de réunion et ne toléra pas d'autre propagande, pour le référendum, que la propagande officielle. Le 15 Décembre 1973 eut lieu le référendum.

(1)-Partis nationalistes guinéens.

Sans s'occuper de faire connaître les résultats des votes, le gouvernement fasciste chanta victoire et se hâta de distribuer des charges politiques dans l'administration à ces nationalistes qui avaient accepté les 30 millions offerts par Madrid."

Ceci est important, car l'actuelle évolution politique du pays ne peut s'expliquer qu'en évoquant l'analphabétisme politique d'un peuple très longtemps soumis à l'esclavage colonial et à l'absence d'une ligne chez les mouvements qui ont préparé et négocié l'indépendance. L'opportunisme de leurs dirigeants et les intrigues qui, pendant le régime d'autonomie, se sont nouées au sein de ces mouvements préparaient le chemin à l'homme le plus dangereux de la scène politique équato-guinéenne et qui opprime actuellement notre peuple.

Eloquent, démagogue, très habile dans ses manœuvres, M. Macias Nguema, qui n'a jamais connu l'exil ou la prison pour des raisons politiques, grand propriétaire terrien, fut, en effet, profiter de cette situation confuse. De la petite ville de Mongomo dont il était maire et fonctionnaire, il fut directement appelé à siéger au gouvernement autonome comme vice-président et ministre des travaux publics. Bien qu'il ait participé à la création de presque toutes les formations politiques antérieures à l'indépendance, il n'a jamais milité véritablement dans aucune d'entre elles. Membre de l'I.P.G.E. jusqu'en 1963 il fut cette même année l'un des fondateurs du MUNGE. En 1964 il quittera cette formation pour devenir "militant" du MONALIGE car l'impact de ce dernier mouvement sur les masses était évident à ce moment là, en raison du refus de son secrétaire général, M. Ndongo, de collaborer au régime d'autonomie.

Pourtant, M. Ndongo rentré de l'exil, fut également combattu par M. Macias Nguema qui alla jusqu'à couper en deux le parti MONALIGE.

En fait, dès 1967, il devint clair que l'objectif de M. Macias était bel et bien la conquête solitaire du pouvoir; et les graves dissensions et divisions à l'intérieur des partis politiques ne seront là que pour faciliter sa tâche.

En 1968, sous la pression des Nations Unies, l'Espagne décide d'octroyer finalement l'indépendance à la Guinée Equatoriale. Quelques mois avant l'indépendance, une conférence constitutionnelle réunit à Madrid, face à la représentation espagnole, une délégation de la Guinée Equatoriale composée des principaux leaders politiques et des représentants des différents groupements d'intérêts économiques et sociaux; Au cours de cette réunion, une charte constitutionnelle est élaborée; elle sera adoptée par la suite, lors d'un référendum populaire.

M. Macias Nguema, candidat d'une coalition formée par l'IPGE et deux importants groupes dissidents du MUNGE et du MONALIGE remporte les élections qui ont lieu après cette première consultation, et ceci au deuxième tour de scrutin, face à M. Bonifacio Ondo Edu candidat du MUNGE.

Ce résultat favorable à M. Macias, qui a sur M. Ondo Edu une avance d'environ 27.000 voix est obtenu grâce notamment aux appuis de MM. Atanasio Ndongo (leader du MONALIGE) et Edmundo Bosio (leader de l'UNION BU BI, mouvement implanté dans l'île de Fernando Poo et fondé vers 1967 par des groupes dissidents du MUNGE et du MONALIGE) tous deux candidats mal-

chanceux au premier tour et qui sont venus renforcer la coalition de M. Macias, après des tractations sur le programme commun de gouvernement.

Mais une fois au pouvoir, M. Macias ne respecte pas les règles de la coalition, ni la toute récente coalition.

III - LA SITUATION ACTUELLE EN GUINÉE EQUATORIALE

LA REPRESSEION

Depuis l'accession à l'indépendance de la Guinée Equatoriale, la population n'a connu que les pires souffrances et la misère. La situation intérieure n'a cessé de se dégrader sous l'action terroriste et sanguinaire de M. Macias Nguema qui a confisqué l'état à son profit personnel. Aujourd'hui, tout droit humain a été pratiquement suspendu dans le pays et la constitution votée par le peuple en 1968 n'a aucune signification à ce jour. Actuellement, il n'existe ni parlement, ni code pénal, ni le moindre appareil de justice et le conseil des ministres n'a qu'une fonction décorative. A peine installé au pouvoir M. Macias inaugura une politique arbitraire de dictature personnelle, en bloquant toutes les institutions de l'état et en suspendant les libertés garanties par la constitution.

En 1969, M. Macias crée un mouvement nommé "JEUNESSE EN MARCHE AVEC MACIAS" (Juventud en marcha con Macias), une milice terroriste composée surtout de bandes de jeunes gens désœuvrés et sans morale. Cette "Jeunesse" est responsable de toutes sortes d'atrocités, allant des perquisitions de domiciles au viol des mineures, à l'expropriation des biens et aux assassinats en tout genre : personnalités politiques, petits commerçants, intellectuels, voire la population civile qui, durant la campagne électorale de 1968, avait manifesté sa sympathie envers telle ou telle personnalité aujourd'hui bannie par le régime.

En 1970, le Président crée, par décret, un parti unique, le "Parti Unique National". En 1971, ce parti devient "Parti Unique National des Travailleurs" (P.U.N.T.) à la suite d'un voyage du Président en République Populaire du Congo, dont il cherchait l'appui dans un conflit frontalier avec le Gabon. Par la force des choses, les autres mouvements politiques sont réduits à l'illégalité; en conséquence leurs dirigeants et militants sont assassinés, emprisonnés et torturés, à l'exception de ceux qui peuvent se réfugier à l'étranger, notamment au Gabon, au Cameroun, au Nigéria et en Espagne, mais aussi dans d'autres pays d'Afrique, d'Europe et d'Amérique. Tout octroi de passeports a été suspendu; ordre a été donné aux ambassades de la Guinée Equatoriale de ne plus renouveler les passeports des ressortissants équato-guinéens actuellement à l'étranger. Tous ont ainsi été réduits à la condition d'apatriides, à l'exception de ceux qui ont une collusion quelconque avec le régime en place.

En 1971, M. Macias "régularisa" la situation du point de vue formel, décrétant la suppression de plusieurs articles de la constitution et assumant directement les trois pouvoirs, exécutif, législatif, et judiciaire, ainsi que toutes les prérogatives du conseil de la République, organe constitutionnel chargé de l'arbitrage des conflits qui

ont lieu entre l'exécutif et le législatif et entre l'Etat et les conseils provinciaux.

En 1972, M. Macias se proclame Président à vie de la République de Guinée Equatoriale et promulgue une constitution toute vouée à sa personne. Il se donne alors des prérogatives presque surnaturelles. D'après un chant qui a été adopté par le parti unique de M. Macias, le PUNT lors d'un congrès tenu en 1974, et qui est destiné à être enseigné aux enfants par les prêtres, les pasteurs, les instituteurs et les parents: "Dieu crée la Guinée Equatoriale par la volonté de Papa Macias et sans lui il n'y a pas de Guinée Equatoriale".

En 1974, une révolte éclate dans la prison de Bata. Elle se solde par plus de 300 morts et des exécutions publiques. Au mois de Décembre de la même année, une nouvelle purge entraîne l'exécution de 319 personnes dont d'anciens ministres, parlementaires, officiers, fonctionnaires et une dizaine de femmes, épouses d'opposants au régime. M. Edmundo Bosio, ancien vice-président de la République est assassiné le 9 Février 1975...

Tout a, en fait, commencé en Novembre 1968, c'est-à-dire un mois seulement après les fêtes de l'indépendance. Alors, sans inculpation ni jugement, le Président ordonna l'arrestation de M. Bonifacio Ondo Edu, l'ancien premier ministre du gouvernement autonome et principal adversaire de M. Macias aux élections présidentielles, ainsi que celle des trois autres personnalités de son proche entourage politique, les députés Mariano Mba et Antonio Ndongo, ainsi que celle de l'ancien gouverneur civil de la province de Rio Muni sous le régime autonome, M. Simon Ngomo. Peu après, MM. Mba et Ndongo étaient assassinés dans la prison de Bata, alors que M. Ngomo était conduit à Santa Isabel pour être incarcéré dans la même prison que M. Ondo Edu.

Pourtant, c'est à partir de 1969 que les événements allaient prendre un cours dramatique. En effet, le 5 Mars 1969, (5 mois après l'indépendance), M. Macias, qui redoute l'influence du leader du MONALIGE, M. Atanasio Ndongo, alors son ministre des affaires étrangères, accuse fallacieusement celui-ci de tentative de coup d'état, même si quelques mois auparavant cet homme avait été le facteur déterminant du succès politique de M. Macias aux élections.

Les "détails" de ce mystérieux complot (qui en réalité surprend tout le monde) ne seront peut-être jamais connus. Mais ce fut l'occasion rêvée par le Président pour lancer une vaste campagne de police et de persécution politique dans le pays, détruisant la coalition au pouvoir et éliminant tous ses adversaires politiques actuels et potentiels, ainsi que tous les éléments en vue. Il destitue plusieurs ministres de la coalition, plusieurs députés de l'Assemblée Nationale, des membres du Conseil de la République et des conseils provinciaux, sans tenir compte de leurs prérogatives constitutionnelles et ordonne l'arrestation des leaders de l'opposition. Plusieurs personnalités furent lâchement assassinées; d'autres sont mortes à la suite des tortures subies dans les prisons du sinistre régime. Et dans les fonctions politiques ou parlementaires qu'ils occupaient il nomma ses plus inconditionnels partisans, sans recourir à aucune forme de plébiscite.

Depuis lors, il ne s'écoule pas de semaine sans arrestations et meurtres: politiciens, fonctionnaires, intellectuels, petits commerçants, ouvriers, paysans, prêtres et pasteurs ont tous été broyés dans une véritable machine de mort.

Pour assurer la survie du régime, les mesures de répression sont omniprésentes. La presse et la radio sont directement contrôlées par le Président. Tout article suspect est saisi et l'auteur, ainsi que sa famille, sont sévèrement punis. Des barrières de contrôle existent partout dans le pays et les habitants n'ont pas le droit de quitter le pays. Partout règne un climat de suspicion et de défiance, entre amis et voisins, et même entre des membres d'une même famille. Avec des espions et des mouchards dans chaque village et dans chaque rue, les conversations ont toutes chances d'être rapportées. Bon nombre de ceux qui ont été tués avaient en fait, été dénoncés par des membres de leur propre famille. En 1974, des réfugiés équato-guinéens au Gabon ont établi une liste détaillée de plus de 300 personnes assassinées y compris des écoliers, qui avaient été dénoncés aux autorités par leurs propres parents, frères, soeurs ou amis.

Chaque fois que M. Macias a une raison quelconque de craindre un possible coup d'état, par exemple, lorsqu'il se déplace pour une tournée en dehors de la capitale, il ordonne l'exécution de prisonniers politiques. De cette façon, la quasi totalité des cadres politiques, administratifs, économiques ou autres du pays ont été physiquement supprimés; plus des deux tiers des députés, élus par le peuple en 1968, ont disparu. Tous les membres et cadres de l'ancien gouvernement autonome, ainsi que la plupart des ministres de son premier gouvernement ont été tués. Et, sans doute, la masse de la population est-elle soumise à une terreur bien pire encore...

LA MISÈRE DU PEUPLE

En effet, comme on devait s'y attendre, cette situation a de graves répercussions sur la vie de la population. Le pays étant au bord de la faillite économique, les seules personnes ayant un revenu régulier sont le Président, les membres de son gouvernement, de l'armée et de la police. La Guinée Equatoriale, dont les perspectives économiques étaient immenses, est aujourd'hui réduite à n'être que l'ombre d'elle-même.

L'industrie et la production sont en faillite. Les transports, les communications, le commerce, les banques sont paralysées et le chômage sévit. Il y a des signes certains de malnutrition dans la population et les produits de première nécessité comme le sel, le savon, les vêtements sont pratiquement introuvables. Le rationnement des produits disponibles favorise naturellement les gens au pouvoir.

Sur le plan de l'éducation, l'enseignement a été complètement paralysé par l'assassinat fréquent ou l'arrestation d'enseignants; le pays vit en pleine décadence culturelle. Plusieurs écoles ont fermé leurs portes; on manque de personnel qualifié et les études sont complètement désorganisées.

Il en est de même aujourd'hui sur le plan médical. Il est pratiquement impossible de se faire soigner et les maladies endémiques, qui avaient pratiquement disparu, sont réapparues par vagues. En 1973, le parti unique au pouvoir était forcé de reconnaître que les conditions dans les hôpitaux et les dispensaires, dont le personnel compétent a été exterminé, étaient insalubres. Cette situation et le manque de médicaments et de personnel sont à l'origine d'une recrudescence des maladies et de la mortalité infantile.

Le nombre de réfugiés équato-guinéens atteint actuellement 100.000 personnes environ, privées de toute protection, (apatriides) réparties

dans divers pays africains et européens.
 60.000 au Gabon
 30.000 au Cameroun
 15.000 au Nigéria
 5.000 en Europe et ailleurs,
 ce qui représente 25% de la population équato-guinéenne.

LA RESISTANCE

Pour lutter contre cette situation, s'est constitué en 1974, l'ALLIANCE NATIONALE DE RESTAURATION DEMOCRATIQUE (ANRD) de Guinée Equatoriale, front de résistance qui regroupe l'opposition, l'ensemble des forces patriotiques en lutte contre la dictature policière de Guinée Equatoriale. Ce front de combat voit d'abord la libération de ce pays dans le sens d'une éducation politique du peuple contre l'oppression, le conformisme à l'actuelle situation, contre la dictature, l'exploitation économique d'une oligarchie autocratique qui s'est enrichie de la misère du peuple. L'ANRD se propose des changements, en profondeur, des structures pour la Guinée Equatoriale, au sein de l'appareil d'état, et dans les structures économiques et sociales au profit des masses populaires toujours exploitées, hier par le système colonial et aujourd'hui par un néo-colonialisme qui, pour défendre ses intérêts, apporte son appui à cette tyrannie barbare qui règne dans notre pays.

Sur le plan extérieur, - signale l'ANRD - nous adoptons une politique de neutralité et de non-alignement positifs. Nous cherchons l'amitié et le soutien de tous les peuples et, en particulier, l'appui des forces progressistes, des organisations nationales et internationales, politiques et humanitaires et nous demandons d'elles la condamnation ferme et sans équivoque du régime policier et sanguinaire de Guinée Equatoriale, de ses actes de barbarie contre notre peuple menacé d'extermination...

IV - L'ANCIEN ET LE NOUVEAU COLONIALISME

Pendant près de 30 ans, la pyramide du pouvoir en Guinée Equatoriale a été la Direction Générale des Places et Provinces Africaines, organisme de la Présidence du Gouvernement, c'est-à-dire de Carrero Blanco.

Carrero Blanco a été le "Parrain" des grands intérêts colonialistes espagnols en Guinée Equatoriale. Le "Parrain" de ceux qui ont pillé le cacao, le café, le bois, la banane, l'huile de palme et d'autres matières premières du pays, sans compter les fabuleuses affaires que permettaient les tarifs douaniers préférentiels accordés aux importations provenant de Guinée et dont profitaient surtout les organismes d'état tels que le Comité Syndical du cacao, le Syndicat du Bois et PRO-GUINEA ainsi que les clans qui se trouvaient autour des ducs d'Albe, de Carrero Blanco et des Jarabo.

Peu de mois avant l'indépendance, en 1968, la Dictature franquiste avait concédé des permis pour les prospections pétrolières dans les îles et sur le plateau continental à la Gulf Oil, la Continental Oil et d'autres compagnies yankees. Aujourd'hui, on sait que la Guinée possède de grandes réserves pétrolières et d'immenses richesses de minerais d'uranium qui ne sont pas encore exploitées; on attend que les intérêts stratégiques des grandes multinationales conseillent d'en empêcher l'exploitation.

Après l'indépendance, les grands intérêts économiques de l'oligarchie espagnole maintiennent, pour ce qui est fondamental, leurs positions en Guinée, même s'ils ont compris que pour cela, il était nécessaire de s'associer à l'impérialisme français qui progressivement a pénétré dans des secteurs tels que les travaux publics, les exploitations de bois et les plantations agricoles.

L'axe et le symbole de cette triple alliance Macias- colonialisme espagnol- impérialisme français n'est autre que le notaire Antonio García Trevijano, le politicard Président de la "Junta Démocratique", l'homme de Servan Shreiber, l'homme de paille des grands capitaux sionistes, le "conseiller" de Macias, l'homme-pont entre la Guinée Equatoriale et le grand capitalisme français, américain et espagnol.

ENTREVUE AVEC CRUZ MELCHOR EYA NCHAMA, DE L'ALLIANCE NATIONALE DE RES - TAURATION DEMOCRATIQUE (ANRD) DE GUINEE EQUATORIALE

C.M. Eya Nchama nous parle, avec amertume, de ce que lui, appelle le quadruple isolement auquel est soumise la Guinée Equatoriale.

D'abord, il y a, nous dit-il, l'isolement historico-culturel, la Guinée Equatoriale étant l'unique pays d'Afrique Noire où l'on parle espagnol et étant entourée, entièrement de pays francophones. Ensuite, et à la différence d'autres colonies, le peuple guinéen est toujours resté complètement isolé de la métropole et dans l'impossibilité d'avoir des répercussions sur les problèmes de celle-ci. En troisième lieu, il y a l'analphabétisme politique du peuple guinéen, analphabétisme qu'ont utilisé les intérêts néo-colonialistes pour imposer Macias. Finalement, il y a l'isolement entre les patriotes guinéens et les forces antifascistes espagnoles. Nous comprenons, nous dit Eya Nchama, que le régime fasciste de Madrid contrôle et interdise l'information sur la Guinée Equatoriale, ce que nous ne pouvons pas comprendre, c'est le comportement de la "gauche classique" qui tend à oublier, à reléguer la lutte du peuple guinéen, les crimes qui sont commis contre lui. L'interdiction, le siège imposé au peuple guinéen ne peuvent être rompus qu'en établissant une ample alliance entre les patriotes guinéens et ceux qui luttent contre le fascisme dans l'ancienne métropole.

Eya Nchama nous parle de Macias, un "assimilé", propriétaire terrien et allié de l'oligarchie colonialiste espagnole, qui n'a connu ni la déportation, ni la torture, ni la prison; un petit chef sanguinaire et à moitié analphabète qui est utilisé par les sociétés espagnoles et françaises comme écran. Une anecdote à propos de Macias: en 1971, il se rendit à Brazzaville (Congo) pour chercher de l'aide; là, il se trouva en plein congrès du Parti des Travailleurs du Congo et, considérant l'aide qu'il pourrait obtenir, il n'hésita pas à ajouter un T à son parti fascisant, le Parti de l'Union Nationale, le convertissant tout simplement en "Parti de l'Union Nationale des Travailleurs".

GARCIA TREVIJANO

La démocratie que Trevijano (Président de la Junta Démocratique) prépare pour le peuple espagnole serait semblable à celle qui, "sur son conseil" s'est installée en Guinée Equatoriale. Beaucoup ont cru, en 1968, en Garcia Trevijano; c'est un démagogue qui, derrière l'écran de la "démocratie directe" est intervenu en Guinée de la façon la plus cynique et en tant qu'homme de paille des capitaux sionistes, de l'impérialisme français et d'une partie des intérêts espagnols en Guinée qui, face à

l'immobilisme de Carrero Blanco, ont décidé de poursuivre l'indépendance sans indépendance. Garcia Trevijano a ouvert la voie à Macias, qu'il continue à "conseiller" depuis Madrid. Trevijano est l'auteur de la Constitution que lui-même a rédigée au service de Macias, lequel s'est converti en "Président à vie"; Macias s'est aussi donné d'autres titres, tel que celui de Grand Protecteur de la Culture.

Nous avons demandé à Cruz Melchor Eya Nchama qu'il adresse quelques mots au peuple espagnol. Les voici, textuellement:

"Je m'adresse, à travers l'Agence de Presse Espagne Populaire (APEP) à tout le peuple en lutte en Espagne, pour qu'il tienne compte de la solidarité avec l'ancienne colonie espagnole, encore néo-colonisée, la Guinée Equatoriale"

"La lutte du peuple guinéen et la lutte du peuple espagnol se soutiennent mutuellement. Les intérêts coloniaux et néocoloniaux de l'oligarchie fasciste au pouvoir en Espagne constituent des bastions de son pouvoir, de sa force, qui rendent difficile la lutte pour son renversement. Tant que la classe dominante espagnole conservera des intérêts colonialistes en Guinée Equatoriale, au Sahara, dans les Plages du Nord de l'Afrique, ou tant qu'elle sera utilisée comme sous-impérialisme d'autres puissances, comme les Etats-Unis, face à d'autres peuples comme l'Amérique Latine, les Pays Arabes, etc... en Espagne, il n'y aura pas non plus une véritable liberté ni une véritable démocratie pour le peuple espagnol. Une liberté et une démocratie que vous les Espagnols nous avez gagnées par votre sang et que nous souhaitons tous pour votre peuple."

Pour toute information complémentaire sur la Guinée Equatoriale:

B.P. 335
1211 GENEVE 4 (SUISSE).

Pour l'envoi de fonds de soutien à la lutte des Patriotes de Guinée Equatoriale, envoyer des chèques postaux à:

"Cossqueel" -- Comité de Soutien à la Guinée Equatoriale en Lutte
Genève C.C.P. 12-12485 GENEVE--SUISSE

"NI CAUDILLO NI ROI : REPUBLIQUE"
Dernier livre de D. Fernando Valera

S'adresser à l'APEP
Prix = 20 F

POUR S'ABONNER AU BULLETIN HEBDOMADAIRE DE L'APEP:
écrire: CERAP (APEP) 45, Rue Dunois, Paris-XIII
envoyer l'argent: O. Revault d'Allones
C.C.P. Lille n° 2084-59

Abonnement pour 24 numéros (6 mois) 50 F.
Abonnement pour 48 numéros (1 an) 100 F.
Abonnement de soutien pour 1 an 150 F.

Notre liberté de choix n'exclut pas des relations privilégiées avec la France

déclare au « Monde » le président Ahidjo

« **P**OUP de nombreux François, le Cameroun est un pays qui a été en partie ravagé par une guerre civile, exercé à l'issue de laquelle certains continuent de s'interroger...»

— La rébellion est terminée depuis plusieurs années déjà, ce que l'on semble souvent ignorer à l'étranger. Ce que nos concitaires ne savent généralement pas, c'est que cette rébellion a beaucoup retardé notre développement économique et social et que le gouvernement camerounais a d'abord dû en triompher totalement avant de se consacrer à la mise en valeur du pays. D'autre part, dans le domaine politique, il a fallu attendre la fin de la rébellion avant de pouvoir établir le parti unique, garant de l'unité nationale.

— Est-ce à dire que vous parlez de « parti unique » et que vous entrez l'expression « parti unique » ?

— C'est évident. Je n'ai jamais été un partisan fanatique du parti unique. Il y eut même une époque durant laquelle je conservai quelque réticence à l'égard du parti unique. Mais, en constatant à quelles ravages politiques menaient les rivalités entre partis, je me suis progressivement rallié à l'idée d'unification. J'ai d'ailleurs procédé par le dialogue pour convaincre les différents leaders de se regrouper. J'ajoute que, jusqu'à ce jour, l'Union nationale camerounaise, seule existante, n'a pas encore été institutionnalisée comme formation politique unique, ce qui est significatif, à mes yeux du moins...

« Nous préférons nous abstenir de toute revendication territoriale »

— Vous avez été deux ans premier ministre, et vous venez d'être reconduit pour un quatrième mandat présidentiel. Envisagez-vous déjà le règlement de votre éventuelle succession ?

— La Constitution prévoit qu'en cas où je viendrais à démissionner, l'élection d'un nouveau président doit intervenir avant que ma démission puisse prendre effet. Dans de telles circonstances, c'est évidemment aux instances dirigeantes du parti qu'il conviendrait d'inventer le candidat de son choix et de le présenter à l'élection. En cas d'incapacité ou de décès, c'est le président de l'Assemblée nationale qui devrait assurer mon intérim jusqu'à l'élection, dans les mêmes conditions, de mon successeur... Je m'entrai si je vous affirme que je ne pense jamais à ma succession, mais je ne peux, ni ne veux, vous dire quel type de mesures j'ai entrepris pour l'assurer dans l'ordre. En tout cas, si cette succession venait à être réglée de mon vivant, je contribuerais directement, cela doit être clair, à la désignation de mon successeur, ne fût-ce que parce que je suis président du parti...

— Au moment où quelques pays africains réclament le règlement d'un contentieux frontalier, le Togo notamment, qui exige le retour de la Volta, région phanomène, au territoire togolais, le Cameroun entend-il « récupérer » la partie septentrionale de l'ancien Cameroun, sous tutelle britannique, annexée au Nigeria ?

— Tout en contestant avec force la régularité du scrutin de 1961 qui a entraîné le rattachement de l'ancien Cameroun septentrional au Nigeria, par voie référendaire, nous nous sommes toujours

tenant un peu devant les faits. Nous avons tenté, sans succès, de faire appel à l'ONU, à la Cour internationale de justice de La Haye. Aussi, ayant épousé les recours aux juridictions internationales compétentes, préférons-nous nous abstenir de toute revendication territoriale.

— Et à l'égard de la Guinée-Equatoriale ?

— Les populations guinéo-équatoriennes appartiennent parfois aux mêmes tribus, voire aux mêmes familles que certaines populations camerounaises. C'est ce qui explique que, lorsque le Cameroun constituait une fédération, on ait pu parler de l'érection de la Guinée-Equatoriale en éventuel état fédéré au Cameroun. Aujourd'hui, notre pays constitue une République unitaire et les données du problème se sont considérablement modifiées. En tout état de cause, l'affirme que nous n'avons pas plus de velléités d'annexion à l'égard du Guinée-Equatorien aujourd'hui qu'hier. Le Cameroun possède des frontières communes avec six Etats, et, si celles-ci sont délimitées de façon imprécise, nous ferons en sorte de résoudre ce petit problème à la fois dans la discréption et dans l'amitié.

— Discréption et amitié sembleraient également présider à vos rapports avec la France, jusque dans le domaine des relations au sein de la francophonie, puisque votre pays refuse toujours d'appartenir à l'Agence de coopération culturelle et technique des pays francophones...

— Vérité qui exige rectification. Le Cameroun est associé à l'Agence de coopération culturelle et technique. Mais je n'ai jamais cessé de souligner que notre situation était particulière parce que le Cameroun n'a jamais été une colonie française, mais un simple territoire sous mandat de la S.D.N., puis sous tutelle de l'ONU. C'est pourquoi nous n'avons jamais souhaité appartenir à la communauté franco-africaine.

— D'autre part, dès la proclamation de notre indépendance, s'est posé le problème de notre réunification et, dès cette époque, j'ai décidé qu'il n'était pas question pour nous de nous engager ni au sein du Commonwealth ni au sein de la Communauté, ce qui devrait nous permettre, à mon sens du moins, de nous comporter en non-alignés authentiques. En effet, en matière de relations internationales, notre liberté de choix est absolument totale. Aucune hypothèque ne pèse sur elle.

— Tout cela n'empêche pas l'entretien de relations privilégiées avec la France, relations que nous préserverons. Mais l'existence de l'Organisation de l'unité africaine, dont nous sommes membres, notre appartenance au groupe des « TI », impliquent de notre part l'adoption de positions qui, si nous appartenons à certains forums qui réunissent, telles les conférences franco-africaines, des chefs d'Etat, pourraient être préjudiciables à notre liberté d'action. Nous ne voulions pas nous trouver un jour en contradiction avec les principes que nous défendons au sein d'instances comme la CNUCED ou la conférence Nord-Sud. Celles-là, la France, à l'initiative de Georges Pompidou d'abord, puis de M. Valéry Giscard d'Estaing, a adopté des positions positives en faveur des pays sous-développés, mais elle n'en appartient pas moins au groupe des pays développés. Nous pouvons donc éventuellement être amenés à ne pas nous trouvons en accord total avec Paris.

— Politiquement, est-ce le cas en ce qui concerne Mayotte et Djibouti ?

THE TIMES THURSDAY AUGUST 26 1976

Appeal to expose slavery in Equatorial Guinea

From Our Correspondent
Geneva, Aug 25

Equatorial Guinea has been accused of leading the world in slavery-like practices, during discussions in the United Nations sub-commission on prevention of discrimination and protection of minorities.

Colonel Patrick Montgomery, secretary of the Anti-Slavery Society, suggested to the sub-commission today that, if "the representatives of other governments in that country do not talk" about the situation there, "a same self-imposed silence should not in extreme situations be binding on the United Nations specialized agencies, even if this required amending their constitutions."

He said that of the 45,000 Nigerians who a year ago were being subjected to forced labour on the island of Fernando Po, 25,000 had now been removed by their Government — and, apparently, replaced by

labourers rounded up in Equatorial Guinea itself.

Under President Macias Nguema, there was a reign of terror and human rights provisions were flouted. Potential political opponents simply disappeared by imprisonment, exile or execution.

A report by the five-member working group on slavery said that the situation of the Ache Indians of Paraguay was no better. The purchase price of an Ache child was \$2 (£1.11). It proposed a special United Nations investigation.

Apart from Equatorial Guinea, the report also alleged virtual enslavement of many peasants for agricultural labour in Nicaragua, El Salvador, Honduras and Guatemala.

In Guatemala the Anti-Slavery Society said about 20,000 people who had tried to form unions among the peasants had either been murdered or disappeared in the past decade.

Page 2 — LE MONDE — 1^{er} septembre 1976 •

AFRIQUE

Les Nations unies s'inquiètent des violations des droits de l'homme en Ouganda et en Guinée-Équatoriale

De notre correspondante

Genève. — La sous-commission de lutte contre les mesures discriminatoires — organe subsidiaire de la commission des droits de l'homme de l'ONU, — qui siège depuis le 12 août au Palais des nations, a demandé au secrétariat général de l'ONU de faire mener une enquête et rédiger un rapport sur le massacre des réfugiés du camp de Nyazonia, au Mozambique, perpétré le 8 août dernier par les troupes rhodésiennes.

A propos de l'Ouganda, elle a recommandé à la commission des droits de l'homme de procéder à une enquête approfondie sur les « traitements inhumains » dont se serait rendu coupable le gouvernement de Kampala. Une recommandation en ce sens a été votée par 14 voix et 3 abstentions, celles des experts de l'Union soviétique, de l'Egypte et du Nigeria.

Les experts ont également été saisis d'un rapport de la Ligue anti-esclavagiste de Londres, selon

laquelle la Guinée-Équatoriale emploierait vingt mille travailleurs forcés dans ses plantations de cacao pour remplacer la main-d'œuvre nigérienne rapatriée. Le rapport précise que, selon des récits faits par des réfugiés, « le président Macias Nguema aurait donné l'ordre à sa garde d'arrêter entre deux mille et deux mille cinq cents personnes dans chacun des districts des provinces de Rio-Muni pour servir de main-d'œuvre dans les plantations de l'île Macias-Nguema, anciennement Fernando-Po ». — I. V.

aujourd'hui l'AFRIQUE

Septembre 1976

Revue trimestrielle
de l'Association Française
d'Amitié et de Solidarité
avec les Peuples d'Afrique

LES MOUVEMENTS DE LIBERATION ONT LA PAROLE L'A.N.R.D.

La Guinée-Equatoriale est un des pays les moins connus d'Afrique et la presse internationale n'en parle que très rarement. Les dimensions géographiques réduites d'un pays qui a seulement 28.051 km² et une population d'environ 400.000 habitants, l'isolement linguistique d'un des rares états africains à avoir l'Espagnol comme langue internationale et surtout, l'impitoyable censure qu'impose le régime en place à l'égard de toute information qui entre ou sort du pays, tous ces facteurs contribuent à accentuer cet isolement. Ce silence qui entoure la Guinée Équatoriale masque, pourtant, une situation très grave.

En effet, l'indépendance, octroyée le 12 octobre 1968 par l'Espagne, n'a guère entraîné pour les populations que déception et misère. Avec un président à vie, et un Parti National unique et fascinant, la Guinée Équatoriale connaît, sans doute, la dictature la plus sanglante de l'Afrique indépendante. Le régime de M. Macias Nguema n'a pas seulement réussi l'élimination physique de la presque totalité de ses adversaires politiques, actuels ou potentiels, et cela dès 1968, la plupart ayant été assassinés dans les prisons. Mais tout ce que le pays comptait de cadres politiques, économiques, administratifs ou autres, a été broyé dans une véritable machine de mort. Aujourd'hui, 25 % de la population vit en exil ; des villages entiers sont désertés par les habitants qui traversent les frontières pour chercher refuge à l'étranger ; des centaines de prisonniers politiques croupissent dans les sinistres prisons du Régime sous de fallacieuses accusations. Et la terreur continue.

1. UN PEUPLE DUPÉ

Cette évolution politique de la Guinée-Equatoriale ne peut s'expliquer qu'en évoquant l'analphabétisme politique d'un peuple très longtemps soumis à l'esclavage colonial. Par ailleurs, l'absence d'une ligne politique chez les mouvements de libération qui ont négocié l'indépendance, l'opportunisme de leurs dirigeants et les intrigues qui, pendant le régime d'autonomie, se sont nouées au sein de ces mouvements, préparaient le chemin à l'homme qui opprime actuellement le peuple de Guinée Équatoriale.

Très habile dans ses manœuvres, M. Macias Nguema, qui n'a jamais connu l'exil ou la prison pour des raisons politiques, grand propriétaire terrien, sut profiter de cette situation confuse. De la petite ville de Mongomo, dont il était maire et fonctionnaire, il fut directement appelé à siéger au gouvernement autonome comme vice-président et ministre des travaux publics. Bien qu'il ait participé à la création de presque toutes les formations politiques antérieures à l'indépendance, il n'a jamais milité véritablement dans aucune d'entre elles. Membre de l'IPGE (Idée Populaire de Guinée Équatoriale) jusqu'en 1963, il fut, cette même année, un des fondateurs du MUNGE (Mouvement d'Union Nationale de Guinée Équatoriale). En 1964, il quitta cette formation pour devenir «militant» du MONALIGE (Mouvement National de Libération de Guinée Équatoriale), car l'impact de ce dernier mouvement sur les masses était évident à ce moment-là, en raison du refus de son secrétaire général, M. Atanasio Ndongo, de collaborer au Régime d'autonomie. M. Macias resta cependant ministre du gouvernement et combattit M. Ndongo rentré d'exil ; il alla jusqu'à briser le MONALIGE en deux factions.

En 1968, il réussit à jeter de la poudre aux yeux du peuple, avec des promesses fallacieuses sur les libertés et la démocratie. Dans le programme de gouvernement présenté par la coalition des forces qui le soutiennent, il s'engage à respecter la constitution, il se veut progressiste sur les plans politique, économique et social et se propose comme présentant de tous les Equato-Guinéens.

Hélas, ces promesses rassurantes pour un peuple longtemps soumis au joug colonial, ne seront jamais tenues. Très rapidement, le Président, revenant sur ses engagements, brise la coalition gouvernementale qui prolonge la coalition électorale, s'empare de tous les pouvoirs de l'Etat et cherche à s'assurer une inquiétante maîtrise du pays par des méthodes qui réduisent à néant la Constitution toute récente, les libertés publiques et les droits élémentaires des personnes. Les étapes de cette évolution sont rapides.

En 1969, il crée la « Jeunesse en

Marche avec Macias», une milice spéciale, composée principalement de jeunes chômeurs, bien endoctrinés sur les méthodes hitlériennes et responsables d'atrocités allant du viol à l'assassinat en passant par tous les stades de la torture.

En 1970, il crée, par décret, un parti unique, le Parti Unique National (PUN). En 1971, ce parti devient Parti Unique National des Travailleurs (PUNT) à la suite d'un voyage du Président en République Populaire du Congo, dont il cherche l'appui dans un conflit frontalier avec le Gabon. Par la force des choses, les autres mouvements sont réduits à l'ilégalité et leurs dirigeants et militants assassinés, torturés et emprisonnés, à l'exception de ceux qui peuvent se réfugier à l'étranger.

En 1971, M. Macias tend à la « régularisation » formelle de la situation en décrétant la suppression de plusieurs articles de la Constitution et en assurant directement tous les pouvoirs de l'État.

En 1972, il se proclame Président à vie et prorogue une Constitution toute vouée à sa personne.

En 1974, une révolte éclate dans la prison de Bata. Elle se solde par plus de 300 morts et des exécutions publiques. Au mois de décembre de la même année, une nouvelle purge entraîne l'exécution de 319 personnes dont d'anciens ministres, parlementaires, officiers, fonctionnaires et une dizaine de femmes, épouses d'opposants au régime. M. Edmundo Bosio, ancien vice-président de la République est assassiné le 9 février 1975. En fait la liste nécrologique du régime de M. Macias est fort longue et la masse de la population est soumise à d'invisciables épreuves physiques et morales.

2. LES INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES

Pourtant cette situation n'empêche pas la Guinée Équatoriale de susciter des convoitises internationales. Situé dans le Golfe de Guinée, avec une partie continentale (le territoire de Rio Muni) et une partie insulaire qui comprend les îles de Fernando Poo, Annobon, Corisco, les îles d'Elobey et îlots adjacents, le pays jouit en effet d'une des situations stratégiques les plus enviables d'Afrique. Dans le passé, plusieurs de ces îles ont servi de comptoir pour le commerce et le transport négrier vers l'Amérique. Ces dernières années, l'importance des intérêts économiques accumulés par les puissances industrielles dans la région ont remis en valeur les territoires équato-guinéens. Il est connu que le Golfe de Guinée et notamment la

région qui s'étend de l'Angola à la frontière ouest de la Côte-d'Ivoire, recèle d'importants gisements de pétrole et d'autres minéraux. La plupart des trusts pétroliers y sont d'ailleurs présents. Shell, Texaco, Esso, Valmer, Elf. En Guinée Équatoriale un programme d'investissements de 4 millions de dollars, fourni principalement par la Continental Oil, la Gulf Oil et une compagnie espagnole, permet à un consortium international de procéder actuellement à des prospections off shore.

Sous la domination coloniale, le pays fut connu surtout pour son agriculture, les grandes exploitations de cacao, café et bananes, et l'industrie primaire d'exploitation du bois fin tropical, lesquelles dépendaient jusqu'en 1969, dans leur presque totalité, du capital espagnol. Actuellement l'Espagne (bien sûr), l'Allemagne fédérale, la République Populaire de Chine et l'URSS se partagent sa production de cacao qui est d'excellente qualité.

La France n'est d'ailleurs pas en reste puisque plusieurs firmes françaises connaissent un essor remarquable en Guinée Équatoriale. Si, par exemple, il y a quelques années, Paris accordait à M. Macias un crédit de 7 milliards de francs Cfa, c'est parce que, en retour, de nombreuses concessions forestières ont été octroyées à des entreprises françaises. La France contrôle de nombreux marchés dans l'électrification, l'aviation, les travaux publics (ainsi, la construction d'un palais présidentiel luxueux, d'un coût supérieur à 3 milliards de francs Cfa) et l'agriculture. Des investissements français concernant le secteur industriel sont également prévus dans un très proche avenir. Ce qui peut expliquer largement la « circonspection » avec laquelle la Revue Marchés Tropicaux (cf. no 2 du janvier 1976, pp. 9-10) voudrait que l'on prenne des nouvelles sur la situation des populations en Guinée Équatoriale.

En fait, alors que bien des pays ont été attirés par les richesses minières et agro-forestières, ou par la situation stratégique de la Guinée Équatoriale, il n'y font rien pour garantir la protection des droits du peuple. Les « affaires intérieures », très souvent invoquées en l'occurrence, ne sont intéressantes pour eux que dans la mesure où elles protègent leurs intérêts, non les populations dépossédées de leurs droits et soumises par un système abject.

3. UNE RÉSISTANCE POPULAIRE SE DÉVELOPPE

Le caractère néo-colonial du Régime en place en Guinée Équatoriale n'est pas

à démontrer, malgré une phraséologie révolutionnaire qui est plutôt étincelle idéologique. Sa survie n'est possible que parce qu'il est soutenu de l'extérieur par les formidables puissances de l'argent. Ne pouvant compter sur l'appui populaire et l'adhésion volontaire des masses, il se trouve à la merci de l'étranger et, à l'intérieur, s'appuie sur les secteurs les plus fanatiques et les plus réactionnaires : sa milice spéciale rompue aux méthodes hitlériennes.

Cependant personne n'a pu mobiliser les masses sans avoir auparavant suscité leur confiance en leur donnant les moyens de contrôler les responsables et en montrant que la politique suivie se fait pour elles, avec elles et dans leur intérêt. Or – et c'est le cas aujourd'hui en Guinée Équatoriale – si la majorité de la population est maintenue dans la misère, l'inculture et la terreur et si, en plus, elle se voit chaque jour privée de ses droits élémentaires, comment s'étonner que cette impatience populaire se traduise en volonté de résistance ? Le peuple de Guinée Équatoriale constate que chaque jour sa situation se détériore, tandis que les membres de la classe dirigeante se constituent de scandaleuses fortunes personnelles en collaborant à l'exploitation néo-coloniale.

Pour lutter contre cette situation, s'est constituée en 1974 l'ANRD (Alliance Nationale de Restauration Démocratique), front de résistance qui regroupe l'opposition, l'ensemble des forces patriotiques en lutte contre la dictature policière de Guinée Équatoriale. Ce front de combat voit d'abord la libération de la Guinée Équatoriale dans le sens d'une éducation politique du peuple contre l'oppression, contre le conformisme à la situation actuelle, contre la dictature, contre l'exploitation économique d'une oligarchie qui s'est enrichie de la misère du peuple. L'ANRD cherche de vrais changements de structure pour la Guinée Équatoriale, au sein de l'appareil d'état, et dans les structures économiques et sociales au profit des masses populaires, toujours exploitées, hier par le système colonial et aujourd'hui par un néo-colonialisme qui, pour défendre ses intérêts, apporte son appui à cette tyrannie barbare qui règne dans notre pays.

Genève, janvier 1976

GUINÉE ÉQUATORIALE

Une rencontre amicale a eu lieu entre l'A.F.A.S.P.A. et l'Alliance Nationale de Restauration Démocratique (A.N.R.D.) de Guinée Équatoriale représentée par C.M. EYA NCHAMA, J.D. DOUGAN BEACA, R. MAPO PELIKO, V. OYOMO SA ABEQUE.

Après avoir pris connaissance de la situation dramatique des populations de ce pays africain encore trop méconnu, l'A.F.A.S.P.A. est décidée à intervenir auprès des instances internationales, à apporter sa solidarité politique et matérielle aux nombreux réfugiés et à informer l'opinion publique de notre pays sur cette situation où la pression de l'imperialisme français est très grande.

GUINÉE ÉQUATORIALE

Envahisseurs chez eux

Réunie à Genève du 21 au 26 août, la commission des Nations unies pour les droits de l'homme s'est penchée sur le sort des milliers de Nigérians qui sont traités comme des esclaves dans les plantations de cacao et de café équato-guinéennes. Elle a demandé que soient prises des mesures pour mettre un terme à leur misère physique et morale.

La réunion de Genève aura aussi été l'occasion d'attirer l'attention internationale sur une récente tentative d'invasion menée par une trentaine d'Equato-Guinéens à travers la frontière gabonaise. Dirigé par M. Antonio Owon, ancien représentant du gouvernement central de Malabo dans la province de Evinayongo, ce groupe, armé essentiellement de fusils de chasse, avait pour objectif d'établir une base dans la région.

L'opération a finalement échoué et Antonio Owon qui a réussi à rentrer au Gabon y aurait été incarcéré. C'est d'ailleurs le Gabon qui abrite le plus grand nombre de réfugiés équato-guinéens : 60 000. Mais on en compte aussi 30 000 au Cameroun, 5 000 au Nigeria et 6 000 en Espagne. Au total, le quart des 400 000 Equato-Guinéens vit en exil.

Parmi les principales victimes de la répression qui a suivi la tentative d'invasion figurent M. Nkoo Ivasa, ancien ministre des Finances, arrêté à l'aéroport de Malabo alors qu'il partait pour l'Espagne à la tête d'une délégation officielle ; M. Salvador Ela Ndong, gouverneur de la Banque centrale, et son épouse ainsi que l'ancien chargé d'affaires à Madrid.

Ces disparitions s'ajoutent à la liste déjà fort longue des victimes de la paranoïa du président à vie Macias Nguema. □

En juillet 1975, le président s'était risqué à Kampala pour le sommet de l'OUA.



JEUNE AFRIQUE - N° 819 - 17 SEPTEMBRE 1976

L'esclavage en Guinée équatoriale

■ Nous avons lu dans *Jeune Afrique* (n° 819) un article consacré à la Guinée équatoriale où nous relevons cette phrase : « Réunie à Genève du 21 au 26 août, la commission des Nations unies pour les droits de l'homme s'est penchée sur le sort des milliers de Nigérians qui sont traités comme des esclaves dans les plantations de cacao et de café équato-guinéennes. Elle a demandé que soient prises des mesures pour mettre un terme à leur misère physique et morale... »

Nous savons que, depuis l'instauration de la dictature dans notre pays, votre hebdomadaire suit de près la situation de la prétendue « République de Guinée équatoriale ». Aussi, nous vous écrivons pour faire une mise au point importante à propos de votre article. En effet, la société anti-esclavagiste avait présenté un rapport à la sous-commission des droits de l'homme des Nations unies, à Genève, dans lequel elle précisait : « Après que le gouvernement de Francisco Macias Nguema eut contraint 45 000 travailleurs nigérians à quitter le pays, la police de ce même gouvernement a recruté 2 500 Equato-Guinéens dans chacun des onze districts de la province de Rio Muni pour les déporter vers les plantations de cacao et de café de l'île Fernando Poo » (*le Monde*, 1^{er} septembre 1976).

C'est cet esclavage que la société anti-esclavagiste avait dénoncé aux Nations unies, à Genève.

VALENTIN OYONO, ANTONIA SAMBA
Alliance nationale de restauration
démocratique de Guinée équatoriale
Genève, Suisse

JEUNE AFRIQUE - N° 821 - 1^{er} OCTOBRE 1976

EL PAÍS, jueves 14 de octubre de 1976

Guinea Ecuatorial

La Alianza Nacional de Restauración Democrática de Guinea Ecuatorial (ANRD), a través de la junta ejecutiva del comité de Madrid, les agradece la colaboración que ha emprendido su periódico en la difusión de los problemas de Guinea Ecuatorial, ejerciendo una presión moral sobre el Gobierno a fin de que éste derogue el decreto-ley de «materia reservada» que pesa sobre las noticias socio-políticas de nuestro país, y sensibilizando la opinión pública española ante este agudo problema que afecta a la interdependencia y futuras relaciones de nuestros respectivos países y que tanto daño está haciendo a nuestros compatriotas apátridas.

*José Mbomo Nsue
Alianza Nacional de Restauración
Democrática de Guinea
Madrid*

Et la pauvre Guinée équatoriale !

■ Un de vos lecteurs demande à tous les responsables africains (la n° 818) d'intervenir en faveur de Diallo Telli arrêté à Conakry. Mais pourquoi n'a-t-il pas demandé à l'ONU, à l'OUA et à tous les responsables africains de mettre fin aux pratiques inhumaines dont souffre le peuple de la Guinée équatoriale sous le régime dictatorial de Macias Nguema ?

Tout le monde sait que des hommes sont arrêtés, torturés et assassinés dans ce pays, tout le monde connaît la misère qui règne sur ce territoire. Tout cela à cause d'un homme — peut-être un fou du pouvoir — à qui on a confié un peuple et qui gouverne de façon machiavélique.

MANGANDIA
Libreville, Gabon

Prorrogada por otros seis meses

Guinea Ecuatorial, "materia reservada"

■ La decisión ha sido adoptada por el Ministerio de Asuntos Exteriores

MADRID. (De nuestra Redacción.)—La clasificación de «materia reservadas» sobre las informaciones relativas a Guinea Ecuatorial ha sido prorrogada por otros seis meses.

Tal decisión ha sido adoptada por el Ministerio de Asuntos Exteriores y se refiere a «todas las informaciones, comentarios y noticias que se puedan producir en la Prensa española, en torno a la República de Guinea Ecuatorial y sus relaciones con España».

La primera vez que Guinea fue declarada «materia reservada», de acuerdo con lo dispuesto en la ley de Secretos Oficiales de 5 de abril de 1968, fue el 30 de enero de 1971. Tuvo entonces una vigencia de tres meses; posteriormente se ha ido ampliando de seis en seis meses, por lo que la reserva informativa impuesta ahora se extenderá hasta el 14 de febrero próximo.

Guinea Ecuatorial obtuvo la Independencia de España el 12 de octubre de 1968 y actualmente viven en aquella República unos trescientos españoles.

*"ARRIBA"
Madrid 14.8.1976*

Más Guinea

NOTA DE LA DIRECCIÓN.—La situación de «materia reservada» que pesa sobre el tema Guinea Ecuatorial en la prensa española nos obliga a una de las actividades más odiosas que puede desempeñar un periodista auténtico: censurar. Censuramos la carta que nos envía la Junta Ejecutiva de la A.N.R.D. Esperamos que nuestros lectores sepan disculparnos.

"Guadiana" 19.8.76 - cincuercientos

Mañana, Guinea deja de ser materia reservada

MADRID, 19 (INFORMACIONES).—A partir de mañana, los periódicos españoles podrán informar sobre la República de Guinea Ecuatorial. Se trata de un tema que había estado prohibido desde el mes de enero de 1971, fecha en la que el Ministerio de Información y Turismo, a petición de Asuntos Exteriores, declaró «materia reservada» todas las informaciones, noticias y comentarios relacionados con la política interior de Guinea Ecuatorial y sus relaciones con España. La causa de esta prohibición tendría su origen en la estimación oficial de que la difusión de noticias diversas sobre esta República en la Prensa española repercutía desfavorablemente en la marcha de las relaciones normales entre los dos países, pudiendo incidir en la necesaria seguridad de los súbditos españoles residentes en aquel país. En el pasado mes de septiembre, los enviados diplomáticos españoles, señores Pan de Soraluce y Cassinello, se trasladaron a la República de Guinea Ecuatorial, donde celebraron conversaciones con las autoridades guineanas sobre este tema.

"Informaciones" Madrid 19 octubre 1976

Mañana termina el secreto oficial sobre Guinea

Mañana miércoles dejará de ser secreto oficial o materia reservada toda información relacionada con Guinea Ecuatorial. La calificación de «materia reservada» fue decretada el 30 de enero de 1971 y prorrogada sucesivamente. El pasado 13 de agosto volvió a prorrogarse la calificación «para todas las informaciones, comentarios y noticias que se puedan producir en la prensa española en torno a la República de Guinea Ecuatorial y sus relaciones con España». La nueva prórroga caducaba el 14 de febrero próximo.

Parece ser que el viaje realizado por el señor Pan de Soraluce (jefe de protocolo del Ministerio de Asuntos Exteriores) y Emilio Cassinello (subdirector general de África del mismo

Ministerio) a Guinea durante el pasado mes de septiembre guarda cierta relación con la medida gubernamental que se concretará en la medianoche de hoy. Ambas personalidades se entrevistaron con el presidente de aquella República africana, señor Macias, y le explicaron las razones que movían al Gobierno español a tomar esta decisión.

Actualmente viven en Guinea Ecuatorial 300 ciudadanos españoles que, en su mayor parte, trabajan como técnicos contratados o en concepto de cooperantes, sobre todo en sectores relacionados con las comunicaciones. Es de esperar que la luz verde al tema guineano desencadene un torrente de informaciones, comentarios y opiniones sobre aquel país.

"EL PAÍS" Madrid 19 de octubre 1976

EL PAÍS

DIARIO INDEPENDIENTE DE LA MAÑANA

Editor: PRISA (Promotor de Informaciones, S.A.)
Redacción, Administración y Talleres: Miguel Yuste, 38. Madrid-17.
Teléfono: 754 38 00 Telex: 42.187 Depósito legal: M. 14951/76
Presidente del Consejo: José Ortega. Consejero delegado: Jesús de Polanco

Director: Juan Luis Cebrián. Subdirector: Denis Valcárcel
Adjunto a la Dirección: Martín Prieto
Relectores-jefes: Fernando Casares, Julio Alfonso y Julián García Candela
Internacional: Alfonso Miquel. Política y Regiones: Tomás López Muñoz
Madrid: Ángel Luis de La Calle. Sociedad y Cultura: Ramón Sánchez-Ocaña
Economía y Trabajo: Fernando González Urbaneja
Deportes: Juan José Fernández. Diagramación: Lorenzo Romano
Fotografía: César Lucas. Documentación: Basilio Rodríguez Salmerón
Asesor de diseño: Reinhard Gide

Diseñador Gráfico: Javier Ballesta
Director Comercial: José Manuel Sánchez Palomares
Servicios informativos: New York Times, Neue Zürcher Zeitung.
Efe, United Press International, Associated Press, Reuter, Agencia France Presse,
Europa Press, Cifra, Logos, Pyme, Comisión, Sist. Añil
Servicios gráficos: Cifra Gráfica, Europa Press, Upi-Cifra y Ap-Europa

20 de octubre de 1976

Guinea: se levanta el telón

HOY SE LEVANTA la calificación de «materia reservada» que desde 1971 pesaba sobre todas las informaciones, comentarios y opiniones referentes a Guinea Ecuatorial. Como decíamos en nuestro editorial de ayer no debemos felicitar al Gobierno por semejante medida: reservaremos nuestro aplauso para el día en que decida derogar la ley de Secretos Oficiales, una norma incompatible con la vida democrática y libre de cualquier país.

Al levantarse el telón sobre Guinea Ecuatorial conviene aquilatar con la mayor precisión posible hasta dónde alcanzan a España sus responsabilidades y hasta qué punto lo que fue materia reservada hasta ayer, puede convertirse en arma arrojadiza o en instrumento de previsión, hoy.

El proceso de descolonización de Guinea Ecuatorial fue conducido por los entonces responsables gubernamentales con una falta de tacto, prudencia y sentido común verdaderamente insólitos. El lamentable enfrentamiento entre algunos sectores de Presidencia del Gobierno y otros de Asuntos Exteriores condujo a soluciones precipitadas y claramente desfavorables para lo que entonces era el interés nacional.

La normalización de relaciones entre la ex colonia y la ex metrópoli fue difícil y no sólo por culpa española. Las muy especiales características del régimen personal del presidente Macías, las interferencias de algunos países ajenos al área geográfica de Guinea, la existencia de una creciente oposición al régimen, etcétera, fueron envenenando estas relaciones hasta destruir casi todas las posibilidades de colaboración entre dos naciones que, por múltiples razones, estaban también *condenadas a entenderse*.

España debió adoptar una política de *mano blanda* ante las amenazas y las represalias que el régimen del señor Macías ejerció sobre los compatriotas que residían en aquella ex colonia. Semejante actitud les ha sido reprochada en todos los tonos a los sucesivos Gobiernos por la oposición guineana exiliada en nuestro país, o por personalidades de la oposición democrática española. La vida y los bienes de unos 300 españoles dependían hasta ahora de la discreción de la prensa, lo que no deja de ser insólito y dramático.

Al tiempo que se tomaban todas estas cautelas y se silenciaba el tema, nuestra proyección en aquel país africano era cada vez más tenue. Los compromisos contraidos a raíz de la independencia no se cumplieron o se cumplieron a regañadientes, y poco a poco el hueco que dejó España fue ocupado por otros países. La presencia simbólica de algunos técnicos españoles en tierras guineanas no hace sino confirmar esta realidad. Así pues, mientras la prensa no hablaba de Guinea ni del señor Macías, el poder no se ocupaba de Guinea ni del señor Macías, con lo cual la materia reservada se extendía a todos los órdenes y no solamente al periodístico.

Si el Gobierno ha decidido levantar ahora la prohibición que pesaba sobre el tema es porque seguramente la vida y los bienes de los españoles que viven en la ex colonia no se ven amenazados. O porque está dispuesto a defender ambas cosas en caso de que el señor Macías intensifique sus amenazas e intente llevarlas a la práctica. Pero semejante cambio de rumbo gubernamental parece inspirarse en nuevos principios de actuación. Convendría que así fuese. La colaboración hispano-guineana puede fundarse en bases nuevas pese a las características antagonistas de los dos regímenes. España tiene todavía deberes ineludibles para con su antiguo territorio africano. El telón que ahora se levanta no debe servir para hurgar en antiguas heridas, sino para establecer bálsamos duraderos...

Nuestro país se encuentra ante una alternativa simple y comprometida: o sigue manteniendo en la nevera sus relaciones con Guinea —lo que sería impensable e insensato— o asume con todas sus consecuencias el papel que le toca jugar con la antigua colonia.



LEVANTAMIENTO DE SECRETO OFICIAL

ABC. JUEVES 21 DE OCTUBRE DE 1976. PÁG. 36

ULTIMA HORA EN ABC ★ ULTIMA

DECLARACIONES A RTV-E.

OREJA AGUIRRE: «LA POLITICA ESPAÑOLA RESPECTO A GUINEA ES DE COLABORACION Y COOPERACION»

En la segunda edición de «Telediarios», de Televisión Española, el ministro de Asuntos Exteriores, don Marcellino Oreja Aguirre —según informa Europa Press— ha hecho la siguiente declaración sobre el fin de la materia reservada para las informaciones en relación con Guinea:

«Con Guinea se mantienen unas relaciones desde el momento mismo de la independencia, el 12 de octubre de 1968. Quedada de unos años se declaró materia reservada y se ha levando precisamente en el día de hoy.

Realmente, la política española respecto a Guinea es una política de colaboración y de cooperación. Esta cooperación se viene prestando a través de la presencia de españoles, que realizan una excelente labor, y de una cooperación que lleva a cabo el Ministerio de Asuntos Exteriores con relación a determinados productos, y también con una ayuda que se va a requerir para la llevada de aguas a Bata para la reparación de la pista de aterrizaje de Bata.

PRESENCIA DE ESPAÑA.—En definitiva, ese punto, ese territorio, significa la presencia de España en el territorio africano. La presencia del idioma castellano. La presencia viva de España. Es la razón por la que dentro de las coordenadas de la política exterior, uno de los puntos lo ocupan, evidentemente, Guinea.

A partir de hoy, Guinea estará en la prensa y en los medios de comunicación españoles. Pero en todo instante ha estado en la labor y en la acción del Ministerio de Asuntos Exteriores.»



Se anuncia la contraoferta del notario madrileño

Guinea enfrenta al PSOE y Trevijano

MADRID. — El PSOE ha enviado una circular a todas las federaciones y miembros del Comité Nacional, a la que se acompaña el informe acusatorio contra el señor García Trevijano redactado por un grupo guineano de la oposición, según anuncia la revista «Blanco y Negro». Este informe fue facilitado en su día a la prensa por el principio señor García Trevijano. El citado grupo guineano es de filiación socialista, informa Europa Press.

En la circular del PSOE —según añade «Blanco y Negro»— se justifican las palabras del señor Múgica contra el señor García Trevijano, en el sentido de que «al hacerlo éramos conscientes de ser fiates a la tradición de moralidad pública que es consustancial con el PSOE, al mismo tiempo que tratábamos de aclarar a Coordinación Democrática de la intervención, en que se veía ineludiblemente sometida en cuanto aparezca a la luz pública el «asunto» o

Guinea como el de otros en los que el notario está implicado».

Declaraciones de la oposición guineana

«No odiamos personalmente a García Trevijano, sino a todos los españoles que actúan como él», manifiestan representantes del grupo Alianza Nacional de Restauración democrática de Guinea en una rueda de prensa celebrada ayer para hacer algunas precisiones sobre el tema de Guinea. Ecuador.

«Nuestra lucha —explicaron— no es contra la persona de García Trevijano, sino contra un régimen político dictatorial y tiránico, que él y otros apoyan, y que ha asumido a nuestro país en la bancarrota. A la vuelta de la prensa asistieron en nombre de «ANRD» Cruz Melchor Eya Nchema (miembro de los Comités ejecutivos Centrales, fundador de la Alianza y encargado de Relaciones Internacionales

para contrarrestar la información aparecida recientemente en la prensa sobre su actuación guineana, han declaraciones a un periódico, y publicar una serie de artículos en un diario matutino de Madrid.

Como colofón a estas acciones, el

organizador del «grupo democrata independiente», cuyo enfrentamiento con el «PSOE» motivó una crisis

en «Coordinación Democrática», planea convocar una rueda de prensa «Gigante» a la que estarán invitados periodistas de toda España en la que responderá a cualquier pregunta que se le haga.

García Trevijano está también pensando la posibilidad de una querella contra el secretario del

García Trevijano

«PSOE». Felipe González, aunque esto último, al parecer, todavía no ha decidido formalmente.

García Trevijano

El notario Antonio García Trevijano, dirigente del «Grupo democrata independiente» integrado en «Coordinación Democrática», anuncio ayer que se querellará en los próximos días contra quince medios informativos de todo España, por lo que considera injurias y calumnias vertidas contra él por el asunto de Guinea.

La mayoría de las querellas son por injurias, y solo hay dos o tres por calumnias. El señor Trevijano declaró que consideraba esta defensa suya como «una cuestión de honra».

Junto a estas acciones legales



García Trevijano

CASTIELLA: ULTIMA ENTREVISTA

"Mi lucha por Guinea"

Con la hora de su muerte parece haber llegado para Fernando María Castiella, al fin, la hora de la revalorización. La prensa de la reforma le ha prodigado los elogios con que no contó el día en que, por oponerse en redondo a la firma de un tratado de bases con Estados Unidos que consideraba perjudicial para España, recibió al motorista de turno con el cese fulminante. Poco antes de su muerte, Castiella dialogó en varias oportunidades con Andrés Carabantes, redactor de CAMBIO16. De esas conversaciones surge el extracto presente, particularmente centrado en los temas de Guinea y el Sahara, los últimos que quitaron el sueño al hombre ahora muerto.

-El problema de Guinea fue también, claro está, la lucha interna de dos corrientes en el mismo seno del Gobierno. Yo también soy responsable de todo lo pasado, porque fui ministro y colaboré, pero una buena idea de lo que fueron los gobiernos que padecimos está en el hecho de que yo me enteraba de lo que pasaba en Guinea mediante nuestros diplomáticos en Naciones Unidas. Es decir, no tenía ninguna fuente directa, siendo ministro de Asuntos Exteriores. El gran problema de la descolonización en Marruecos, Ifni, Guinea, Sahara, fue que esos territorios estaban bajo el área de la Presidencia del Gobierno. Si, claro, en manos de Carrero Blanco. Ya ve usted el resultado-, dijo Castiella.

No pudo ser

-En el caso Guinea, la gran jugada española, según nosotros la calculamos entonces en el Ministerio de Asuntos Exteriores, era llevar a cabo un proceso de autodeterminación perfecto, brillante, que le diera a la España de entonces, aislada diplomáticamente, un poco de prestigio. Incluso podría contarse con un voto más en Naciones Unidas, el de Guinea, en momentos en que eran vitales los 21 votos latinoamericanos y los 12 árabes, únicos con que se podía contar para cualquier propuesta española o para frenar un ataque.-

-Muchas veces, en los Consejos de Ministros, dije que *no hay ninguna madre española que mande a su hijo a morir a Guinea*. La alusión era bien clara: no tenía sentido continuar allí. ¿Quién se oponía? Carrero Blanco y su equivocada política. El problema era antiguo, pero se agravó en 1956, cuando la vieja Dirección de Marruecos y Colonias cambió de nombre por decisión del almirante. Se llamó desde entonces Dirección de Plazas y Provincias Africanas. ¿Qué provincias? ¿A caso Guinea lo era? Desde 1957 hasta agosto de 1959, en que fue aprobada, nosotros luchamos contra la ley de Provincialización de Guinea. Los jefes independentistas se acercaban a nuestra delegación en Naciones Unidas, y con la información necesaria preparamos una estrategia que luego falló.-

La lucha

-Tras la ley de Provincialización pasó lo que pasó. Cosas lamentables... Se exiliaron algunos líderes y otros aparecieron muertos... Eran los tiempos de las independencias; en 1960 aparecieron 16 nuevos estados en África. El empuje no había quien lo resistiera. Las potencias europeas adoptaron la política preconizada

por el viejo líder inglés McMillan: *Nunca haremos tantos "business" como cuando la India sea independiente*. En España, nadie se daba por enterado...»

«En 1962 conseguí arrancar a Franco, en un Consejo de Ministros, aquel documento donde se decía que si en el futuro los guineanos, por las razones que fueren, querían su independencia, España no se opondría. Esto nos permitió ampliar la maniobra en Naciones Unidas, un poco de aire fresco. Lequerica guardaba el telegrama donde le anuncie la noticia; lo llevaba en el bolsillo del chaleco y gracias a él obtuvimos alguna credibilidad en las discusiones que exigían, cada vez con más fuerza, la independencia de esos territorios de Guinea.»

En 1962 se decidió que un ministro fuera a pulsar la realidad guineana, pero Carrero dijo, delante de todos, que fuera quien fuese, él le acompañaría. Así, no valía la pena, y se fue él solo. Lo recibieron allí unos pocos guineanos, reclutados como ya se sabe, al estilo de los tiempos, y aparecieron algunas pancartas con letreros increíbles: «Estamos con Franco», «Queremos ser españoles». Desde luego, logró seguir adelante con su tercera política que no aceptaba la realidad objetiva del mundo.»

Mal trago

-El peor momento lo pasé, seguramente, durante un Consejo de Ministros realizado en Barcelona, en 1963. Franco me dijo: «Ustedes, los de Asuntos Exteriores, son unos entreguistas». Me levanté y le dije que no podía seguir siendo ministro si él no confiaba en mi tarea, y defendí con vehemencia nuestros puntos de vista. Pero Franco se portó bien, muy bien, porque me pidió excusas delante de todos.»

En el caso del Sahara, el problema fue semejante. Pienso que entonces la historia ya demostraba que el Sahara sólo tenía una salida: la descolonización. En aquel entonces todo hubiera sido posible. El Magreb, de no haber mediado la actitud obcecada de la Presidencia de Gobierno, guardaría para España un clima de mayor entendimiento. Sobre este delicado problema estoy preparando un libro en el que detallaré todos los sucesos que me tocó vivir en la triste historia que marcó el destino del Sahara.»

Fernando María Castiella habló también de unas memorias, para las cuales tenía todo el material necesario. Algun editor obtendrá información precisa sobre estos textos que serían, sin duda, el mejor epitafio para el ex ministro de Asuntos Exteriores. Como el Cid, ganaría entonces la mejor de sus batallas.



CASTIELLA. DIMENSIÓN INSOLITA

Las únicas declaraciones de Castiella sobre Guinea

Carrero se opuso a la independencia de Guinea

Ramón García Domínguez

MADRID, 27 (D16).—El almirante Luis Carrero Blanco no quería la independencia de Guinea e inventó mil subterfugios para impedirla o hacerla a su medida, afirmó el ex ministro de Asuntos Exteriores Fernando María Castiella un mes y veinte días antes de morir, en su entrevista sobre el tema Guinea.

Esta entrevista fue concedida a Ramón García Domínguez, para su inserción en un libro sobre la ex colonia española que está a punto de aparecer publicado por Plaza y Janés.

En rigurosa exclusiva, D16 publica un extracto de las declaraciones de Castiella sobre Guinea Ecuatorial.

“Desde el momento en que accedí al Ministerio de Asuntos Exteriores, en 1957, me doy cuenta de que la actitud de Carrero Blanco (entonces ministro subsecretario de la Presidencia) y su acción en Guinea respecto a la ONU, al mundo, es falsa, insostenible. Y desde ese arranque estuvimos siempre enfrentados Carrero y yo en lo referente a Guinea Ecuatorial”, dijo Castiella.

“Una charla de café”

Así consideró el señor Castiella mi entrevista con él, el pasado 5 de octubre de 1976, hace ahora un mes y medio. Todavía no se había levantado el secreto sobre Guinea y, el ex ministro de Exteriores, que me recibió en el despacho de su propio domicilio madrileño, comenzó aclarándose que estaba totalmente al margen de lo que ocurría actualmente en Guinea, y que lo que podía contarme era su actuación en los años previos a la independencia y a todo el proceso de la misma.

Cuando me dispuse a tomar notas en una pequeña libreta, Castiella me paró los pies diciéndome que no diezase tanta importancia al asunto, y que, simplemente, iba

mos a hablar como dos buenos amigos en torno a una taza de café.

No tuve otro remedio que aceptarlo, pero aproveché las tres o cuatro ocasiones en que tuvo que salir del despacho requerido por una llamada telefónica para sacar rápidamente mi pequeño block y apuntar alguna frase textual que no quería que se me perdiese.

Fernando María Castiella me contó exhaustivamente todo el proceso de la independencia de Guinea, con su actuación y la de diversos políticos españoles del momento.

Según él, Carrero y Trevijano torpedearon la conferencia constitucional de Guinea. El primero, porque no quería la independencia del territorio, y por eso se inventó mil subterfugios para impedirla o hacerla a su medida.

Por ejemplo, el secesionismo de los bubis es un invento de Carrero, que lo fomenta hasta el último momento para que, al menos Fernando Poo, sigue vinculado a España.

Trevijano, por otro lado, lo único que pretendía era hacer fracasar la conferencia a toda costa.

Los juramentos de Castiella

Un capítulo importante de las declaraciones del ex ministro de Exteriores fue su autodefensa ante las acusa-

ciones que yo le formulaba sacadas de la entrevista que días atrás había mantenido con García Trevijano.

La primera de ellas fue la de que Atanasio Ntougo era pagado por el Ministerio de Asuntos Exteriores para “atacar” a España en la ONU y crearse así una imagen de liberal e independiente, que serviría luego al propio Castiella para promocionarlo a la presidencia de la futura Repùblica.

Otra de las graves acusaciones de Trevijano sería la de que igualmente Asuntos Exteriores pagó a Ndongo y a Balboa para que difamaran al propio García Trevijano ante la ONU diciendo que el notario inscribile había intentado sobornar a los con grandes cantidades de dinero.

Castiella me contaría luego todo el largo proceso de esta conferencia, la postura de su Ministerio ante los acontecimientos y su versión de por qué y cómo venció Macias al final.

Respecto a su propia actitud a lo largo del proceso de descolonización, Castiella me declaraba que él siempre luchó, en el seno del Gobierno y contra la postura de Carrero, por una independencia total y absoluta de Guinea, sin tapujos ni fórmulas equivocadas. Tal es así que, en un Consejo de Ministros, Franco, “con su aposición de estafinga —son palabras textuales de Castiella—, me dijo: ‘Vosotros los diplomáticos sois unos entreguistas’.”

Carrero se inventó lo de la “provincialización”, para no tener que dar cuenta a las Naciones Unidas de lo que ocurrió en Guinea, al ser considerado ésta oficialmente como territorio español.

Yo, a pesar de mi cargo, jamás tuve la menor información sobre lo que ocurría en Guinea; el territorio dependía directamente de la Presidencia del Gobierno, y Carrero ocultaba a todo el mundo lo que allí pasaba. Ni de los oscuros sucesos de 1959, ni los que son encarcelados muchos guineanos y mueren Enrique Nvo y Acacio Mane, nunca tuve conocimiento justo.

Las noticias que yo podía obtener provenían de las declaraciones que varios líderes guineanos comenzaban a hacer directamente en la ONU. A partir de 1959 allí, en la ONU, era donde lograba enterarme de algo.

A estas y otras acusaciones similares, el señor Castiella me respondía siempre, adoptando una grave postura y poniendo su mano derecha sobre el pecho: “Voy a hacerle a usted un juramento. Por la cabeza de mis hijos, que todo eso es una mentira falsa.”

8th November 1976

WEST AFRICA

LE MONDE — 2 novembre 1976 — Page 3

AFRIQUE

Guinée-Equatoriale

Les dirigeants de l'opposition en exil font le point de leur activité

De notre envoyé spécial

Genève. — Principal mouvement d'opposition au gouvernement de M. Francisco Macias Nguema, président de la Guinée Equatoriale, l'Alliance nationale de restauration démocratique, dont le siège se trouve à Genève, vient de publier le premier numéro d'un organe d'information intitulé *La Voz del pueblo* (B.P. 296, Genève). Dans cette revue, dont la périodicité n'est pas encore arrêtée de façon définitive, les responsables du comité exécutif de sept membres et du comité central de vingt et un membres, mis en place par les fondateurs de l'Alliance à l'occasion du congrès extraordinaire tenu ici en avril dernier, font le point de l'activité de leurs divers bureaux à l'étranger : Espagne, îles Canaries, Gabon, Cameroun, Nigéria, etc. D'autre part, ils consacrent une longue étude au travail forcé, que le président guinéen, selon le rapport de la Société anti-esclavagiste de Londres, a rétabli sur les plantations de cacao de Fernando-Poo, depuis que les journaliers agricoles nigérians les ont désertés pour regagner leur pays.

Trois des principaux dirigeants de l'Alliance, MM. Eya Nchama, chargé des relations internationales, Oyono Valentin, responsable du secrétariat général du conseil exécutif, et Napo Pellico, chargé de l'orientation et de l'information, qui ont tous suivi avec assiduité les travaux préliminaires à l'ouverture de la

conférence sur la Rhodésie, nous ont dressé un rapide tableau de la répression qui sévit dans l'ancienne colonie espagnole depuis mars 1969, époque à laquelle le président Macias Nguema annonce la découverte du premier complot dans son pays, indépendant depuis le 12 octobre précédent. « La répression menée contre ceux qui n'approuvent pas le régime est si brutale que plus du quart de la population a quitté la Guinée Equatoriale, surtout pour chercher asile soit au Gabon, soit au Cameroun », nous a indiqué M. Eya Nchama.

Bien que le gouvernement de Madrid ait récemment décidé de lever la censure sur les informations en provenance de Guinée-Equatoriale, les dirigeants de l'Alliance ne considèrent pas pour autant que cette mesure doive les encourager à transférer le siège de leur organisation de Suisse en Espagne. « La levée de la censure prouve que notre travail de sensibilisation de l'opinion espagnole commence à porter ses fruits », souligne M. Eya Nchama, mais l'intégralité de la vie démocratique est loin d'être rétablie. Par ailleurs, nous savons que le gouvernement Suárez s'apprête à accroître considérablement son aide technique et économique au gouvernement de M. Francisco Macias Nguema pour l'élimination duquel nous poursuivons le combat. »

PHILIPPE DE CRAENE.

EQUATORIAL GUINEA New exile newspaper

The first issue of *La Voz del Pueblo* (Voice of the People), the new paper published by the *Allianza Nacional por la Restauración Democrática*, the Equatorial Guinean exile group, has been issued in Geneva. The paper sets out the history of the alleged political oppression conducted by the regime of Macias Nguema since Equatorial Guinea became independent in 1968, and has a long article on the slave labour methods used to work cocoa plantations on the island of Macias Nguema (formerly Fernando Po).

The ANRD has an Executive Committee of seven members, and a Central Committee of 21, which control the activity of its various branches in Gabon, Cameroon, Nigeria, Spain, the Canary Islands and other places, though its best-known members are Srs. Eya Nchama, Oyono Valentin and Napo Pellico, who are responsible respectively for the *Allianza's* international relations, secretariat and information services. Sr. Nchama particularly has been active in Geneva, where he told the press that the *Allianza* would not move its offices back to Spain until the situation there stabilised, though he did welcome the Spanish government's decision to rescind the regulations restricting reports on Equatorial Guinea. The *Allianza*, he continued, would continue to press the Spanish authorities to break off the technical and economic aid to Malabo which the Suárez régime, in particular, had lately increased.

• The severing of all telephone links between Equatorial Guinea and Spain at the end of last month has led to reports that an attack had been made on President Macias Nguema. These reports were, however, denied by sources in Cameroon and by Equatorial Guinean exiles in Geneva, including the ANRD, which denied all knowledge of any assault. Reports carried by the Pyresia agency that a general strike and street demonstrations were in progress were also denied.

THE MONTREAL STAR, SATURDAY, NOVEMBER 20, 1976



Staff photo by George Bird

Eya Nchama (left) and Valentin Oyono tell of life in Equatorial Guinea where they say slavery still exists.

Guinea described as hell on earth

By RICHARD LOW

Thousands of political executions. 10,000 people in prison. A quarter of the population in exile. Beatings by police thugs an everyday occurrence. A people terrorized by a demoniacal ruler.

Equatorial Guinea is the incarnation of hell on earth, say two men who escaped the horrors of life and death in that small west African country, and who are visiting Canada to inform Canadians of the plight of the 300,000 people who still live there under the iron-fisted rule of President Francisco Macias Nguema.

Eya Nchama and Valentin Oyono left the chaotic nation in 1969, a year after Spain granted it independence. Since then, they have lived in Switzerland, working for the National Alliance for the Restoration of Democracy in Equatorial Guinea.

'Never in history'

"Never in history has there been a story like Equatorial Guinea's," Mr. Nchama, a 32-year-old teacher, said in an interview yesterday. "It's worse than Haiti, worse than Uganda. People are jailed or killed for no reason at all. The situation gets worse and worse, but the outside world knows little about it."

Slavery still exists in the country, formerly known as Spanish Guinea, said Mr. Oyono, a 30-year-old economist. Whenever workers are needed, the police simply shanghai the required number of people and send them off to work without pay on the cocoa, coffee or hardwood plantations that account for 95 per cent of the economy.

Consisting of five islands and the small mainland enclave province of Rio Muni situated where the western bulge of Africa turns south, Equatorial Guinea is one of the least known countries in the world.

Messrs. Nchama and Oyono are here to inform people what is happening to their people, and to gather moral, and if possible, political and financial support for their cause of bringing down

President Macias and restoring freedom.

"Macias is an absolute psychopath," said Mr. Nchama. "He's crazier than Duvalier, crazier than Idi Amin. He's a combination of Hitler and Caligula."

The 52-year-old leader, who didn't study past primary school according to the two men, has been president since independence. Within four months of his election he abolished the parliament, courts, constitution and the vote.

Assumed grand titles

He then assumed the self-applied titles of "President for Life, Major-General of the Armed Forces, Grand Maestro of Popular Education, Science and Traditional Culture, President of the United National Workers' Party, and the Only Miracle of Equatorial Guinea."

Spain's choice as successor to its colonial regime, President Macias has systematically banished or otherwise eliminated the professional and educated classes. He enforces his rule with a brutal army and police force, and fanatic youth battalions, the two said.

"But one of our biggest problems is that the people have become so submissive after 400 years of cruel colonialism by Spain, and now Macias' terror, that they don't know what liberty is," Mr. Oyono said. "They've become accustomed to submitting."

Spain still gives economic support to the almost-bankrupt country, principally so it can help the country pay for Spanish exports to Equatorial Guinea. Iberia still runs a weekly flight to the capital city of Malabo, but it is almost always empty and almost no one is allowed into or out of the country.

"We hope Canadians will sympathize with what we are trying to do," said Messrs. Nchama and Oyono, whose flight to Canada was financed by the Canadian Catholic Organization for Development and Peace, which funds development projects in Third World countries. "The situation in Equatorial Guinea is desperate."

MANCHESTER GUARDIAN
WEEKLY

THE GUARDIAN, November 21, 1976

The cocoa slaves of Fernando Po

Vol. 115, No. 21 Week ending November 21, 1976

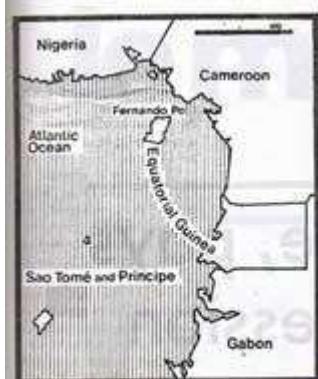
PRESIDENT Francisco Macias Nguema of Equatorial Guinea, a former Spanish colony, has reintroduced slavery to the island of Fernando Po, according to a forthcoming report by the Anti-Slavery Society. The report estimates the slave population of the island, now renamed Macias Nguema Biyogo after the President, at about 20,000. No one, the report says, is allowed to approach the island's beaches without permission. The 20,000 forced labourers are employed in the cultivation of cocoa, which is Equatorial Guinea's main source of wealth and foreign exchange.

Not content with enslaving 20,000 cocoa workers on the island which bears his name, the President is also suspected of involvement in the murder of many of his closest associates, including the Governor of the Central Bank, the report says. "Since Equatorial Guinea's independence from Spain in 1968, a series of alleged plots and crises have given one man, President Macias, absolute power. His Government is among the most brutal and unpredictable in the world. The murder and disappearance of most of his high officials, together with many other real or imagined opponents has caused up to a quarter of the population to seek refuge in other countries."

The President resorted to slavery early this year after an estimated 45,000 Nigerian contract labourers began to leave the island following attacks on Nigerian diplomats and reports of ill-treatment. Eleven Nigerians were killed during the evacuation. "In view of Equatorial Guinea's dependence on Nigerian labour for the cultivation of cocoa," the Society's report says, ". . . it is hardly surprising that the departure of the Nigerians was followed by reports that 'more than 20,000 people are being pressed into slavery to work on cocoa plantations in Equatorial Guinea.'"

In March the President decreed compulsory manual labour for everyone over 15 in "Government plantations and mines." This echoed resolutions passed by successive Congresses of the Partido Unico Nacional de Trabajadores (PUNT), the President's party (and the only one), calling for the recruitment of 60,000 forced labourers.

Conditions on Macias Nguema Biyogo have been starkly described in a United Nations Development Programme pamphlet which advises UN experts on what to expect if they go there. "Government authorisation is necessary" the UNDP pamphlet says "to visit the beaches and other areas of the island, and a fee varying



between 150 and 1,500 pesetas is charged for each visit."

"This accords" the Anti-Slavery Society commits "with information received from refugees that all people are forbidden to go near the shores of Fernando Po because the authorities wish to prevent escapes to the mainland and that as a result all fishing on the island has ceased."

The UNDP pamphlet, dated last year, also gives an account of conditions on the island of which the following is a condensation:

"There is a limited network of paved roads both on the island and in Rio Muni (the mainland part of Equatorial Guinea). Most of the feeder roads are unpaved and in bad condition during the rainy season. There are no railways. The local transport system . . . consists of a privately run taxi-bus system of low standard. Taxis are available when the local petrol situation permits. Electricity is very expensive and the supply unreliable . . . Until recently butane gas cylinders were used for cooking purposes but supplies are no longer available.

"In Bata there is no central water supply, each house having to rely on its own supply, mostly wells. In Malabo water is supplied but only during certain hours of the day in the dry season. Medical facilities are no better. The number of physicians available is very limited . . . Only the simplest dental treatment can be obtained . . . Medicine and drugs are virtually unobtainable in local pharmacies.

"Although bananas, lemons, and papaya can be bought throughout the year, all basic foodstuffs must be imported as no fresh or preserved meat, poultry, eggs, butter, cheese, rice, millet, or flour is available . . .

Apart from a limited range of Chinese-made cooking utensils and chinaware which are available from time to time no household linen, crockery, glassware or appliances are on sale locally.

"Malaria, filariasis, infectious hepatitis, dysentery, and whooping cough are endemic. Tuberculosis and parasitic intestinal diseases prevail. Garbage collection exists intermittently."

The Society's report strongly implies that conditions like these have helped to encourage slavery if only because few people would suffer them voluntarily. Nor is President Macias the only ruler of Equatorial Africa to have found it necessary to use forced labour. "Forced labour started early in the period of Spanish colonial rule," the report says and quotes the British ex-

When the President of Equatorial Guinea found a labour problem on the cocoa plantations, he turned 20,000 workers into slaves — an extreme action, even for one of the world's most brutal and murderous dictators. Mark Arnold-Foster reveals the facts uncovered by an investigation into conditions on the island of Fernando Po.

pioneer and consul for the Bight, Sir Richard Burton's description of the labour market on Fernando Po (as it then was) in the early 1860s. In those days the forced labourers were mainly Liberian Kru, or Krumen and, the report says, "it is clear that the Krumen were kept against their wishes to work on the island for longer periods than they had engaged themselves for."

The free world first became generally aware of what was going on in 1927 when the defeated Liberian presidential candidate, Thomas J. Faulkner, accused his victorious rival, President King, of "forced labour amounting almost to slavery" and that Liberian Government Ministers had "kidnapped young men for forced labour in Fernando Po." President King denied the allegations and asked for an investigation by the League of Nations. The investigation, however, found in favour of Mr Faulkner, saying in its report that "a large proportion of the contract labourers shipped to Fernando Po and French Gabon from the southern countries of Liberia have been recruited under conditions of criminal compulsion scarcely distinguishable from slave-raiding and slave-trading, and frequently by misrepresenting the destination."

"The Spanish authorities in Equatorial Guinea," the Society's report continues, "then turned to Nigeria for their labour needs, particularly the over-populated east of the country where young people were accustomed to migrate in search of work opportunities. This soon gave rise to Nigerian complaints that illegal recruitment to the island had occasioned direct slavery, and a labour law to control recruitment from Nigeria was passed in 1929 by the British colonial authorities. In 1942 a formal agreement was signed between the Spanish Government and the British colonial administration, but dissatisfaction continued both with the level of wages and recruitment conditions. Revisions of the agreement in 1952, 1956, and 1962 did little to alleviate the dissatisfaction of the Nigerian workforce."

Nigeria, by then independent, suspended the agreement in 1974, and recruitment actually ended late last year or early in 1976. It was then that President Macias was obliged to recruit his own people.

On February 2 this year Guinean refugees told the Times correspondent in Madrid that "President Macias Nguema had ordered his guards to arrest between 2,000 and 2,500 people in each of the 10 districts of the mainland province of Rio Muni to be used as unpaid forced labour on the

plantations of the island of Macias Nguema . . ." The Society's report observes that information coming from political refugees may be biased and is not necessarily reliable. But, the Society's report goes on, the refugees' story is prima facie credible because it had never been possible to attract volunteers to the cocoa plantations in the past and there was no reason to believe that President Macias would succeed in finding volunteers if the Spanish plantation owners had failed.

President Macias (he is President for life) sustains his position partly with the help of what the UNDP pamphlet describes as a "rigid censorship." Moreover, according to a resolution passed by the Central Committee of PUNT in 1974, the practice of religion is discouraged.

"All meetings and religious gatherings are forbidden inside the national territory. Processions are banned and the authorities, the people's revolutionary militia, and the revolutionary masses in the party are invited to watch the subversive activities of the Catholic and other missionaries in Equatorial Guinea. These can be arrested, like any other Guinean citizen, when suspected and brought to court and judged on grounds of subversion."

According to a report on June 15 this year to the UN Human Rights Division in Geneva, at least two Catholic priests, Ildefonso Obana and Luis Ondo Mayile, were in prison and a third, Monsignor Alberto Maria Ndongo, had been killed in his cell in Bata.

One of President Macias' objections to the churches is their concern for education. In an interview with Graham Myton of the BBC the President described Equatorial Guinea's educational system in the following memorable words: "We train them (the children) so that we can have their minds according to our party."

The Society's report quotes information from the International Commission of Jurists published in 1974 which suggested that "Macias has made a clean sweep of almost all Equatorial Guinea's educated class. By the end of 1974 more than two thirds of the members of the 1968 Assembly had disappeared." Among them was the Foreign Secretary, a Deputy President, Equatorial Guinea's Ambassador to the United Nations, and the Governor of the Central Bank.

The Foreign Secretary, Mr Antônio Ndongo, is said officially to have sustained fatal injuries when he fell out of a window in the Cabinet room. A French paper, Jeune Afrique, has reported that the Deputy President, Pastor Torso Sikata, died of thirst in Bata jail. The periodical Africa has reported that the United Nations Ambassador, Mr Saturnino Ibongo, was recalled for consultation, arrested at the airport, and shot behind a bush. In June a report to the UN Human Rights Commission said that the Central Bank Governor, Mr Jesus Buendy Ndongo, was in prison with both arms broken as a result of torture. A subsequent report by exiles in Madrid said that the Governor's execution had been fixed for July 7.

The mainland of Equatorial Guinea, Rio Muni, covers about 10,040 miles. Macias Nguema Biyogo, formerly Fernando Po, has a surface area of about 780 square miles. In 1969 the total population of Equatorial Guinea was 286,000 but is probably smaller today because many inhabitants have fled the country. Fernando Po was discovered by the Portuguese in 1472, but they exchanged it for Spanish territory in South America — a large part of what is now Brazil — in 1778. From then until 1968 Fernando Po was a Spanish colony. It lies offshore in the Bight of Biafra, much closer to Douala in the Cameroons than to Bata in Rio Muni.

MONTRÉAL
MERCREDI 8 DÉCEMBRE 1976

La Guinée équatoriale, pays arriéré en pleine régression

par Jooneed KHAN

La Guinée équatoriale fut l'un des premiers territoires colonisés par les Européens en Afrique, dès la fin du 15e siècle. Durant 300 ans, le comptoir continental de Rio Muni et l'archipel du golfe de Guinée furent ensuite le point d'approvisionnement par excellence du trafic d'esclaves vers les Amériques. Au 19e siècle, l'île de Fernando Poo servit à la conquête britannique de l'Afrique de l'Ouest.

Mais en 1968, huit années après son accession à une indépendance, qui mettait fin à près de deux siècles de présence coloniale espagnole, elle-même héritière de trois siècles d'esclavagiste portugais, la Guinée équatoriale reste, avec seulement un demi-million d'habitants sur un riche territoire de 28 000 kilomètres carrés (cinq fois l'île du Prince-Édouard), l'un des plus arriérés Etats du continent africain.

Pire même, c'est une société en pleine régression où le déclin économique a coïncidé avec le règne de la terreur et la réintroduction de l'esclavage. Vingt p. cent de la population sont "apatriades".

Pour l'Alliance nationale de résistance démocratique (ANRD), un vaste front d'exiles œuvrant de façon immédiate pour le respect des droits humains et le rétablissement des libertés démocratiques dans le pays, et dont deux représentants séjournent régulièrement à Montréal à l'invitation de l'organisation catholique Développement et Paix, la cause de cette régression est aussi claire que pathétique.

"Le régime du président Francisco Macias Nguema, au pouvoir depuis l'indépendance en 1968, est en fait l'un des plus sanguinaires et totalitaires au monde", a déclaré dans une interview à LA PRESSE l'un des envoyés de l'ANRD, M. Eya Nchama.



Les faits sont éloquents. Des 1969, Francisco Macias Nguema gouverne sans décret. En 1969, il met sur pied une milice personnelle de type "tontons macoutes". L'année suivante, il bannit toute opposition, ouvre la chasse aux intellectuels et fonde le Parti unique national des travailleurs (PUNT), dont il est le chef suprême.

En 1971, il écarte la Constitution parlementaire ("pourtant léguée par le fascisme espagnol, mais qu'il jugeait encore bien trop libérale", souligne M. Nchama) et assume les pleins pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires, avant de se proclamer "président à vie" en 1972.

Depuis, c'est la dégénérescence classique d'un cas aigu d'une maladie politique particulière dont, après Néron et Caligula, les victimes modernes s'appellent Papa Doc en Haïti, Bokassa Ier dans "l'empire" centrafricain et Idi Amine Dada en Ouganda.

Au congrès du PUNT, en 1974, l'Eglise catholique était mise à l'index et prêtres, enseignants et parents recevaient l'injonction d'enseigner aux enfants que "Dieu a créé la Guinée équatoriale par la volonté de Papa Macias et sans lui, il n'y a pas de Guinée équatoriale".

Le meurtre est un instrument de choix du régime Macias dans la poursuite du pouvoir absolu.

Illustres disparus

Seuls les illustres disparus ont toutefois retenu l'attention internationale: le ministre des Affaires étrangères Atanasio Ndongo, l'un des vétérans de la lutte d'indépendance, "tombait d'une fenêtre à sa mort"; le vice-président Pastor Torao Sikara mourait de déshydratation dans la prison de Bata, la capitale.

Selon la revue Africa, Saturnino Ibongo, ambassadeur à l'ONU, était rappelé pour consultations, arrêté à l'aéroport et abattu dans la brousse. En juin dernier, la Commission des droits de l'Homme de l'ONU recevait un rapport affirmant que Jesus Buendy Ndongo, gouverneur de la Banque centrale, avait eu les deux bras fracturés en prison. On ignore s'il est encore en vie.

La Société anti-esclavagiste,

qui a établi l'existence d'une main

d'œuvre esclave de quelque 25 000

personnes sur les plantations de

cacao de l'île de Fernando Poo

(rebaptisée l'île de Macias Nguema), cite dans son rapport la déclaration suivante de la Commission internationale des juristes:

"Macias a éliminé la quasi totale

de l'élite de la Guinée équato-

riale (soit par l'assassinat soit par

l'exil). Vers la fin de 1971, plus de

deux tiers des députés du parle-

ment de 1968 avaient disparu".

Selon l'ANRD, au moins 118

détenus politiques sont morts

après avoir été torturés en prison

entre 10 et le 20 juin 1974.

Pour M. Nchama, ce tragique

état de choses est une aberration

du colonialisme, comme le sont

les cas Bokassa et Idi Amine.

"Des trois Guinées, précise-t-il, la

française opta pour l'indépendan-

ce des 1958, la portugaise (Guinée-

Bissau) recourt à la lutte armée

et l'espagnole (Guinée équato-

riale) accouche d'une caricature du

françaisme".

Age de 32 ans et enseignant de

formation, M. Nchama est basé à

le monde

H

Genève. L'ANRD a aussi des bureaux à Rome, Madrid, Barcelone, Séville ainsi que dans les pays voisins de la Guinée équatoriale.

Ils sont 30,000 réfugiés en Espagne (où ils travaillent en étroite collaboration avec les partis d'opposition espagnole), 60,000 au Gabon, 30,000 au Cameroun et 15,000 au Nigeria.

La campagne d'information internationale menée par l'ANRD revêt aussi une certaine urgence, dit M. Nchama, du fait que la Guinée équatoriale ne sera pas pauvre pour très longtemps encore: du pétrole, de la bauxite, du manganèse, et de l'uranium, ont été découverts et une ruée des multinationales est à prévoir.



photo René Picard, LA PRESSE

Eya Nchama, représentant de l'Alliance nationale de restauration démocratique en Guinée équatoriale, qui séjourne à Montréal à l'invitation de l'organisation Développement et Paix.



THE TIMES SATURDAY DECEMBER 18 1976

UN silence on 'brutal' dictator assailed

By Our Diplomatic Correspondent

The Government of President Francisco Macias Nguema in Equatorial Guinea "is among the most brutal and unpredictable in the world", according to a report published yesterday.

"The murder and disappearance of most of his high officials, together with many other real or imagined opponents, has caused up to a quarter of the population to seek refuge in other countries", the report claims.

An essential part of President Macias Nguema's dictatorship has been the silent complicity of foreign governments, business firms and United Nations agencies, Miss Suzanne Cronje, the author of the report, asserts. *Equatorial Guinea: The Forgotten Dictatorship* (by Suzanne Cronje, published by the Anti-Slavery Society, price 75p).

• • • LE MONDE — 19-20 décembre 1976 — Page 9

Guinée équatoriale

Un ministre et un haut fonctionnaire sont tués à la prison de Bata

De notre correspondant

Madrid. — Des informations parvenues à Madrid font état de l'arrestation dans l'ancienne colonie espagnole de la Guinée-Equatoriale. Il y a deux semaines d'une centaine de hauts fonctionnaires, dont deux ont été mis à mort à coups de bâton à la prison de Bata, chef-lieu de la province continentale du pays.

Il s'agit de MM. Buenaventura Ochaga, ministre de l'éducation, et Jesus Alfonso Oyono, secrétaire de la présidence de la République et l'un des compagnons les plus proches du président Macias Nguema dans la lutte pour l'indépendance du pays en 1968. Parmi les personnalités détenues, figurent M. Miguel Eyangue, ancien vice-président de la République, le Révérend Père Ensimone, directeur du collège de Malabo, et M. Jo Ubiam, directeur général du ministère de l'éducation.

L'origine de ces arrestations a été la réunion à Malabo d'un groupe de hauts fonctionnaires, qui décidèrent d'adresser au dictateur une pétition lui demandant de changer de politique en raison de la grave crise économique du pays. Le commandant Teodoro

Nguema, chef de la garde nationale, et neveu du président, qui participait à la réunion, se chargea de transmettre la pétition au président Macias, qui se trouvait dans son palais de Bata.

A son retour de Bata, le commandant Nguema arrêta tous les autres signataires et plusieurs de leurs amis et les transféra à la prison de la capitale. Deux jours plus tard, Radio-Bata annonçait que MM. Ochaga et Oyono s'étaient « suicidés » à l'intérieur de la prison, où ils se trouvaient avec une centaine d'autres « trahis » auteurs d'un complot contre le président de la République suggéré par le gouvernement espagnol. — J.-A. N.

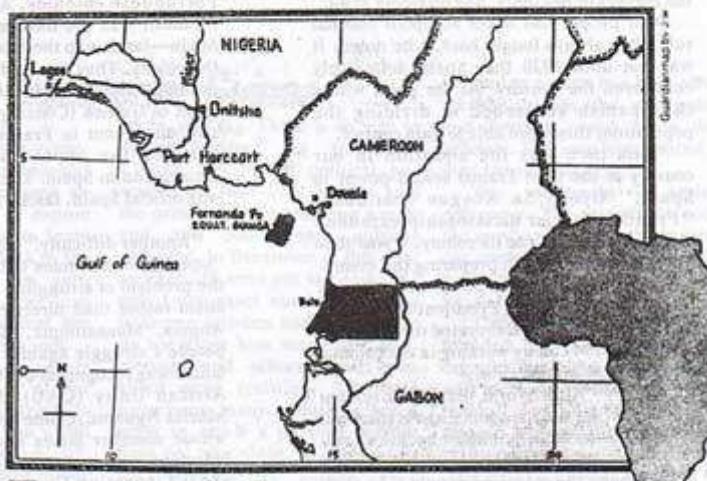
● Selon un rapport publié à Londres par la Société pour l'élimination de l'esclavage, près du quart de la population de la Guinée Equatoriale aurait quitté le pays pour vivre en exil et ainsi échapper à la répression. D'autre part, les exportations de cacao, qui représentaient 55 % des exportations totales, sont tombées de 45 000 à 10 000 tonnes. — (A.F.P.)

independent radical newsweekly

GUARDIAN

December 15, 1976. \$5.

Liberation movements



Equatorial Guinea

Fascism and slavery

Over 26,000 slaves are working the coffee and cocoa plantations of Equatorial Guinea.

A just-released report by the London-based Anti-Slavery Society concludes that the West African nation's Fernando Po island province is now a brutal forced-labor camp.

Earlier this year over 45,000 Nigerian contract workers were evacuated from Equatorial Guinea by their government. The emergency action was taken after repeated official and worker protests against repressive conditions and withholding of pay drew murderous assaults on the Nigerians by Equatorial Guinean police. The day of the evacuation 11 Nigerians were murdered as they tried to enter their embassy.

It was then that President Francisco Macias Nguema sent police to every district of the country to recruit peasants at gunpoint for shipment to Fernando Po. The island's beaches have become a "no man's land," according to the Anti-Slavery Society report. "... All people are forbidden to go near the shores of Fernando Po because the authorities wish to prevent escapes to the mainland... as a result all fishing on the island has ceased."

Conditions in the country today are rooted in Equatorial Guinea's colonial past. Over 400 years of direct colonial rule ended in 1968 when the present regime was installed by fascist Spain. Dictator Macias, now "president for life," was a long-time collaborator with the Franco government

and his neocolonial administration reflects this partnership.

Extreme repression has driven nearly one-fourth of the 400,000 Equatorial Guinean people into exile. The internal situation and the resistance developing among patriotic Equatorial Guineans both inside and outside the country was described to the Guardian by two leading activists last week. C.M. Eya Nchama and V. Oyono Sa Abegue, spokesmen for the National Alliance for the Restoration of Democracy (ANRD), "a resistance front doing both clandestine organizing at home and political and humanitarian work among the widely dispersed exiles," first discussed the colonial past.

"Equatorial Guinea's strategic location has been key to its history," Eya Nchama explained. "Once the imperialist powers recognized the strategic importance of the off-shore islands, they all attempted to gain control." The islands, including Fernando Po, lie in the Gulf of Guinea on the Atlantic, facing Nigeria, Cameroon and Gabon. (In addition to occupying a doorway to the south Atlantic, Equatorial Guinea's islands have recently been found to be rich in oil. The oil exploration bonanza is now in the hands of U.S.-owned Gulf Oil and Continental Oil.)

After being passed through alternating Portuguese, Spanish and British control, Equatorial Guinea finally came under consolidated Spanish rule around 1900. "It was then that Madrid began the conquest of the interior of our country," Eya Nchama said. "They were met with very heavy resistance, and for this reason began consciously to divide the indigenous population into two social classes—the 'assimilados,' who collaborated with the colonialists,

and the popular masses.

"All assimilados were given an official 'diploma' and a series of relative, although limited, privileges. Qualifications for diploma status, in a structure mainly organized through tribal chiefs, included speaking Spanish and 'cooperating.' The other class, the masses of peasants, had no rights at all.

"Our people had never accepted colonial rule, they always fought back," he noted. It was not until 1920 that Spain definitively conquered the country. At the point where the Spanish succeeded in dividing the population, they were able to gain control.

"This then was the situation in our country at the time Franco seized power in Spain," Oyono Sa Abegue continued.

"Franco's fascist dictatorship extended almost immediately to its colony. It was then that Franco began preparing the assimilated class that is in power in Equatorial Guinea today. President Macias, for example, collaborated directly from 1944 on by working in the colonial administration.

"After World War 2 a movement for independence again rose, but was more complex because a collaborator class was then in place among the colonized people," he said.

"In fact a number of these struggles were led by the assimilados, who although given certain privileges such as schooling for their children and administrative posts, were still discriminated against by the colonialists. They wanted 'independence,' but not in the interest of the masses. They wanted to become the ruling class without changing the system for the people. This has also been true in certain other African countries such as Malawi, Uganda and the Central African Republic."

AUTONOMY, THEN INDEPENDENCE

Unrest in the colony led Spain to declare it an autonomous region in 1964. This proved to be an unsatisfactory and temporary solution for the colonialists, however. "Under the new status, an 'autonomous government' with an assembly, prime minister and the like was hand-picked by the Franco regime," Eya Nchama told the *Guardian*. "Thus, the government that was installed in our homeland was fascist. At that time, many strikes and demonstrations erupted, and there was much sabotage."

These mass actions led Spain to seek a more stable form of neocolonial rule and at that point Madrid began preparations for establishment of the independent republic which was declared in 1968. In this period many leaders of groups active in the opposition movement were induced to take ministerial and other posts in the upcoming republic, greatly weakening and ultimately dismembering the mass struggle.

"There are particularities to the situation in our country which aided the imperialist blueprint," said Oyono Sa Abegue. "We are the only Spanish-speaking country in the region and we were kept rigidly isolated by the colonialists. It was difficult for us to follow the developing struggles in the Portuguese colonies. Another important element was the nature of the regime in Spain—fascism in the mother country and in the colony. Thus the kind of liaison that was possible, for example, between the movement in Guinea (Conakry) and the progressive movement in France was not possible between the oppositions in Equatorial Guinea and in Spain. The only Spain we saw was official Spain, fascist Spain."

"Another difficulty," Eya Nchama added, "one which continues today, has to do with the problem of struggling against neocolonialism rather than direct colonial control. In Angola, Mozambique, Guinea-Bissau, the people's struggle against Portuguese colonialism was recognized by the Organization of African Unity (OAU). In our case, the Macias Nguema regime belongs to the OAU, whose member states have pledged not to interfere in each other's internal affairs. The OAU Liberation Committee thus cannot recognize or aid struggles against neocolonialism within its member countries."

"We have also found in seeking aid from nongovernmental organizations," the Equatorial Guinean activist continued, "that many will only give aid to movements recognized by the OAU. That is why we formed a special commission to travel throughout the world to meet with democratic, antifascist and anti-imperialist forces and urge them to support our struggle against neocolonialism," he said.

"In addition to its strategic location, our country is very rich in resources, we have cocoa, coffee, uranium, oil, timber and much other natural wealth. The countries that

(Continued on page 17)

NEW YORK

...Slavery in Equatorial Guinea

(Continued from page 13)

control Equatorial Guinea's economy are those who must oppose our movement. It is for this reason we have come to the U.S. to expose this—just as we have gone to Spain and France. If we can speak to the American people, to the anti-imperialist forces here, we can struggle together and defeat the same enemy," Eya Nchama said.

"The concept of class struggle is the fundamental principle of our movement. Imperialism tries to divide all the people of the world through propaganda, racism, tribalism, etc., to hide the root of our problem. The true root is the struggle of the exploited against the exploiter; it is for this reason we are here."

The two men spoke of the open terror under which the Equatorial Guinean people live, a system which has forced over 26,000 citizens into slave labor camps and forced over one-fourth the population into exile.

"In 1972 Macias named himself 'president for life,' banned all political parties but the ruling Unitary National Workers Party and began a fierce repression in the interior of the country. In the same year, he declared that all who had left must immediately return or lose their citizenship. Our exiles now have no passports, no identity

cards, nothing. There is no way to return legally," he continued. "There are 10,000 political prisoners. In June 1974 Macias said the prisoners were planning a coup and had 300 people publicly executed. In December of that year another 318 were put to death. We only know exact numbers relating to known activists and leaders, we do not know how many peasants, workers and others have been killed while resisting, but there have been many. There is not a week in which a political murder does not take place. In July of this year another 11 people were publicly executed.

"If one member of a family flees the country, the entire family is imprisoned. If one resident of a village is found to be a member of our resistance movement, the government will often burn the entire village in retaliation."

"We want to speak about women, because if we fight today it is for everybody. For us liberation means liberation of 100% of the Equatorial Guinean people. The situation is far worse for women," Oyono Sa Abegue stressed. "I'll give just a few examples. Macias is restoring polygamy in our country. High officials and petty functionaries are free to take any village woman they wish. There is a well-known case of a young girl who

refused to submit to a high official. As punishment she was publicly and brutally raped by a dozen officials. She was hospitalized and died two days later.

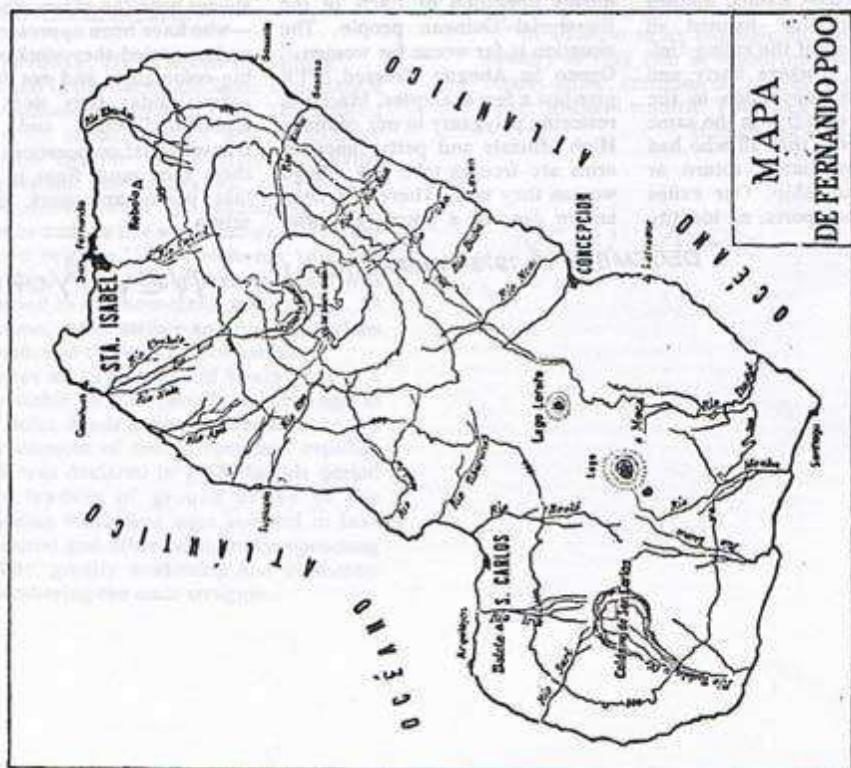
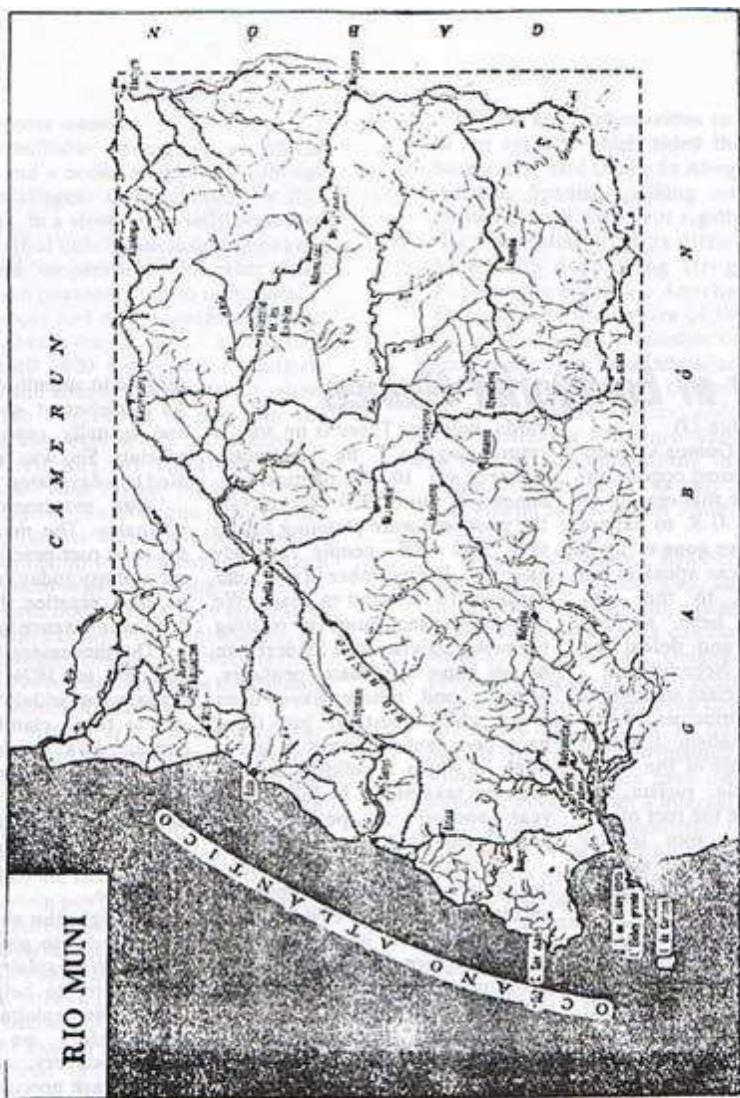
"Our movement is resisting polygamy. The masses do not for the most part practice it. In fact, in our country today, refusal to return to this practice has become a form of resistance to Macias."

"Our movement, the ANRD, was founded in 1974 to unify and organize our widely scattered exiles and to begin clandestine work at home," Eya Nchama said. "We also do humanitarian work in the exile community. . . . At the same time we explain that we must fight to return to our country. Inside the country we form small cells for resistance.

"We fight the neocolonial situation in order to give power to the people. We explain the history of our country to help them understand their exploitation. Since the 16th century we have passed through slavery, colonialism and now we have neocolonialism. It has always been the same—the masses—who have been oppressed. In the earlier period they worked for the big colonialists and not for themselves; today they work for the assimilated class and for the transnational corporations. We tell them they must fight in order to take power and work for themselves."

DECEMBER 15, 1976—GUARDIAN—17

NEW YORK



"Using press and speech as well as other journalistic documents, Guinea's "other" good news is analysed and -- usually significantly modified -- disseminated. Through various channels such as UNI, AP, Journeys, DPA, PANA, UPI, EFE, and numerous local news agencies, the story is told that the Government has been unable to control the situation and has had to

resort to its military forces in order to suppress the demands of the dissident organisations, and that the situation is still far from under control. This is a lie. The truth is that the Macias regime has no military forces, having destroyed virtually all of them during the civil war, and that, despite its best efforts, the junta regime is still unable to end anti-government resistance. The dissident organisations, however, are not negligible, especially because they are scattered throughout the country and have access to some of the most strategic locations. They are also well-armed, having captured large amounts of equipment during their long struggle against the military. The junta regime, on the other hand, is not well-armed, having lost almost all of its military equipment during the civil war, and does not have enough supplies to sustain its operations. It is this lack of supplies that has led to the current situation, where the junta regime is unable to control the situation and has had to rely on external sources to maintain its power.

NOTES FROM THE FIELD

by Yves de la Haye, author of *Equatorial Guinea: The Last Dictatorship*, and a former member of the UNDP mission to Equatorial Guinea. The following notes were written in August 1975, shortly after the coup attempt which had just taken place. They describe the situation in Equatorial Guinea at that time, including the coup attempt, the coup itself, and the subsequent period of uncertainty. The notes reflect the author's personal observations and experiences, and may not be representative of the entire population of Equatorial Guinea. The author wishes to thank the UNDP for permission to publish these notes.

Equatorial Guinea : Swept under the Carpet

The lifting of press censorship in Spain on reporting of matters concerning Equatorial Guinea was followed almost immediately by reports that a coup had been attempted against President Macias Nguema and that a general strike and street demonstrations were in progress. The report was caused by the severing of all telephone links between Equatorial Guinea and Spain — not in itself an unusual event, one would have thought, despite the fact that the National Telephone Company of Spain, CTNE, has been supplying personnel to help run Equatorial Guinea's telecommunications network.

A United Nations Development Programme (UNDP) publication, dated August 1975, entitled "Living Conditions in Equatorial Guinea" — prepared for the guidance of visiting UN personnel — describes Equatorial Guinea's telecommunications system in vivid terms: "Long-distance telephone connections are available only via Madrid. Audibility is most of the time very poor. Local telephone services are limited and new installations difficult to obtain. A radio-telephone connection between Malabo and Bata is temporarily in use. Telegraphic services operate via Madrid and are expensive. Censorship is applied to all communication media."

To quote the UN publication on living conditions in connection with a rumoured coup is not as irrelevant as may seem at first glance. The reason why a coup against President Macias has not so far taken place is largely, if not entirely, due to the assistance which the Macias government receives from UN agencies — particularly the UNDP — and a number of foreign governments and commercial interests. Without this support Macias' bloody tyranny would long ago have ground to a halt (like most other organised activity in his country has already done.)

For instance cocoa exports — Equatorial Guinea's chief foreign exchange earner — have fallen from between 35,000 and 45,000 tonnes in 1968, the year of independence from Spain, to 10,000 tonnes in 1974 — the last year for which statistics are available.

In December 1974 the International Commission of Jurists noted that only a few of the elite which was prepared for independence remained alive in Equatorial Guinea: "more than two-thirds of the members of the Assembly elected by the people in 1968 have disappeared." The victims included Bonifacio Ondu Edu, former Prime Minister of the autonomous government; Mariano Mba and Antonio Ndongo, members of the assembly, who were murdered in prison without any charge, trial or judgment against them, Atanasio Ndongo, Foreign Minister, Torao Sikara, President of the Assembly, Saturnino Ibonga, permanent representative at the United Nations, and many, many others. The list has been brought up to date from time to time by refugees in neighbouring African countries and Europe. This month a report, published by the Anti-Slavery Society in London* draws the various threads together; it is based on a submission made by the Society to the UN Human Rights Commission in August. According to the refugees, a quarter of Equatorial Guinea's 400,000 inhabitants have fled the country. The UN High Commission for Refugees quotes figures which are considerably lower but says that it is impossible to be certain of the extent of the tragedy. The evidence suggests that if there is no such science as political psychiatry, Equatorial Guinea cries out for it to be invented.

Non-Intervention

It is not surprising that the Organization of African Unity has not taken up the complaints of the refugees: the OAU — like the UN — does not mix in member states' "internal affairs." At the beginning of this year it looked as if the Equatorial Guinea question would cease to be internal. This was when an estimated 45,000 treaty labourers from Nigeria were evacuated from the island of Macias Nguema Biyogo (formerly known as Fernando Po) which constitutes one of Equatorial Guinea's two provinces. (The other is the mainland enclave of Rio Muni, between Gabon and Cameroon.)

Relations between Nigeria and Equatorial Guinea had been bad for some years. In 1972 20,000 Nigerians left the island because of unsatisfactory working conditions — most of them were employed on the cocoa plantations — but that year the Lagos government signed yet another agreement with Equatorial Guinea for the recruitment of a further 15,000. The treaty came up for renewal in 1974, but visits by a Nigerian delegation to discuss its renewal were postponed several times because of the persistent reports of ill-treatment of workers. Finally the Nigerians suspended the recruitment of workers, though clandestine recruitment continued.

Towards the end of last year there were fresh allegations of brutality and things came to a head when members of Nigeria's embassy staff were ill-treated. The Nigerian government decided to evacuate its nationals: 10,000 were flown home in December, and many thousands more were brought home by sea. During the evacuation eleven Nigerians were killed in an attack on their embassy at Malabo (the capital, formerly known as Santa Isabel) and there were other reports of brutality. A Nigerian government statement said that the incidents were "the worst to date in the unbroken chain of provocation and humiliation meted out to Nigerians in Equatorial Guinea." Labourers had been subjected to "barbaric treatment not only by their employers but also by agents of that country's government." Lagos regretted that "the diplomatic pressures which have been applied in the past have been insufficient."

No complaints

But despite official hints that the Nigerian government would not leave things there, no complaint was brought at the OAU or at any other international body. Nigeria is not the only country which is aware of what is happening in Equatorial Guinea. Gabon and Cameroon, close neighbours with thousands of refugees from Equatorial Guinea, are equally well informed — without raising the matter publicly.

Since Equatorial Guinea was dependent on Nigerian labour for the cultivation of cocoa, it is hardly surprising that the departure of the Nigerians was followed by reports that more than 20,000 citizens were

*Equatorial Guinea: the Forgotten Dictatorship by Suzanne Cronje.

"being pressed into slavery to work on cocoa plantations in Equatorial Guinea." There is good reason to believe that coercion was used. In July 1972, the second congress of the United National Workers' Party (PUNT) — the only legal political organisation in the country — decided to introduce at the national level the Compulsory Labour Act.

A year later PUNT approved a plan for the recruitment of 60,000 national workers from all districts for work in agriculture, forestry, roadworks, as well as the rehabilitation of all estates "abandoned" by foreigners. Yet another year passed, and in August 1974 an extraordinary congress of PUNT noted that the previous resolutions for the recruitment of 60,000 labourers had not been carried out.

The official record notes that "more than a year having elapsed since the adoption of that resolution, this Extraordinary Congress will study, as a matter of priority, what caused the non-fulfilment of the above resolution. Among other consequences of national importance, the recruitment failure has made it impossible to rehabilitate and put into production all the agricultural estates . . . As a logical consequence, there has been a perceptible fall in the production of our basic exports: coffee, cocoa, timber and others." Finally a presidential decree of March 1976, after the departure of the Nigerians, made it compulsory for all citizens over the age of 15 to render compulsory manual labour in government plantations.

Silence

There is little incentive for citizens of Equatorial Guinea to labour in government plantations; we hear that they get paid very little if anything at all. It is likely that since the Nigerians left, cocoa exports have fallen even below the 10,000 tonnes figure. The extent to which economic life has decayed has never been described by journalists (who are not allowed to enter in case they criticise President Macias) and is never reflected in the pages of official reports. Only the UNDP pamphlet for personnel — circulation restricted — allows some glimpses of the state of affairs. Since the UNDP is obviously at pains to present Equatorial Guinea in the best possible light in its other publications, it is worth quoting a little more from "Living Conditions":

"The accommodation problem at Malabô has been aggravated by the fact that the larger part of the residential areas of the city has been incorporated in the Presidential Zone, which is closed to the public."

"Apart from a limited range of Chinese-made cooking utensils and chinaware which are available from time to time, no household linen, crockery, glassware or appliances are on sale locally."

"Experts should bring or import a small supply of electric light bulbs, also batteries which are not as a rule available locally."

"Malaria, filariasis, infectious hepatitis, dysentery and whooping-cough are endemic throughout Equatorial Guinea. Tuberculosis and parasitical intestinal diseases prevail."

"All basic essential food-stuff must be imported as no fresh or preserved meat, poultry, eggs, butter, cheese, rice, milk, flour is available locally."

"Government authorization is necessary to visit the beaches and other areas of the island."

"A permit must be obtained from the Government before photographing".

"Taxis are available when the local petrol situation permits".

"Medicines and drugs are virtually unobtainable in local pharmacies".

Among the countries which are established in Equatorial Guinea are the Soviet Union, which uses the island as a base for deep-sea fishing, and China which assists with agriculture and a number of other basic projects. The Cubans had closed their mission by the end of March 1976. Apart from Spain, which still

maintains a considerable presence, France is the most active foreign trading partner of the Macias government.

French connections

Relations were started on the initiative of President Pompidou whose attention was drawn to the position of Equatorial Guinea during one of his African journeys. This was followed by the entry into Equatorial Guinea of three French firms connected with building (modernisation of Bata harbour and the Presidential Palace, timber extraction and agriculture.) In 1975, the authoritative French journal *Marchés Tropicaux*, commented that "President Macias has presumably found it profitable to work with the representatives of our firms in an efficient and politically disinterested atmosphere . . . Our compatriots have not had cause to complain about the local administration. When asked about any signs of political unrest, which cannot be denied, they say this has only had a slight influence on their daily lives."

By then hundreds of politicians, officials and others had already been executed; further victims were being continually arrested. After the Nigerians left at the beginning of this year and Equatorial Guinea received international press coverage for a brief time, *Marchés Tropicaux* commented: "The news concerning Equatorial Guinea must be considered with much circumspection. In fact, it should not be forgotten that in presenting unconfirmed rumours as authentic, this could do harm to our nationals who work in the agricultural, forestry and public works sector, and whose security has never been put at risk."

Such commendable caution may protect French lives and profits, but it does not help the local inhabitants who hope for some international pressure to bring about some slight improvement in their level of existence.

Whether the rumours of an uprising against Macias recently were true or not, sooner or later there will be serious trouble in Equatorial Guinea. ●